Collection

**Mahomet - Bouddha - Krishna - Maharishi Mahesh Yogi**

**Sun Myung Moon - Bhagwan Shree Rajneesh..r ou Jésus?**



Livre de poche n° 102

L’édition originale a paru en allemand sous le titre

«Warum unbedingt Jésus?»

© Editions R. Brockhaus Verlag, Wuppertal

© de l’édition française

Editions Brunnen Verlag Bâle

deuxième édition 1987

revue et augmentée

Traduction d’Etienne Huser

Graphique: Rolf Holstein

Imprimé en Allemagne

par Clausen & Bosse, Leck

ISBN 3 7655 5048 5

*Introduction*

**L’homme a-t-il besoin d’une religion?**

L’édition originale de ce livre de poche a paru en alle­

mand en 1966. Depuis, il a été réédité huit fois, revu et

augmenté quatre fois, et traduit en français et en anglais.

La première édition allemande traitait surtout la vie et

l’enseignement du Bouddha, de Mahomet et de Jésus,

mais dans les éditions ultérieures l’hindouisme, le shinto,

l’occultisme, le chi’isme, la Foi bahâ’ie et les religions

qui attirent surtout la jeunesse ont également retenu

notre attention.

Qui parmi les philosophes du siècle des lumières ou

les libéraux du siècle dernier aurait osé prédire que, pa­

rallèlement à la révolution industrielle et technologique,

une nouvelle vague de ferveur religieuse déferlerait sur

notre monde? A l’époque, on croyait que la religion était

«l’opium du peuple» et l’on prophétisait que les nou­

velles machines finiraient par étouffer les aspirations

spirituelles de l’homme. Mais c’est tout le contraire qui

s’est produit.

La plupart des religions constatent un éveil spirituel

chez les jeunes. Certains parents n’arrivent pas à com­

prendre que leurs enfants puissent s’engager dans tel ou

tel mouvement religieux. Mais il suffit d’examiner ce

phénomène d’un peu plus près pour se rendre compte

que ce n’est pas une «fuite dans la religion», mais leur fa­

çon de réagir contre la robotisation de leur vie intérieure.

Leur aspiration au recueillement, au changement, à la

créativité et à la méditation provient de leur refus de vivre

selon les normes d’un ordinateur.

5

Je ne peux porter de jugement que sur ma propre

génération. En 1933 — l’année de ma naissance — Adolf

Hitler a pris la pouvoir. Avec I aide de ses idéologues,

il fonda le «christianisme allemand». Ces chrétiens alle­

mands «expurgèrent» la Bible de toute influence juive,

rejetèrent une grande partie de l’Ancien Testament, la

qualifiant de «doctrine sémitique», et enseignèrent «le

christianisme pratique et germanique de l’action».

A cette époque, certaines églises étaient remplies le

dimanche de représentants des diverses organisations

hitlériennes en uniforme. Ils arrivaient par groupes à

l’église, marchant au pas et arborant leurs drapeaux.

Pendant le culte, les porte-drapeaux restaient au garde-

à-vous près de l’autel, inclinant les drapeaux des organi­

sations nationales-socialistes pendant la prière. Celui qui

ne savait pas ce qui se passait derrière les coulisses

parlait d’un réveil national: on avait fermé les maisons de

prostitution, emprisonné les homosexuels, interdit la lit­

térature pornographique. On parlait partout de la supé­

riorité de la race aryenne et l’on croyait à la doctrine dite

«sang et patrie». Des églises, comme la cathédrale de

Naumburg, furent ouvertes en semaine par Hitler; à côté

de la croix pendait le drapeau national-socialiste avec sa

croix gammée.

Lors des congrès du parti nazi, le rituel était empreint

de mysticisme. On se saluait du fameux «Heil Hitler!»

Même des pasteurs levaient la main pour faire le salut

hitlérien. Dans ('Eglise catholique, le Führer avait égale­

ment ses partisans. Ils voyaient tous en lui un puissant

allié dans la lutte contre le communisme.

Mais parallèlement, il y avait aussi l’Eglise persécutée.

En 1934, le professeur Karl Barth dut émigrer en Suisse

parce qu’il avait refusé de prêter serment à Adolf Hitler

A Wuppertal-Barmen, des chrétiens qui, par souci de

fidélité à l’Ecriture Sainte, voulaient continuer à confes­

ser Jésus-Christ comme leur seul Seigneur et Sauveur,

6

constituèrent le synode qui est devenu un peu plus tard

«l’Eglise confessante».

Chez les protestants et les catholiques, Hitler rencon­

tra dès le début de la résistance, et celle-ci ne fit que

s’accroître au fur et à mesure qu’il laissait tomber son

masque «chrétien» et montrait son vrai visage impie. Lui,

le Führer, fit enfermer des chrétiens de l’Eglise confes­

sante dans des camps de concentration et, tout en utili­

sant la formule: «Que le Seigneur ait pitié de nous!» dans

la plupart de ses discours, il consultait régulièrement

son astrologue, une vieille femme qui habitait près de

, Braunschweig.

En 1936, pendant les Jeux olympiques de Berlin, l’Alle­

magne connut une nouvelle vague de ferveur religieuse

qui suscita l’admiration et les applaudissements de la

jeunesse du monde entier. Dès la première célébration

des Jeux olympiques modernes en 1894, on avait adop­

té un cérémonial qui s’inspirait de la mystique de la

Grèce antique. Ce rituel païen fut maintenu par la suite

même par les villes olympiques hostiles au fascisme.

Comme Berlin, elles firent porter solennellement le

flambeau olympique, allumé à Olympie, dans le stade

où allaient se dérouler les Jeux.

Pendant mes années de scolarité, on nous a initiés à

l’ancienne religion germano-aryenne. Dans notre école, il

n’y avait pas de Bible, mais par contre le recueil *Helden-*

*sagen, Gôtterring* («Légendes et mythes»). Dans les

années 1944-45, de jeunes nazis, surnommés les

«loups-garous», voulurent imiter les «aviateurs de la mort»

japonais, en se précipitant sur les chars alliés dans

l’espoir de se voir attribuer la croix de Chevalier à titre pos­

thume. A leurs yeux, mourir ainsi au champ d’honneur

était le couronnement de leur carrière. Après 1945, les

jeunes de ma génération eurent de la peine à ne plus

échanger le salut hitlérien, mais à se dire tout simplement

bonjour.

7

J’étais adolescent à ce moment-là, et à cet âge, on

aime avoir des exemples et des modèles. On est à la

recherche d’un idéal, et l’on imite volontiers ce qui est

approuvé par tous. Dans ma Thuringe natale, on me vit

bientôt porter le drapeau rouge à la tête d’une colonne

de jeunes communistes, défilant dans les rues de notre

localité. Nous avions troqué le national-socialisme pour

le socialisme international. Nous considérions l’idéal de

liberté, d’égalité et de fraternité comme une des plus

grandes valeurs que nous avait léguée la Révolution et

nous admirions ceux de nos camarades qui avaient

souffert pour leurs convictions humanitaires dans les

camps de concentration. Mais je n’ai pas tardé à revenir

de mon odyssée athée. J’ai pu observer comment les di­

rigeants du parti communiste faisaient bombance dans

les palaces du parti, tandis que les simples prolétaires

manquaient du nécessaire. C’est bien beau d’affirmer

que «le socialiste est un homme qui fait passer l’intérêt

général avant son avantage personnel», mais que vaut une

telle idéologie, si, à la tête, on n’en tient aucun compte?

Ma fuite de la zone d’occupation russe en 1948 a

coïncidé avec ma conversion à Jésus-Christ, et mes

recherches sur le plan religieux ont pris fin, car j’ai trouvé

en lui le salut et la paix avec Dieu. Cette réorientation de

ma vie a eu lieu dans une cellule de prison, où j’ai décou­

vert que Jésus était vivant, parce qu’il a exaucé mes

prières. A ce moment-là, j’ai commencé à suivre les

directives de l’évangile.

Ma participation à la vie d’un groupe de jeunes chré­

tiens m’a énormément apporté: la base d’une nouvelle

espérance, une conception plus juste de la vie chrétien­

ne et un regard plus perspicace sur l’actualité. Mes con­

tacts avec des organisations pacifistes internationales

et des objecteurs de conscience convaincus m’ont

rempli d’admiration. Leur engagement et leur zèle à

travailler parmi les décombres de nos villes en ruines,

8

pour récupérer les briques de leur ancien mortier et

s’en servir ensuite dans la construction de nouvelles

maisons, donnaient du poids à leur conviction.

Mais déjà la nouvelle génération n’était plus satisfaite

du seul confort matériel qu’apportaient la reconstruction

et le renouveau économique. Même la vogue des voya­

ges n’a que passagèrement donné un sens à leur vie.

Nombre de jeunes, après avoir été confrontés avec des

ouvriers et étudiants musulmans ou avec le flot de litté­

rature distribué par les sectes d’origine américaine, se

sont posés de nouvelles questions. En ma qualité de

chrétien, je me mis à comparer la doctrine avec la vie

des différents fondateurs de religion. Chez Jésus, les

deux s’accordaient. Mais était-ce aussi le cas chez le

Bouddha, Mohamet, Bahâ U’Ilah ou Ali? Je découvris

que si son enseignement n’était pas observé par le

fondateur de la religion lui-même, c’était très beau en

théorie, mais ce ne pouvait avoir le moindre impact sur

ma vie.

La réaction antitechnologique du mouvement hippie,

issu du bouddhisme zen, m’amena à approfondir l’ensei­

gnement du Bouddha.

La secte des Enfants de Dieu fit la une des journaux

et fournit la matière de plus d’une émission télévisée.

La popularité croissante de l’usage des stupéfiants

et l’insuccès des cures de désintoxication chez de nom­

breux drogués, l’aveu des experts qu’ «un traitement

médical ne peut à lui seul aider le toxicomane» et le fait

que même des médecins et des psychologues se sont

drogués ont amené bien des jeunes à chercher refuge

dans une communauté à caractère religieux ou à se sou­

mettre aveuglément à l’autorité du chef charismatique

d’une secte.

De mystérieux gurus (maîtres spirituels) et yogis ont

exercé un étrange pouvoir de fascination sur de jeunes

Européens et Nord-Américains.

9

La visite en Europe de l’empereur japonais (te™°)en

1971 souleva la question du renouveau du shinto, et pas

uniquement parmi la jeunesse européenne.

Des dévots de Hare Krishna dansèrent et psalmo­

dièrent dans les rues de Francfort, ainsi que dans les

différents pavillons de la Foire internationale du Livre.

Comme m’en informa un professeur de médecine

musulman, au Proche-Orient, les fraternités islamiques

sont très populaires et exercent un grand pouvoir de

fascination sur les jeunes musulmans.

En Afrique, les vieilles religions animistes ont Taudien-

ce de la jeunesse. En Israël, la proportion de jeunes dans

les rangs des conservateurs fanatiques va sans cesse

croissant. En Angleterre, le nombre de «messes noires»

célébrées dans les églises de Satan a fortement aug­

menté ces dernières décades, et en Amérique du Sud, la

secte spirite de la Macumba est beaucoup plus influente

que la plupart des Eglises chrétiennes.

En Amérique du Nord et en Amérique centrale, les

Indiens ont fondé leur mouvement d’indépendance sur

leurs anciennes traditions cultuelles, et en Chine, le

bulldozer de la révolution culturelle a été mis au rancart.

Le film d’épouvante américàin *L’Exorciste* n’a pas

seulement rempli les caisses des cinémas, mais a susci­

té des questions sur la réalité du monde spirituel.

A Téhéran, les partisans de l’ayatollah Khomeiny et de

la révolution islamique dont il fut l’instigateur ont retenu

au nom d’Allah des otages américains pendant plus d’un

an, bien que leur prophète, Mahomet, ait dit dans ses

surates de protéger les chrétiens.

**Pourquoi Jésus et pas un autre?**

L’homme ne peut pas vivre sans Dieu. Il n’iqnore nas

qu H a un Créateur. Même si parfois il le nie, il a l’intuition

10

que le monde ne doit pas son origine au hasard. C’est

Voltaire qui a forgé la formule: «La religion est l’opium du

peuple.» Karl Marx et Lénine l’ont reprise, contredisant

ainsi leur propre enseignement sur l’évolution dialec­

tique de la matière, «mère de l’univers».

Nous constatons les faits suivants:

1. L’athéisme est l’idéologie du matérialisme et fait

des adeptes presque uniquement dans les pays indus­

trialisés. Même Hô Chi Minh, le fondateur de la Répu­

blique populaire du Viêt-nam, croyait à une vie après la

mort. Dans son testament, dont Lê Duan, premier secré­

taire du parti communiste nord-vietnamien, a fait lecture

devant plus de 100 000 personnes et les dirigeants com­

munistes du monde entier, se trouve la phrase suivante:

«Au cas où j’irais rejoindre Karl Marx, Lénine et les autres

camarades révolutionnaires, je laisse ces lignes, afin que

le peuple, mes camarades du parti et mes amis de par­

tout ne soient pas trop tristes.» *(Die Welt,* 9 septembre

1969).

1. La science moderne n’est pas en mesure de nier

l’existence de Dieu. Les scientifiques sont conscients

des limites de leurs connaissances lorsqu’il s’agit

d’événements contingents, comme l’origine du monde.

1. Dieu n’est pas un concept philosophique. Celui qui

refuse de tenir compte de la révélation de Dieu en la

personne de Jésus-Christ peut à la rigueur échafauder

quelques «preuves de l’existence de Dieu», mais il

n’arrivera pas à une idée précise de Dieu.

1. Les religions sont souvent une échappatoire, un

moyen de s’en tirer, quand on est aux prises avec les

problèmes de la vie. On cherche le contact avec la Divi­

nité (avec Dieu ou avec les mânes des ancêtres) dans

l’espoir de trouver un sens à la vie ou une protection

contre le malheur. La religion repose sur l’effort de

l’homme: celui-ci doit faire des offrandes, jeûner, prier,

11

avoir un© conduit© moral©msnt irréprochabl©. C©ci

explique le manque d’assurance, et souvent la peur de

ses adeptes. Ils ne peuvent jamais savoir si la Divinité

leur est favorable, s’ils ont fourni suffisamment d’efforts

ou s’ils sont assez bons pour être agréés par elle.

1. L’enseignement de Jésus-Christ n’est pas une reli­

gion, mais une «bonne nouvelle» (c’est le sens même

du mot évangile) pour ceux qui ont reconnu que leurs

propres efforts ne suffisent pas pour devenir «bons».

A certains, ces remarques sembleront un peu trop

tranchées, mais si l’on étudie à fond les religions, on finit

par se rendre compte qu’elles demandent toutes beau­

coup de l’homme, sans lui apporter pour autant l’aide dont

il a besoin pour surmonter les difficultés qu’il rencontre.

Nous chrétiens apprécions le haut niveau de nom­

breuses religions. Elles font parfois preuve d’une sages­

se pratique et de valeurs morales tout à fait remarqua­

bles. Mais elles sont toutes centrées sur l’effort de

l’homme. Or, pour peu qu’on se connaisse soi-même, on

découvre bien vite que la bonne volonté a des bornes.

C’est pourquoi les fondateurs des différentes religions

n’ont pas pratiqué eux-mêmes ce qu’ils ont prêché.

Un seul a vécu

ce qu’il a enseigné: c’est Jésus-Christ.

Il aimait,

parce qu’il est l’amour personnifié.

Il annonçait la vérité,

parce qu’il est lui-même la vérité.

Il nous offre le pardon,

parce qu’il nous l’a acquis au prix de sa vie.

Nous pouvons espérer en lui,

parce qu’il a triomphé de la mort et vaincu le mal.

Cela peut paraître très intolérant,

sommes pas contentés d’adopter

mais nous ne nous

une idée chrétienne.

12

Ayant fait le pas de la foi, nous avons expérimenté la

puissance de Dieu, contenue dans les paroles de Jésus,

et notre vie en a été marquée et renouvelée. Grâce à

Jésus, nous avons été délivrés du poids de nos fautes,

et nous avons trouvé la paix intérieure, ainsi que la force

d’aimer notre prochain.

Outre la baisse du pouvoir d’achat et l’augmentation

du chômage, un des signes de la récession est l’absence

d’espoir, surtout chez les jeunes. Or, c’est de telles

périodes d’instabilité économique qu’aiment profiter les

adeptes des sectes et des autres religions.

Si l’on cherche à comprendre le monde et son histoire

d’un point de vue purement matérialiste, on n’obtiendra

qu’une réponse partielle. La plupart des conflits qui ont

secoué le monde n’ont pas eu de mobiles d’ordre idéo­

logique, mais ont été déclenchés pour des raisons reli­

gieuses qui ont souvent mené à des guerres tribales,

nationales ou internationales.

J’ai essayé de présenter chaque religion sous sa for­

me originelle, en omettant volontairement les nombreux

groupes et groupuscules schismatiques. Chaque expo­

sé a été vérifié, soit par un ancien adepte de la religion en

question, soit par un spécialiste qui a longtemps vécu

dans le pays où elle est le plus répandue.

Il y a un contraste frappant entre la religion et l’évan­

gile. La religion a son origine dans l’homme. Mais dans

l’évangile, c’est Dieu lui-même qui s’adresse à l’homme.

Il lui propose la liberté et le pardon de ses péchés que

Jésus lui a acquis par sa mort et qu’il peut accepter ou

refuser.

Avec la chute a commencé la religiosité de l’homme:

«Vous serez comme Dieu.» (Genèse 3,5) Dans son

introduction à l’épître aux Romains, le professeur de

théologie Karl Barth surnomme Eve «la première per­

sonnalité religieuse».

Toute recherche de la faveur de Dieu est une démar­

13

che religieuse. La foi biblique, elle, consiste a examiner

et à exécuter les directives divines.



Je voudrais que ce livre soit la confession personnelle de

ma foi en Jésus-Christ. Tout en indiquant les raisons

pour lesquelles je crois en lui, je ne voudrais déprécier

aucune religion, ni sous-estimer ses effets sur le plan

éthique. Je sais qu’il existe des hommes exemplaires

dans d’autres religions. Mais je souhaiterais simplement

montrer pourquoi aucune des autres religions ne peut

exercer sur moi le même attrait que l’évangile de Jésus-

Christ, tel qu’il apparaît dans la Bible.

Je me réjouis du nombre impressionnant de lettres

que m’ont adressées de jeunes chrétiens du monde

entier. Ce livre est utilisé par nombre d’églises et de

groupes de jeunes pour donner un aperçu de la foi de

ceux qui ne connaissent pas l’évangile de Jésus-Christ.

Mon désir est de motiver mes lecteurs à chercher à

mieux comprendre les adeptes d’autres religions pour

mieux pouvoir leur expliquer l’essentiel du message de

la bonne nouvelle, de l’évangile.

**Les religions non chrétiennes en Europe**

(extraits d’une conférence du Dr. Adolf Kôberle)

Lorsqu’on parle à l’homme d’aujourd’hui des vérités de

I évangile, sa réaction est presque toujours la même:

14

«Comment osez-vous présenter l’évangile comme

message de salut au monde entier, alors qu’il existe en

dehors du christianisme tant de mouvements religieux

de grande envergure, qui ont parfois une histoire et

une culture bien plus anciennes que la vôtre?»

Au moyen-âge, le commun des mortels était beau­

coup moins préoccupé par ce genre de question qu’à

notre époque. Car au 14e ou au 16e siècle, on ignorait tout

des religions non chrétiennes. Les juifs vivaient en ghet­

to, accablés du reproche d’avoir crucifié le Sauveur du

monde. L’islam était la seule religion à laquelle on se

heurtait, lors des croisades et des guerres avec la Tur­

quie. Mais le conflit politique et militaire était si violent

qu’on ne pensait même pas que cette religion étrangère

méritait d’être prise au sérieux.

Ce n’est qu’au siècle des lumières que la question

des rapports entre le christianisme et les autres religions

a commencé à se poser sérieusement. Le 18e siècle a

continué à rendre hommage à la personne de Jésus. On

l’admirait et on l’appréciait pour sa vie morale d’un très

haut niveau, un peu comme on estimait Socrate ou Sé­

nèque. Mais on commençait à se demander si d’autres

fondateurs de religion ne méritaient pas le même hom­

mage que Jésus de Nazareth. Dans son drame *Nathan le*

*Sage,* Lessing donna une réponse à cette question, en

racontant la célèbre fable des trois bagues. Un père avait

trois fils qui lui étaient aussi chers l’un que l’autre. Sen­

tant venir sa fin, il les appela à tour de rôle à son chevet

et offrit à chacun une bague. Après la mort du père, lec­

ture fut faite de son testament qui spécifiait que le fils qui

présenterait la bague la plus précieuse aurait l’héritage.

Lorsque l’un après l’autre, les trois fils s’avancèrent pour

montrer leur bague, on ne sut à qui donner la préférence,

parce que leurs bagues étaient toutes d’égale valeur. «La

vraie bague s’était perdue.» Lessing voulait donner une

leçon de tolérance religieuse: Moïse, Jésus et Mahomet

15

méritent le même respect. On n’a pas le droit de monter

l’un contre l’autre. Le judaïsme, le christianisme et I islam

sont mis sur le même plan.

Lessing a frayé la voie à une discipline scientifique qui

a vu le jour vers la fin du siècle dernier: l’étude compara­

tive des religions. Chercheurs et savants, historiens et

archéologues se penchèrent alors avec délice et sérieux

sur le monde des religions, réunissant peu à peu une do­

cumentation prodigieuse. Dès le début, deux maisons

d’édition allemandes, l’*Insel Verlag* et le *Verlag Eugen*

*Diederich* se mirent au service de la nouvelle science en

publiant dans de très beaux ouvrages les écrits religieux

des différents peuples du monde. Désormais, on pouvait

voir sur la table de chevet des gens cultivés, en plus du

Nouveau Testament et du recueil de cantiques, une col­

lection des discours du Bouddha, les livres sacrés de

l’Inde, les *Upanishad* et le *Bhagavad-gîtà,* et un traité

mystique du philosophe chinois Lao Tzu, intitulé *Tao-tê*

*ching.* On s’émerveillait devant le haut niveau moral de la

vie de famille, de l’amitié et de la vie gouvernementale

dans la Chine ancienne. Mais avant tout, le pessimisme

qui régnait en Occident autour des années 1900 se sen­

tait en accord parfait avec les quatre nobles vérités du

bouddhisme dont la première peut se traduire ainsi:

«Comme l’eau de mer a un goût de sel, la vie a un goût

de souffrance. Vivre, c’est souffrir.»

Les missionnaires piétistes qui, sous l’inspiration

d’August Hermann Francke et du comte von Zinzendorf,

quittèrent Halle, il y a deux siècles et demi, pour aller

sur leur champ de mission, ressentaient vivement le con­

traste entre I évangile du salut et «le paganisme égaré et

aveugle». Ils utilisaient sciemment cette expression nette

et tranchée, sans trop chercher à la nuancer. Le senti­

ment de la prééminence de leur tâche engendrait chez

eux un engagement et un esprit de sacrifice extraordi­

naires.

16

Mais actuellement, on rejette complètement cette

conception des choses. On affirme qu’il s’agit d’un

chauvinisme naïf, fréquent chez les gens qui n’ont jamais

quitté leur clocher. Il faut en tout cas que nous soyons au

clair sur un point: le fait qu’à notre époque, tant de per­

sonnes gardent leurs distances par rapport à nos milieux

chrétiens est dû, non à leur désir de mener une vie dé­

réglée et de se dérober ainsi aux exigences de l’évangile,

mais à la relativisation de la «vérité chrétienne», suite

aux conclusions de l’étude comparative des religions.

Le christianisme est présenté comme *une* vérité parmi

tant d’autres, mais on ne veut plus lui reconnaître ce

caractère unique et absolu qui ressort de la parole de

Pierre, rapportée dans le livre des Actes des apôtres et

adressée aux chefs du peuple juif à Jérusalem: «Il n’y a

de salut en aucun autre; car il n’y a sous le ciel aucun

autre nom qui ait été donné parmi les hommes, par

lequel nous devions être sauvés.» (4,12)

Aujourd’hui, la tendance est d’associer les différentes

religions à certaines régions ou cultures et de les y res­

treindre. On en trouve un exemple frappant dans *Le jour­*

*nal de voyage d’un philosophe,* rédigé par le comte Her­

mann von Kayserlingk. Ce philosophe balte a fait, deux

ans avant le début de la Première Guerre mondiale, un

voyage à travers le monde, avec l’intention de se mettre

au diapason de tous les phénomènes religieux qu’il ren­

contrait sur sa route. Il est arrivé à la conclusion que l’is-

. lam était la religion idéale pour l’Arabie, que la religion de

Moïse cadrait parfaitement avec le Sinaï et la Palestine,

et que, si nous vivions dans la chaleur torride des rives

du Gange ou de l’île de Ceylan, nous serions tous

bouddhistes! Le christianisme, par contre, avec son

éthique centrée sur l’amour, telle que Jésus l’a con­

crétisée dans la parabole du bon Samaritain, serait

particulièrement bien adapté aux pays nordiques. Il est

évident que si l’on a une telle conception des choses,

17

on finit par tout relativiser. Et l’on ne se sent alors plus

ni autorisé ni motivé à évangéliser le monde.

Ce point de vue s’est aussi répandu en Extrême-

Orient. On sait que le *Mahâtma* Gândhi, le précurseur du

mouvement de libération indien, appréciait beaucoup le

sermon sur la montagne. Mais il disait de Jésus: «Il n est

pour moi que l’un des rayons de la gloire de Dieu. Je ne

le place pas sur un trône isolé.» Un poète indien, qui a

fait une tournée de conférences en Europe dans l’entre-

deux-guerres, affirmait: «A mon avis, Dieu est très géné­

reux dans le partage de son amour. Ses rapports avec

les hommes ne se restreignent pas à une impasse, qui

s’arrêterait à un moment précis de l’Histoire.» De toute

évidence, ce point de vue refuse à Jésus le droit à la su­

prématie qu’il a revendiqué dans l’Evangile de Jean, en

disant: «Je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient

au Père que par moi.» (14,6) On veut bien qu’il soit *un*

chemin, *une* porte menant au cœur de Dieu - n’importe

quel hindou pieux l’admettra volontiers, peut-être même

avec enthousiasme. L’Inde se délecte d’ailleurs de ce

genre de langage imagé. On dira donc que Jésus est une

perle du collier de Dieu, une note de la flûte dont joue la

Divinité. Jésus devrait en quelque sorte accepter de

figurer dans une espèce de Walhalla religieux où on lui a

réservé une place d’honneur à côté des fondateurs des

différentes religions du monde - Bouddha, Mahomet,

Socrate et Platon. Mais il ne faudrait surtout pas dire de

lui ce que l’apôtre Paul a écrit un jour dans sa lettre aux

Philippiens: «Dieu l’a souverainement élevé, et lui a don­

né le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu’au nom

de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre

et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-

Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père.» (2,9-11)

18

*Les fondateurs de religion et Jésus-Christ*

**Satan, le père de la superstition et de l’occultisme**

La superstition est la religion la plus ancienne au monde.

Des pratiques occultes comme le spiritisme, la magie

noire et la magie blanche, les messes noires, la carto­

mancie, les tables tournantes, la radiesthésie, l’horos­

cope ne sont que des ersatz de la foi au Dieu de la Bible.

En effet, toute personne qui n’est pas en relation

étroite avec Dieu tombe au pouvoir de Satan, l’ange

déchu; elle se laisse duper par ce séducteur qui lui

fait croire qu’elle peut, à l’égal de Dieu, être son propre

maître. En fait, Satan sait fort bien que l’être humain ne

peut rester dans la neutralité. Car, comme lé disait Martin

Luther: «L’homme est toujours mené, soit par Dieu, soit

par Satan.»

Jésus appelle Satan «le père du mensonge» (Jean 8,44).

Il est si habile à tromper qu’il réussit même à faire croire

à sa non-existence. Mais l’homme, incapable de vivre

avec le néant et parfaitement conscient que la neutralité

n’est qu’un mirage, se forge son propre dieu. Sa cons­

cience, son sens de la justice, sa connaissance de la

nature, oui, toute sa pensée, sa volonté, son affectivité

- autrement dit, son âme tout entière - recherchent le

«toi», non seulement dans le monde visible, mais aussi

dans le monde invisible. S’il ne veut pas du Dieu révélé

dans la Bible, il se tournera vers les puissances occultes

(occulte veut dire: caché, secret, surnaturel). S’il ne veut

pas de l’évangile, il se réfugiera dans la religion. (L’évan­

gile est la «bonne nouvelle» de l’incarnation, de la vie, de

la mort, de la résurrection et du retour de Jésus-Christ,

19

annoncée dans la Bible.) Comme le disait Emmanuel

Geibel (1815-1884), philosophe et théologien bien con­

nu: «Lorsqu’on ferme la porte à la foi, la superstition

entre par la fenêtre.» La chute de l’homme est devenue

possible le jour où il a cru aux paroles du tentateur. Les

conséquences de sa crédulité furent l’expulsion du

jardin d’Eden, la misère, la faim, la souffrance, le meurtre

et la guerre.

Plus l’homme s’embourbe dans l’impiété, plus il re­

cherche un sauveur qui l’arrache à la perdition. Satan

lui offre ses services et, déguisé en «ange de lumière»

(I! Corinthiens 11,15), l’attire dans des ténèbres plus

épaisses, pour mieux exercer son emprise. L’homme,

qui a été placé comme roi de la création dans un monde

harmonieux, a préféré opter pour le chaos du diviseur

(sens étymologique du mot diable), sans pour autant être

prêt à l’admettre. Car, comme le disait Goethe dans

*Faust:* «Les gens ne remarquent jamais la présence du

diable, même lorsqu’il les tient au collet.» De naissance,

tout homme est sous l’empire de Satan. Dieu seul peut le

délivrer du péché et lui faire la grâce de devenir enfant de

Dieu.

Qui ne s’attache pas à Dieu reste lié à Satan. Celui-ci

offre à l’homme des succédanés pour tout ce qui lui

vient de Dieu:

- pour la Bible, les livres de magie, le tirage des cartes

et de l’horoscope, les tables tournantes, etc.

- pour la prière, l’incantation ou le sortilège,

— pour I église, les cercles occultes ou spirites,

- pour la guérison par la foi, la conjuration magique.

Mais ce que Satan ne peut pas offrir, c’est la paix inté­

rieure que possède le croyant qui a été délivré du péché.

C’est la que l’on peut voir son vrai visage: angoisse, hor­

reur, dépréssion, manies, perversion, suicide, agressivité

sont les fruits hideux de l’action satanique. On estime

que dans certains pays, il y a dix fois plus d’églises

20

sataniques (ou de cercles spirites) que d’églises évan­

géliques. Ceci s’applique en particulier au continent

américain et à l’Europe occidentale.

Dans les pays dits socialistes, où l’on enseigne le ma­

térialisme dialectique, on ne s’intéresse pas uniquement

à la matière. En Union soviétique, on poursuit depuis le

début des années trente des recherches sur les phéno­

mènes parapsychologiques. Depuis 1960, l’Université

de Leningrad dispose d’un «Institut de recherche sur les

effets psychiques à distance». Léonid L. Wassiljew, mort

en 1966, était un des parapsychologues les plus connus

de cet institut.

Dans les autres parties du monde, le fétichisme exerce

son emprise sur des peuplades entières et pratiquement

toutes les religions sont entachées de pensées démo­

niaques.

Satan se fait bien payer pour les pratiques supersti­

tieuses qu’il inspire. Les films comme *L'Exorciste,* dont

ces questions sont les thèmes, sont des mines d’or. Les

astrologues, les cartomanciennes, les guérisseurs et les

voyantes, bref tous les praticiens de l’occultisme font

d’excellentes affaires. Et la superstition pénètre dans

tous les milieux. Certains intellectuels qui prétendent ne

pouvoir croire la Bible ne se marieraient pour rien au

monde un vendredi treize, font le signe de croix à la vue

d’un chat noir qui traverse la rue de gauche à droite et,

au lieu de la ceinture de sécurité, accrochent un porte-

bonheur dans leur voiture.

Il ne faut pas s’étonner qu’au début des années

soixante-dix, il y eut, en même temps que le mouvement

des «Jésus People» en Amérique, un rebondissement

général du satanisme et de ses messes noires.

Nul ne peut cependant s’occuper de ces choses, ne

serait-ce qu’en allant voir un film diabolique comme

*L’Exorciste,* sans y laisser des plumes. On est comme

entraîné dans un tourbillon infernal et précipité dans les

21

profondeurs du désespoir, où la vie n’a plus aucun

sens. Dieu dit dans sa Parole: «Si une personne se

tourne vers ceux qui évoquent les morts ou vers ceux

qui prédisent l’avenir, pour se prostituer avec eux, je

tournerai ma face contre cette personne et je la retran­

cherai du milieu de son peuple.» (Lévitique 20,6) Dans

le livre de l’Apocalypse, il range les magiciens et les

idolâtres dans la même catégorie que les pires dépravés

et les plus abominables malfaiteurs et les voue à la

damnation éternelle.

Seul l’homme qui a été délivré des griffes de Satan par

la puissance du sang dé Jésus-Christ peut dire combien

les chaînes diaboliques sont pesantes. Et ce n’est qu’en

s’abandonnant de plein gré à Jésus-Christ que l’on

échappe pour de bon à l’esclavage de Satan, ainsi qu’à

l’emprise de la superstition et de l’occultisme.

**Bouddha, l’Eveillé du bouddhisme**

Vers le milieu du 6e siècle av. J.-C., un garçon naquit

dans le Népal, au nord de l’Inde. On lui donna le nom de

Siddharta, auquel on ajouta plus tard celui de son clan,

Gautama. Ses ancêtres, les souverains de la tribu des

Sâkya, avaient fait de cette région fertile au pied de

l’Himâlaya un grenier de riz. Dans les rues étroites de

Kapilavastu, leur capitale opulente, se pressaient mar­

chands, éléphants et chariots.

Le père de Siddharta Gautama résidait là avec sa

cour. Il gouvernait le peuple et le pays des Sâkya. La

mère de Gautama mourut une semaine après sa nais­

sance, et, d’après la tradition, l’enfant fut élevé par sa

sœur Mahâpajapati. Il grandit dans le faste et le luxe,

connut une jeunesse sans l’ombre d’un souci et reçut

une bonne éducation. Plus tard, il raconta lui-même que

son père possédait trois palais, un pour l’hiver, un autre

pour I été et un troisième pour l’automne.

22

C’est en pratiquant le noble sport du tir à l’arc que

Gautama rencontra celle qui allait devenir sa femme,

la princesse Yashodara. De leur union naquit un fils,

Rahula.

A l’âge de 29 ans, le jeune prince sortit un jour subrep­

ticement du palais. Tandis qu’il parcourait les rues de

Kapilavastu, il fut pour la première fois de sa vie confron­

té à la souffrance d’autrui. Il vit successivement un ma­

lade, un vieillard et un mort, et, horrifié, il se serait écrié:

«Malheur à celui qui naît homme et à qui de telles souf­

frances sont réservées!» Ayant rencontré Baltama, un

moine hindou, il crut que seul l’ascétisme pouvait libérer

l’homme de la souffrance inhérente à la fugacité de son

existence. Il ne trouva plus de repos, et la vie qu’il menait

au palais de son enfance, dans l’opulence et les plaisirs,

finit par lui répugner. Une nuit, il abandonna femme et

enfant pour mener l’existence vagabonde d’un moine

mendiant, dans l’espoir de trouver ainsi la libération de la

souffrance. Gautama, devenu ascète, se fit raser la tête

et le visage, et revêtit la toge couleur safran des moines.

Pendant sept ans, il se fit instruire par deux maîtres qui

l’initièrent à la philosophie, à l’ascèse et au mystère du

nirvâna. Insatisfait, il les quitta pour mener dans les forêts

une vie de privation, jeûnant et se mortifiant pour parve­

nir à la paix intérieure à laquelle il aspirait ardemment.

Cinq autres ascètes vivaient dans son entourage, ad­

mirant sa ténacité. Le jour où il leur parla de son «éveil»,

ils voulurent devenir ses disciples. Mais lorsqu’au bout

de six ans de vie ascétique, n’ayant plus que la peau et

les os, il reconnut avoir fait fausse route en se mortifiant

et décida d’y renoncer, ses compagnons l’abandon­

nèrent: il avait dévié de ses principes. Pourtant, une nuit,

il reçut l’éveil dont devait procéder tout son enseigne­

ment. Les jambes croisées, il était assis, immobile, sous

un figuier pipai à Bodh-Gayâ, près de Bénarès. Plongé

dans la méditation, il eut des visions dont certaines

23

furent effrayantes. Le 49e jour, après avoir traversé les

différents stades du détachement de soi et de son

conscient, survint l’éveil. Il était arrivé au terme de son

errance inquiète: ayant appris la cause de la souffrance,

il crut du même coup être capable de la vaincre. L’arbre

fut dès lors appelé *Bodhi* («arbre de l’éveil»), et Gautama

lui-même reçut le surnom de *Bouddha* («l’Eveillé»).

Pendant quarante-cinq ans, le Bouddha parcourut le

nord de l’Inde, en particulier l’ancien Etat indien du

Bihar, comme prédicateur itinérant, tout en s’adonnant

à la contemplation. Il fit de nombreux adeptes, bien qu’il

estimât que son enseignement ne convenait qu’à une

élite. Des communautés monastiques se constituèrent

et des monastères furent construits. Peu avant sa mort

à l’âge de quatre-vingts ans, il rassembla ses disciples

pour leur prêcher une dernière fois la fugacité de toutes

choses. Après sa mort, il fut incinéré avec les honneurs

réservés aux rois devant les portes de la ville de Kusîna-

gara; princes et nobles, appartenant à huit clans diffé­

rents, se partagèrent ses cendres.

Ananda fut un des plus grands disciples du Bouddha.

C’est sur ses notes et ses citations, parfois littérales, des

paroles du Bouddha que s’appuie la tradition bouddhiste

primitive. Il nous a ainsi transmis une des dernières pa­

roles du maître vénéré à ses disciples, par laquelle il leur

enjoignait de ne pas chercher refuge auprès de la Divinité

et de ne pas le révérer ni le représenter comme un dieu.

Cependant, avec l’expansion du bouddhisme, ce fut le

contraire qui se produisit: dans les temples bouddhistes,

les bouddhas pullulent.

Le Bouddha n’avait pas l’intention de fonder une nou­

velle religion. Son «éveil» était d’ordre purement philoso­

phique. Il n’a jamais prôné la foi en Dieu ni parlé d’un

Créateur. Il s’est distancié de toute croyance à un dog­

me ou à une autorité divine. L’homme est entièrement

livré à lui-même et à la connaissance qu’il a acquise. Le

24

Bouddha ne voulait pas non plus être lui-même véné­

ré comme dieu. Il se considérait comme un maître à

penser, enseignant une sagesse qui était le fruit d’une

profonde réflexion. C’est la raison pour laquelle il avait

interdit qu’on fasse des représentations de sa personne.

Il n’a jamais oublié l’impression que lui fit, dans sa

trentième année, son premier contact avec la vieillesse,

la maladie et la mort. Lorsqu’il abandonna femme et

enfant pour s’adonner à la vie errante d’un moine men­

diant, il consacra sept années de sa vie à la réflexion

sur l’origine de la souffrance. Car il cherchait le moyen

de la vaincre. C’est ainsi qu’il découvrit les «quatre

nobles vérités: la noble vérité sur la souffrance, la noble

vérité sur l’origine de la souffrance, la noble vérité sur la

suppression de la souffrance et la noble vérité sur le

chemin qui mène à la suppression de la souffrance.

1. *La noble vérité sur la.souffrance.* La naissance est

souffrance. La vieillesse est souffrance. La maladie est

souffrance. La mort est souffrance. La présence de ce

que l’on n’aime pas est souffrance. L’absence de ce que

l’on aime est souffrance. La non-satisfaction de ses dé­

sirs est souffrance. L’attachement aux cinq éléments qui

constituent le moi de l’homme (corps, sentiments, sens,

idées et conscience) est souffrance.

La cause première de la vieillesse, de la maladie et de

la mort est la naissance. Celle-ci est provoquée par l’hu­

main en nous, qui lui-même provient de notre conscient.

Notre conscient est le produit des forces latentes de

notre inconscient. Et celles-ci ont leur racine dans l’er­

reur ou l’ignorance. C’est elle qu’il faut abolir si l’on veut

supprimer ce qui en résulte, entre autres la souffrance.

Telle est la rédemption prônée par le bouddhisme.

1. *La noble vérité sur l’origine de la souffrance.* Elle a

sa racine dans le désir. L’homme a soif d’être. Il brûle du

désir, de la convoitise, du besoin de puissance. Il est

consumé par la haine. Il aspire à l’ascèse, et même au

25

suicide. Le'désir le mène de réincarnation en réincarna­

tion.

1. *La noble vérité sur la suppression de la souffrance.*

On la supprime en maîtrisant le désir. La soif de vivre est

étanchée dès que l’homme cesse de convoiter, dès qu’il

n’éprouve plus de désir.

1. *La noble vérité sur le chemin qui mène à la sup­*

*pression de la souffrance.* On supprime la souffrance

en suivant «le noble octuple sentier». Il comprend huit

consignes décrivant la conduite (a-e) et la voie du

salut (f-h) prônées par le bouddhisme.

1. L’opinion juste, c’est-à-dire l’adhésion aux «quatre

nobles vérités».

1. La décision juste, c’est-à-dire l’intention d’éviter

tout ce qui pourrait causer de la souffrance à un autre

être vivant (d’où la protection des animaux et le renon­

cement à la possession d’esclaves).

1. La parole juste, qui implique le refus du mensonge

et de la calomnie.

1. L’action juste, qui implique le rejet du vol, de la

fornication et du meurtre.

1. La vie juste, qui englobe les quatre premières par­

ties du «noble octuple sentier». Les métiers de boucher,

de chasseur, de pêcheur, de marchand de vin et de dro­

gue, de gardien de prison, de bourreau et de gangster

sont cause de souffrance pour d’autres êtres vivants.

Celui qui les exerce ne peut donc pas mener une vie

droite.

1. L’effort juste, qui consiste à veiller sur ses propres

pensées et à acquérir la paix intérieure; à repousser

le mal présent et à empêcher le mal encore inexistant

d’éclore.

1. La concentration juste, qui exige une certaine disci­

pline dans les exercices de respiration et de méditation.

1. La contemplation juste, qui nécessite l’effacement

de la pensée, l’affranchissement de toute sensation et

26

de toute conception liée à l’espace et au temps. Elle per­

met à celui qui s’y livre de voir ce qui se cache derrière

les apparences.

D’après le Bouddha, tout est éphémère *(annica).*

«Chaque floraison est suivie d’un dépérissement, chaque

gain est suivi d’une perte, chaque vie est suivie de la

mort», affirme un vieux proverbe bouddhiste. Le monde

est en continuelle mutation. Toutes les manifestations de

la vie sont relatives. C’est donc devant une tombe que

l’on peut le mieux méditer sur la fugacité de la vie.

Tout est irréel *(annatta).* «De ce qui est mutation cons­

tante, nul ne peut dire: <ceci est à moi» ou <cela, c’est

moi>», enseignait le Bouddha. C’est par erreur que l’on

prend conscience de son moi. Le moi, la vie, ma per­

sonne sont «non-moi», illusion, apparence. Le vrai moi

échappe à notre investigation. On ne peut rien affirmer à

son sujet. L’enseignement du bouddhisme est purement

négatif. Il dit uniquement ce que le moi n’est pas - pas

un mot sur ce que le moi est en réalité. Celui qui est

convaincu de l’absence de toute réalité ressemble à

un acteur qui joue sciemment son rôle mais sait perti­

nemment qu’il n’est pas la personne qu’il représente.

Tout est souffrance *(dukkha).* «Frères, je n’enseigne

qu’une seule chose: la souffrance et la libération de la

souffrance», déclarait le Bouddha. A cela on reconnaît

que le bouddhisme est tout de même plus qu’une philo­

sophie. Il indique à l’homme exposé à la souffrance, aux

rigueurs de la vie et de la mort, un chemin de salut. La

religion bouddhiste veut l’aider à vivre, en lui montrant

le moyen d’être délivré de la vie.

Après la mort commence une nouvelle vie pour l’hom­

me. Selon que ses œuvres ont été bonnes ou mauvaises,

le défunt se réincarne dans un démon, un animal, un

homme ou un dieu. Le *karma* est la loi inexorable de la

rétribution qui détermine le cycle des renaissances.

C’est d’ailleurs ce qui rend la vie si misérable - après

27

la mort, une nouvelle vie de souffrance attend l’être

humain, et ainsi de suite, indéfiniment.

Il n’existe qu’un moyèn d’échapper à ce cycle ininter­

rompu de naissances et de renaissances *(samsâra),*

c’est de parcourir le «noble octuple sentier». Celui qui a

reconnu que les joies et les peines que lui réserve la vie

ne le concernent absolument pas, celui-là a atteint le but

*(nirvâna).* C’est un état où tout est autre que dans le

monde phénoménal. Il échappe entièrement à ceux qui

sont encore pris dans le cycle interminable de l’exis­

tence. Il ne peut être connu et vécu que par ceux qui

sont parvenus au but. Quand un homme a atteint le

nirvâna, sur lequel le Bouddha a d’ailleurs interdit que

l’on spécule, il peut quitter ce monde. L’image souvent

utilisée pour le nirvâna est celle de la flamme en train

de s’éteindre.

D’après le bouddhisme primitif, peu nombreux sont

ceux qui ont une chance d’atteindre le nirvâna. Très tôt,

des communautés de moines se sont formées, regrou­

pant ceux qui avaient commencé à parcourir le «noble

octuple sentier».

«C’est aux humbles que convient cet enseignement,

et non aux orgueilleux aimant montrer leur supériorité.

C’est à ceux qui se contentent de peu, et non aux

perpétuels mécontents, que convient cet enseignement.

C’est aux solitaires, et non à ceux qui aiment la com­

pagnie, que convient cet enseignement.

C’est aux forts, et non aux faibles, que convient cet

enseignement.

C’est à ceux qui ont l’esprit en éveil, et non à ceux qui

vivent sans réfléchir, que convient cet enseignement.

C’est à ceux qui savent se concentrer, et non à ceux

qui ne réussissent pas à se recueillir, que convient cet

enseignement.

C’est aux sages, et non aux insensés qui ne pensent

jamais à la fugacité de tout ce qui tombe sous le sens,

28

que convient cet enseignement.

C’est à ceux qui cherchent à vaincre le monde, et non

à ceux qui en sont les esclaves, que convient cet ensei­

gnement.»

Le bouddhiste qui prend sa foi au sérieux et veut se

joindre à une communauté doit faire le vœu suivant:

«Je cherche refuge auprès du Bouddha, de son enseigne­

ment *(Dhamma)* et de la communauté de ses moines

*(Samg h a).»*

P.G. Môller

**Mahomet, le Prophète de l’islam**

Mahomet («le loué») naquit à La Mecque vers 570 ap.

J.-C. La Mecque était située à un carrefour de plusieurs

chemins caravaniers importants. Au centre de la ville se

trouvait la Ka’ba, édifice cubique abritant la pierre noire

- sans doute un météorite - qui a dû servir de fétiche

aux Arabes de l’époque pré-islamique, une source sa­

crée et un oracle païen. De nombreux pèlerins visitaient

ce sanctuaire, et la famille de Mahomet jouissait du privi­

lège de leur distribuer l’eau sacrée de la fontaine Zenzem.

Abdallah, le père de Mahomet, mourut vraisemblable­

ment avant la naissance du garçon; Amina, sa mère, qui

faisait partie de la grande famille mecquoise des Hâshim,

tomba après son veuvage dans l’indigence, et mourut

très jeune.

L’enfant fut élevé par son oncle, Abû Tâlib, mais ne

reçut aucune instruction - il n’apprit ni à lire ni à écrire.

Adolescent, il fut obligé d’accompagner des caravanes

comme chamelier. Ces voyages d’affaires l’amenèrent

jusqu’en Palestine, où il connut non seulement des

juifs, mais aussi des moines chrétiens dont les récits

et certains enseignements se gravèrent dans sa mé­

moire. Il fut particulièrement impressionné par leurs des­

29

criptions du Jugement dernier et de l’enfer. Mahomet

entra finalement au service de Khadîja, riche veuve

commerçante qui l’envoya accompagner ses caravanes

en Syrie. Il devint son homme de confiance et finit par

l’épouser, bien qu’elle eût quinze ans de plus que lui.

Elle lui donna trois filles.

A l’âge de quarante ans, il se retira dans le désert pro­

che de La Mecque, où il mena une existence d’ascète

et se livra à la méditation dans une caverne du mont

Hira. Le ciel étoilé et les vastes étendues désertiques

l’enchantaient. C’est là qu’il eut sa première vision, au

cours de la «nuit sainte», vers la fin du mois du ramadan.

Il vit un messager mystérieux qui se tenait dans la

caverne, un rouleau d’étoffe couvert de signes dans les

mains, et qui lui ordonnait d’en faire la lecture. Au dire

de sa femme, il se serait agi de l’archange Gabriel.

Lorsqu’il rentra chez lui et se mit à parler de ses

«révélations» à ses proches, ils le tinrent pour fou. Lui-

même se croyait possédé par un démon du désert,

un «djinn». La révélation qu’il avait reçue ne le laissait

plus en repos. Il n’arrivait pas à trouver la paix intérieure

et nourrissait des pensées suicidaires.

Il retombait en extase dès qu’il sentait l’approche

d’une nouvelle révélation coranique. Saisi de frissons,

il la recevait en gémissant, en râlant, en criant «comme

un veau qui mugit». Son message ne fut pas accepté par

les gens de sa tribu: seuls Khadîja, son neveu Ali, un de

ses amis et quelques esclaves y ajoutèrent foi.

Au début, Mahomet et ses compagnons furent persé­

cutés. Mahomet quitta donc La Mecque et s’enfuit avec

deux cents disciples à Médine, le 16 juillet 622. L’année

de sa fuite («héjire» ou émigration), devint l’an I du ca­

lendrier musulman. Il réussit à s’imposer comme chef

aux habitants de Médine qui acceptèrent son enseigne­

ment. Au printemps 623, il attaqua avec trois cents

musulmans une importante caravane appartenant aux

30

gens de sa tribu qui l’avaient insulté. On envoya des

renforts aux marchands, mais bien que se trouvant alors

face à une armée d’un millier d’hommes, Mahomet

gagna la bataille. Ceci l’encouragea à s’engager dans

la «guerre sainte». Désormais, c’était par le fer et le feu

qu’il allait propager sa doctrine.

Après la mort de Khadîja, Mahomet se laissa complè­

tement aller et connut une véritable déchéance morale. Il

avait limité à quatre le nombre d’épouses autorisées,

mais lui-même en eut au moins dix dans son harem,

dont la femme de son fils adoptif Zaïd.

Ses contemporains n’en ont cependant pas pris om­

brage; ils sont même allés jusqu’à admirer ses proues­

ses, le nombre de femmes étant, depuis l’époque de

Salomon, un des signes extérieurs du pouvoir. Mais le

droit d’avoir plusieurs femmes n’était reconnu qu’à ceux

qui étaient capables de les traiter convenablement. Les

concubines ne pouvaient être acquises qu’au cours

de la «guerre sainte» - jamais sur un marché d’esclaves.

L’attitude du Prophète à l’égard des femmes a influencé

toute la civilisation islamique. Des motifs trop humains

ont poussé ses disciples à interpréter son exemple et

sa Loi dans le sens de la facilité, mais il faut concéder

que Mahomet a nettement amélioré le sort de la femme

arabe de son époque.

Au ramadan de l’an huit (630), il s’empara de La

Mecque, sa ville natale, et y fit son entrée à la tête de

dix mille musulmans en armes. Abû Sofjan, devenu son

beau-père contre son gré, se laissa capturer par une

troupe d’assaillants et conduisit les négociations sur

les conditions de la reddition. Il abjura lui-même le poly­

théisme. Le Prophète put s’emparer de la ville presque

sans combat. Mais il gagna le cœur de ses concitoyens

en les faisant bénéficier d’une amnistie généreuse. Tenant

dans sa main l’anneau d’or de la porte du temple, il an­

nonça qu’il accordait la grâce à tous les habitants de

31

La Mecque. Il ne fit condamner que quatre hommes

restés fidèles au polythéisme. Il ordonna la destruction

des idoles de la Ka’ba, car «la vérité a fait son entrée,

et l’erreur s’est dissipée». A l’intérieur de la Ka’ba, l’an­

cienne croyance arabe aux dieux multiples et aux esprits

fit place ce jour-là aux rites islamiques institués par

Mahomet. Ce fut la plus grande victoire de sa vie. Le

8 juin 632, il mourut de maladie à Médine. Son tombeau

est encore de nos jours un pèlerinage très fréquenté par

les musulmans.

Mahomet se disait «le Prophète». Il affirmait: «Je ne

suis qu’un messager envoyé au peuple des croyants

pour l’avertir des châtiments et lui annoncer le bien.»

L’islam est la religion qu’il a fondée. Ses adeptes se

nomment «musulmans» (de l’arabe *moslem,* fidèle,

croyant). Leur confession de foi tient en une phrase:

«Il n’y a pas d’autre Dieu qu’Allah, et Mahomet est le

prophète d’Allah.»

De ce fait:

1. L’islam enseigne le monothéisme le plus strict.
2. La volonté du Dieu unique de l’islam est connue des

croyants grâce aux révélations qu’a eues le prophète

Mahomet et qui sont consignées dans le Coran. Le livre

sacré de l’islam contient des extraits de la Bible, du Tal-

mud et des apocryphes, ainsi que des mythes et des

formules magiques arabes.

Quelle est l’attitude du musulman à l’égard d’Allah?

D’après l’islam, la nature- humaine n’est ni bonne ni

mauvaise; elle est neutre. L’homme est donc capable

d’accomplir des œuvres bonnes ou mauvaises qui

seront toutes mises dans la balance. Selon que celle-ci

penchera d’un côté ou de l’autre, Allah décidera au jour

des rétributions finales où chacun se rendra après

cette vie - au ciel ou en enfer. Comme moyen de salut,

le musulman ne peut s’appuyer que sur un certain mode

de vie qui comprend avant tout les cinq «piliers» de l’islam:

32

1. *La confession de foi* (voir ci-dessus) qui accom­

pagne le fidèle au cours de sa journée et qui englobe

toute sa vie.

2. *La prière:* cinq fois par jour, le fidèle fait sa prière,

dont les paroles et les gestes lui sont prescrits dans les

moindres détails. Ainsi, l’unique prière valable est celle

qu’il dit tourné vers La Mecque.

1. *Le jeûne* a lieu pendant le mois du ramadan. Durant

les vingt-huit jours du mois, aucun musulman en bonne

santé n’a le droit de manger, boire ou fumer entre le lever

et le coucher du soleil.

1. *L’aumône* est un acte de foi et, en même temps, le

signe visible de la fraternité islamique. La somme impo­

sée équivaut à un quarantième des revenus; en outre, le

musulman fortuné doit chaque jour nourrir un pauvre.

1. *Le pèlerinage* (hadj). Tout musulman doit se rendre

à La Mecque au moins une fois dans sa vie.

L’enseignement de Mahomet est fortement légaliste et

réglemente la vie quotidienne jusque dans le détail.

*Abandon à Allah ou salut?*

L’abandon à la volonté d’Allah est un des traits caracté­

ristiques de l’islam. Le musulman se soumet au Tout-

Puissant. Et c’est à la lumière de la notion de toute-

puissance qu’il faut comprendre chacun des autres

attributs que le musulman confère à Allah, que ce soit la

véracité, la miséricorde ou la sainteté. Ce qui est puis­

sant est vrai, et ce qui est vrai est puissant.

Dans l’islam, le problème de la culpabilité et du pardon

n’occupe de loin pas une place aussi prépondérante

que dans le christianisme. La doctrine centrale est plutôt

la prédestination de l’homme *(kismet)* par un Allah sou­

verain, ce qui n’exclut toutefois pas une certaine respon­

33

sabilité de l’homme. La seule attitude qui convient au

fidèle est l’abandon (sens du mot *islam)* et la soumission

d’un serviteur qui doit obéir aux lois que la religion lui

prescrit.

Dans *Islam,* le bulletin du mouvement réformiste mu­

sulman Ahmadiyya en Suisse alémanique, on pouvait lire

(mai 1959): «Il est vrai que le musulman n’a pas besoin

d’un médiateur pour se procurer le salut auprès de

Dieu.» Pour l’islam, le salut s’acquiert sans intermédiaire.

Dans sa conception du salut, l’islam se refuse à «faire

d’un homme l’égal de Dieu, et il n’èssaie pas non plus

de faire descendre Dieu sur terre sous forme humaine».

Les hommes sont sauvés par étapes. Les uns trouvent le

salut dès ici-bas; pour eux le paradis a déjà commencé

sur terre. Les autres ne l’obtiennent que dans l’au-delà,

après avoir été purifiés de leurs infirmités et de leurs fai­

blesses. Le salut s’obtient par la foi en Dieu et en son

Prophète, par les bonnes œuvres et le repentir sincère,

mais aussi par la grâce d’Allah. Pour accomplir son salut,

le musulman concentre donc ses efforts sur les «cinq

piliers» de l’islam (confession de foi, prière, jeûne, au­

mône, pèlerinage), mais il doit tenir compte aussi de la

prédestination d’Allah, qui n’est connue de personne

et ne dépend que de sa volonté souveraine.

*Le pouvoir politique*

Il est significatif que dans l’islam, la multiplication des

sectes ait des origines politiques plutôt que religieuses.

Le problème du pouvoir politique légitime, du véritable

*imam,* a préoccupé Khârijites et chi’îtes, bâbistes,

Senousis et wahhabites. Même au sein de la secte

islamique moderne des Ahmadiyyas cette question

revêt une très grande importance.

Chez les sunnites, le pouvoir séculier est nettement

distinct du pouvoir religieux, et le dirigeant politique n’est

34

pas obligé de tenir compte des directives des prêtres.

Chez les chi’îtes, par contre, *l’ayatollah* («signe d’Allah»

ou «miracle de Dieu»), reconnu comme autorité spirituelle

*(Marjah at Taglid),* a le pouvoir de décision. Celui qui

se soumet aux ordres des ayatollahs peut se parer du

nom de *Muquallad* («celui dont on respecte l’opinion»)

ou de *Muquallid* («celui qui exécute les décisions de

l’autorité religieuse»). Il est de règle pour un chi’îte de

verser le cinquième de son revenu net à une personnalité

religieuse de son choix. La communauté chi’îte ne

touche pas de subsides de l’Etat, mais comme ses chefs

religieux sont placés au-dessus des dirigeants politiques,

elle dispose de moyens quasi illimités.

*Le nationalisme islamique*

Pour se rendre compte à quel point l’islam moderne a

politisé les anciens rites, il suffit de lire l’appel de Nasser

aux pèlerins de La Mecque, cité par Wolfgang Bretholz

dans son ouvrage *Aufstand der Araber* («L’insurrection

des Arabes»): «Vous qui vous rendez à la Ka’ba, ne vous

imaginez pas que vous allez obtenir un billet d’entrée au

paradis ou le pardon divin après une vie de péché. Le

pèlerinage de La Mecque doit devenir une puissante

force politique. Je vous souhaite recueillis mais forts,

ambitieux mais actifs, pieux mais redoutables pour vos

ennemis, rêvant d’une autre vie mais conscients de la

mission que vous avez à accomplir dans celle-ci.»

*Le Coran*

Le livre sacré des musulmans se constitua entre les an­

nées 610 et 632. Pendant cette période, Mahomet eut de

temps en temps des révélations d’Allah, «de toute éternité

le Dieu seul et unique, Créateur du monde et Seigneur de

ses habitants, qui ne possède ni fils ni aide et n’en a nul­

35

lement besoin». L’influence juive et chrétienne sur la

forme et le fond du Coran est indéniable. A l’époque de

Mahomet, il y avait en Arabie de nombreuses commu­

nautés juives et chrétiennes, qui ont dû influencer considé­

rablement le Prophète. Le frère de son épouse préférée,

Waraka bin Naufal, qui a traduit le Nouveau Testament

en arabe, était intime avec lui. Mahomet désigne Jésus

comme «le verbe de Dieu». D’après lui, il est «le Messie,

le fils de Marie, l’apôtre de Dieu».

Après avoir reçu ces révélations, Mahomet prêcha son

message. Celui-ci fut mis par écrit par ses compagnons,

compilé après sa mort par Ali ibn abi Tâlib et disposé en

114 surates en 653 sous Uthmân, le troisième calife.

Les musulmans croient que le Coran est la Parole

infaillible de Dieu, envoyée du ciel et inchangée jusqu’à

nos jours. Sa simple récitation dans la langue originale

transmet une grâce au fidèle.

**Ali ibn abi Tâlib, le Prophète des chi’îtes**

Environ un musulman sur dix dans le monde est chi’îte,

les autres étant presque tous sunnites. Les sunnites

considèrent les chi’îtes comme des hérétiques et des

sectaires, et les chi’îtes traitent les sunnites de libéraux,

car ils ne se soumettent pas au Coran dans son entier et

l’ont expurgé de tous les passages affirmant la légitimité

d’Ali ibn abi Tâlib. Les sunnites pensent que la révélation

qu’Allah a confiée aux hommes était pour ainsi dire ache­

vée au moment de la mort de Mahomet. Les chi’îtes,

par contre, sont convaincus que, tout au long de leur

histoire et jusqu’à nos jours, les saints de l’islam ont

élargi et complété la révélation divine, grâce à leur

propre inspiration.

Le principal point litigieux entre sunnites et chi’îtes est

cependant leur opinion au sujet du gendre de Mahomet,

36

Ali ibn abi Tâlib. Lorsqu'on 632, le Prophète mourut de

façon inattendue sur son lit de maladie, il laissait un Etat

et une religion, mais ni remplaçant ni successeur dési­

gné. Son fils unique, Ibrâhîm, issu de son mariage avec

Mariya, l’esclave copte, était mort cinq mois avant lui, en

janvier 632. (Mariya était la seule de ses dix femmes qui

était chrétienne. Il avait aussi épousé une juive. Bien que

chrétien, le père de Mariya avait à plusieurs reprises sorti

Mahomet d’une mauvaise passe.)

Le «parti d’Ali» *(chi’atAli-* c’est de là que vient le mot

chi’îte) lutta pour qu’Ali ibn abi Tâlib soit reconnu comme

l’héritier du Prophète, car il était le mari de Fâtima, la fille

préférée de Mahomet. Ali lui-même fit le récit suivant de

la mort de son beau-père: «L’envoyé d’Allah mourut, la

tête contre ma poitrine. Le sang qui jaillit de sa bouche a

coulé sur ma main, et j’en ai enduit mon visage. On m’a

chargé de le laver, et les anges m’y ont aidé. La maison

et les différentes cours s’emplissaient de bruit. Beau­

coup d’anges descendaient du ciel. D’autres y remon­

taient. Pas le moindre bruit qu’ils faisaient ne m’échap­

pait. Ils priaient pour Mahomet jusqu’au moment où

nous l’avons descendu dans sa tombe. Qui était aussi

intime que moi avec l’envoyé de Dieu, que ce soit dans

sa vie ou dans sa mort?»

Ali ibn abi Tâlib faisait partie de la poignée d’hommes

d’élite auxquels Mahomet avait promis personnellement

et inconditionnellement l’entrée au paradis. Le Prophète

admirait l’intensité de la foi et de la conviction d’Ali, et il

n’a jamais nié que la conversion d’Ali à l’islam l’avait

encouragé à transmettre son enseignement à d’autres.

En fait, à part Mahomet et Khadîja, la première femme du

Prophète, Ali fut le premier à recevoir la révélation de la

grandeur et de la toute-puissance d’Allah. Les sunnites

eux-mêmes sont d’accord avec les chi’îtes que le Pro­

phète lui aurait dit un jour: «Tu es pour moi ce qu’Aaron

était pour Moïse. A la différence qu’après moi ne vient

37

plus de prophète.» Mais les chi’îtes y voient l’élévation

d’Ali à la fonction d’imam, de chef spirituel. La secte

islamique des alawites en Syrie, dont fait partie Hâfiz

Assad, le président syrien, est même convaincue que

Mahomet n’a été que le précurseur d’Ali et considère

celui-ci comme le vrai fondateur de l’islam.

Un quart de siècle après la mort du Prophète, l’histo­

rien islamique Ibn Wadih al Yakoubi écrivit: «Après son

dernier pèlerinage, Mahomet quitta La Mecque de nuit,

monté sur son cheval. Il prit le chemin le plus direct pour

Médine. Arrivé à un endroit appelé Kahdir Khum, assez

proche d’al Juhfa - c’était le dix-huitième jour du mois

du pèlerinage - il arrêta sa monture, parce qu’il eut sou­

dain une inspiration. Mahomet prit la main d’Ali ibn abi

Tâlib et lui dit: <Est-ce que, pour mes fidèles, je ne vaux

pas plus que leur propre vie?» Les compagnons du Pro­

phète s’exclamèrent en chœur: «Pour nous tous, tu vaux

plus que notre propre vie, ô envoyé d’Allah!» Mahomet

leur répondit alors: «Quiconque me reconnaîtra comme

Seigneur reconnaîtra aussi Ali comme le sien.» Puis

Mahomet ajouta: <0 mon peuple, je vais à présent vous

devancer. Vous me retrouverez auprès de la source

d’eau fraîche dans le paradis. Lorsque vous y arriverez,

je vous demanderai ce que vous aurez fait des deux

trésors de grand prix. Veillez donc à bien en prendre

soin!» Ses fidèles lui demandèrent: <De quels trésors

s’agit-il, ô envoyé d’Allah?» Et Mahomet répondit: <Le

premier et plus grand trésor est le livre d’Allah que je

vous ai transmis, le Coran. Ce livre est de lui. Il vous

a été remis, comme s’il venait directement de la main

d Allah. Il vous a été confié. Gardez ce livre, ne le per­

dez pas, ne le modifiez pas. L’autre trésor est la lignée

de mes descendants. Ayez de l’estime pour les membres

de ma famille.»»»

La crise de la succession de Mahomet éclata immé­

diatement après sa mort. Pendant la brève vacance du

38

pouvoir, Ali ibn abi Tâlib était occupé à récupérer et à

classer les fragments du Coran qui étaient dispersés

dans la maison mortuaire et risquaient d’être emportés

comme souvenirs par les visiteurs. Quant au beau-père

de Mahomet, Abû Bakr, il en profita pour mobiliser les

foules et faire proclamer à Médine: «Abû Bakr sera le

successeur!» Les officiers des forces armées qui soute­

naient le parti d’Ali *(chi’at Ali)* essayèrent de se mutiner

contre lui. Mais le calife Abû Bakr réussit à s’imposer

et à déshériter Fâtima, la fille préférée du Prophète, en

invoquant une prétendue instruction de ce dernier. De ce

fait, le parti d’Ali, mari de Fâtima, vit lui échapper la pro­

priété des oasis fertiles de Fadak et de Cheibar. Des

unités de cavalerie islamiques firent la conquête de

l’Irak, de la Perse, des régions fertiles du Tigre et de l’Eu­

phrate, et les mirent à sac. Ils rapportèrent de l’or au

calife, ainsi que des esclaves et de jolies femmes. Il fut

assassiné par un esclave persan dans la mosquée de

Médine. Cette fois encore, Ali eut le dessous. Car ce fut

Uthmân Ibn Affân qui devint le troisième calife. Ce sou­

verain islamique faisait partie de la tribu des Omeyades,

qui au début était hostile aux révélations de Mahomet. Il

révisa le Corân et en expurgea les passages évoquant le

souvenir de l’hostilité de sa tribu à l’islam, ainsi que les

paroles du Prophète qui font l’éloge du courage et de la

fidélité d’Ali.

En 656, vingt-quatre ans après la mort du Prophète,

se produisit un mouvement populaire semblable à celui

de 1979 qui obligea le shâh Muhammad Rizâh à quitter

l’Iran. La révolution islamique du *chi’at Ali* amena des

centaines de fidèles à Médine. Ils insultèrent le calife

Uthmân sur le chemin de la mosquée, en criant: «Mort au

calife!» La corruption du calife, qui avait puisé 600 000

dirhams (l’équivalent de plus de 18 millions de FF) dans

les caisses de l’Etat pour les donner à sa fille, l’avidité du

clan du calife de posséder des terres et d’accéder aux

39

postes de gouverneur ainsi que l’asservissement de

nombre de fidèles, hommes et femmes, ont déclenché

un mouvement violent de protestation et provoqué

l’assassinat du calife dans le harem du palais. Ses

meurtriers affirmèrent avoir agi au nom d’Ali.

Ce n’est qu’à la suite de cette révolution qu Ali ibn abi

Tâlib devint calife. Le conflit entre le clan omeyade et le

*chi’atAli* allait encore s’intensifier.

On surnomma Ali «le meurtrier d’Uthmân», on le traita

de lâche et on jura de se venger sur lui. Ali, de son côté,

accusait les Omeyades d’avoir renié la foi et leur prédi­

sait l’enfer, tout en promettant le paradis à ses partisans,

les chi’îtes. Lorsque A’isha, fille d’Abû Bakr et épouse

favorite de Mahomet, prit le parti des Omeyades, Ali se

mit à l’insulter. Et il déclara à son fils Hassan: «Les

femmes ont des idées insensées et une volonté faible.

L Qu’elles restent voilées, afin de ne pas promener leurs

regards à droite,et à gauche. Isole-les. Ne leur témoigne

pas plus de respect qu’elles ne peuvent le supporter. Si

tu vois une femme qui te plaît, va rejoindre ton épouse,

> car ce n’est qu’une femme comme les autres. Toutes les

femmes sont mauvaises, et le mal en elles est inélucta­

ble.» Le 4 décembre 656, le calife Ali remporta la victoire

sur l’armée d’A’isha, la femme préférée de Mahomet.

A la prière: *Ashadu an la ilaha ilia llah* («je confesse

qu’il n’y a pas d’autre Dieu qu’Allah») et *Ashadu anna*

*Muhammadan rasulallah* («je confesse que Mahomet est

l’envoyé d’Allah»), 10% des musulmans ajoutent depuis

la formule chi’îte: *Ashadu anna Aliyan Waliyullah* («je

confesse qu’Ali est l’ami d’Allah»).

«Allah» est le mot arabe pour «Dieu». Lë Dieu des sun­

nites et des chi’îtes est-il le Dieu de la Bible?

Jésus dit: «Ceux qui me disent: Seigneur! n’entreront

pas tous dans le royaume des cieux, mais seulement

celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les

40

cieux.» Est-il possible que le même Dieu se contredise?

Qu’il nous dise par son Fils: «Aimez vos ennemis» et qu’il

ordonne six cents ans plus tard aux chi’îtes de com­

mettre le meurtre?

Il est vrai qu’il y a aussi eu des chrétiens qui ont tué et

commis des atrocités. Mais étaient-ils de vrais chrétiens

ou seulement des fanatiques portant l’étiquette chré­

tienne («des loups ravisseurs en vêtements de brebis»,

comme Jésus les appelait)?

Pour les chi’îtes, Ali ibn abi Tâlib est le modèle par

excellence et Mahomet un prophète plus grand que

Jésus, qu’ils considèrent d’ailleurs uniquement comme

un prophète.

«Le meurtrier d’Uthmân», comme on a surnommé Ali,

était-il l’homme de paix promis par Dieu? Ali et Mahomet

proclamèrent la guerre et la haine, mais Jésus la paix et

l’amour. Les fondateurs de l’islam ont lutté à des fins

égoïstes. Mais le Fils de Dieu s’est laissé clouer à une

croix pour établir la paix sur terre. Les prédicateurs de

l’évangile, qu’il a envoyés dans le monde, n’ont pas dif­

fusé sa doctrine par le fer et le feu. Au contraire, Jésus a

dit à l’un d’entre eux: «Remets ton épée à sa place. Mon

royaume n’est pas de ce monde.» Des martyrs ont rendu

témoignage à l’évangile. C’est par l’amour et la souf­

france, et non par la violence au nom d’Allah, que l'Eglise

a grandi et s’est répandue.

Et que penser du Coran? En somme, c’est un mélange

de réminiscences de l’Ancien et du Nouveau Testament

que Mahomet, alors qu’il recevait ses révélations, a

ajouté à une ancienne religion occulte, la magie des

djinns. En arrachant les affirmations de la Bible à leur

contexte, en les interprétant de façon arbitraire, en chan­

geant certains faits - en disant par exemple que c’était

Ismaël et non Isaac qui était l’héritier d’Abraham -

Mahomet a fait de certaines demi-vérités des contre-

vérités. A part le judaïsme, l’islam est la seule religion

41

monothéiste. Mahomet savait certaines choses sur le

Dieu de la Bible, mais l’islam n a jamais été plus qu un

mouvement religieux. Mahomet n avait qu une vague

idée du chemin qui mène à Dieu. Sa fin montre bien qu’il

ne l’a jamais trouvé personnellement et que ses révé­

lations n’étaient pas d’origine divine. L’opinion selon

laquelle l’envoyé de Dieu qui lui avait révélé les vérités du

Coran aurait été l’ange Gabriel n a été avancée que par

sa femme. Tout ce que lui-même savait, c est qu’au

moment où il recevait ses révélations, il avait des visions

terrifiantes, et râlait et criait comme un veau. Quel con­

traste avec les révélations reçues par l’apôtre Jean sur

l’île de Patmos et contenues dans le dernier livre de la

Bible!

**Bahâ U’Ilah, ses successeurs et la Foi bahâ’ie**

Une autre secte islamique s’est formée au siècle dernier.

Mirza Husayn Ali Nuri naquit en 1817 à Téhéran

comme fils aîné d’un ministre perse. Très tôt, il se joignit

à la secte musulmane pieuse des Shaykis à laquelle

appartenait aussi Mirza Ali Muhammad de Tabriz qu’on

avait surnommé le *bâb* («porte» menant à la vérité).

Celui-ci avait gagné beaucoup d’adeptes par ses projets

de réforme qu’il avait su présenter avec beaucoup de

conviction. Les musulmans orthodoxes l’accusèrent

cependant de menées révolutionnaires. Il fut condamné

comme hérétique et fusillé en 1850. Mirza Husayn Ali

Nuri lui succéda.

Son jeune demi-frère, Mirza Yahya (1830-1912), pré­

tendit cependant avoir été désigné comme le succes­

seur du *bâb* par une lettre de celui-ci. Il s’attribua même

le nom de *Subh-i-Azal* («L’Aube de l’Eternité»). Mais

dans les discussions qui s’ensuivirent, Mirza Husayn Ali

Nuri I emporta, ayant réussi à convaincre les adeptes du

42

mouvement babiste qu’il était le messager divin promis.

Il prit alors le nom de *Bahâ U’Ilah* («Gloire de Dieu»). Peu

après, il fut arrêté par les autorités turques et exilé en

1868 dans la redoutable prison d’Acre, en Palestine.

De ce lieu d’exil, il envoya son message aux rois et

chefs d’Etat du monde entier. Il adressa aussi un appel

au pape, chef de la chrétienté, au chef suprême de

l’islam et à ceux des autres religions, les invitant à s’unir

dans une foi commune, la sienne, et à travailler avec lui

à l’établissement de la paix mondiale. Il mourut en exil

en 1892, non loin d’Acre, à l’âge de 75 ans.

Après sa mort, son fils aîné, Abbas Effendi, né en

1844, lui succéda à la tête du mouvement. Il prit le nom

*d’Abd-al-Bahâ* («Serviteur de la Gloire»). Depuis son

enfance, il avait été le confident de son père, avait par­

tagé avec lui la prison et l’exil et continua à vivre en exil

après la mort de celui-ci jusqu’en 1908, année de sa

libération suite à la révolution des Jeunes-Turcs.

Abbas Effendi interpréta les enseignements de son

père et se consacra à leur diffusion. Dans les années

1911 à 1913, il fit divers voyages missionnaires en

Egypte, en Europe et en Amérique du Nord. Il mourut à

Haïfa en 1921.

En sa qualité de «Gardien de la Foi», Shogi Effendi

(1897-1956), petit-fils d’Abbas Effendi, a institué les

«assemblées spirituelles nationales» dans les différents

pays où la Foi bahâ’ie est implantée, donnant ainsi à

celle-ci une structure administrative démocratique.

Au sein de l’islam chi’îte de la Perse, il y eut au début

du 19e siècle un courant qui insistait sur la spiritualisation

de la vie religieuse. Ses partisans attendaient la venue

prochaine de deux envoyés de Dieu. Le premier, en qui

ils crurent reconnaître l’un de ces envoyés, fut Mirza Ali

Muhammed, né en 1819 à Shirâz, qui prit le titre de *bâb.*

Le second fut Bahâ U’Ilah.

Les deux prophètes prenaient comme point de départ

43

le Coran dans son interprétation chi’îte, mais se distin­

guaient par l’objectif qu’ils voulaient atteindre. Le *bâb*

était un mystique et il s’adressait dans sa prédication à

ses concitoyens chi’îtes. Bahâ U’Ilah était plus concerné

par l’éthique et la vie pratique que par la métaphysique

et il s’efforçait d’atteindre par son message des gens de

toutes les nations. Du fait qu’il connaissait la mentalité

occidentale, il se sentait obligé de faire concorder les

anciennes conceptions religieuses avec les résultats de

la recherche scientifique. C’est ainsi qu’il donna une

interprétation purement symbolique des notions de ciel,

d’enfer, d’ange, d’esprit, de démon, qui dans le Coran

désignaient des endroits ou des êtres tout à fait con­

crets. En outre, il rejetait comme périmées certaines

idées et pratiques, relevant du domaine religieux et cul­

turel aussi bien que de la vie de tous les jours. Il abolit

donc certaines cérémonies, solennités et doctrines éso­

tériques, mais également l’ascétisme, l’esclavage, la poly­

gamie et la guerre sainte. Bahâ U’Ilah retint comme moyens

de perfectionnement religieux uniquement la prière,

la méditation, ainsi que la pratique des bonnes œuvres.

La Foi bahâ’ie reste fermement attachée au mono­

théisme strict de l’islam. Elle proclame un Dieu unique,

qui a créé le monde et qui le gouverne. A sa mort, le

corps de l’homme se désintègre, mais son âme survit et

continue à progresser spirituellement. Sur l’au-delà et le

mode d’existence de l’âme humaine, elle ne dit rien de

plus précis.

Bahâ U’Ilah se considérait lui-même comme le dernier

de toute une lignée de prophètes, dans laquelle figurait

le Christ parmi des hommes comme Krishna, le Boud­

dha, Zarathoustra, Moïse et Mahomet. Ils auraient tous

été animés du même Esprit divin. En lui, Bahâ U’Ilah, la

prophétie aurait cependant atteint son plein et définitif

accomplissement. Il serait celui «que l’Ancien Testament

appelait <lahvé>, l’Evangile <l’esprit de vérité» et le Coran

44

<la grande proclamation»». Il serait «le consolateur dont

tous les livres sacrés ont annoncé la venue».

Cette conviction s’accorde avec le fait que le meilleur

de l’éthique des grandes religions se trouve réuni dans

l’enseignement de Bahâ U’Ilah. Car la Foi bahâ’ie ne se

veut pas seulement «la restauratrice de toutes les vérités

révélées jusqu’à présent par les différentes religions»,

elle prétend aussi «transmettre de la part de Dieu le

plan de salut qui permettra de mettre fin aux misères

actuelles de l’humanité».

On comprend aisément que tout cela puisse fasciner

nombre de moralistes, et que la Foi bahâ’ie ait fait beau­

coup d’adeptes. Des temples bahâ’is ont été érigés à

Wilmette, près de Chicago, à Kampala, en Ouganda, à

Sidney, en Australie, et à Langenheim, près de Francfort-

sur-le-Main.

La prétention du bahâ’isme de constituer le creuset de

toutes les vérités religieuses apparaît le plus clairement

dans la forme de ses cultes. Après un motet de Bach et

une lecture de l’Ancien Testament, on chante une prière

persane, ou on lit successivement les béatitudes, des

extraits du Coran, une strophe du *Bhagavad-gitâ* («chant

du Seigneur» hindou), et pour finir, des paroles de Bahâ

U’Ilah.

Ayant assisté à l’un de ces cultes, lors de l’inaugura­

tion du temple de Langenheim, une Allemande se tourna

vers son pasteur et s’exclama dans un élan d’enthou­

siasme: «Voilà le vrai œcuménisme, l’union des reli­

gions!» Ne sommes-nous pas tentés de faire comme

elle? Il y a quelque chose de très séduisant dans cette

façon de faire disparaître en un clin d’œil, comme par un

tour de passe-passe, les divisions et rancunes qui dé­

chirent le monde religieux.

Mais avant de nous laisser séduire, prêtons attention

au message de Jésus-Christ, en qui Dieu lui-même s’est

fait homme.

45

**Le *tennô* («empereur»), dieu et souverain des**

**shintoïstes**

Le *tennô,* qui cumule au Japon les fonctions de dieu,

prêtre et souverain, a obtenu en l’an 1971, à l’âge de

soixante-dix ans, l’autorisation du Garde des Sceaux de

visiter le Royaume-Uni, la France, la Belgique et l’Alle­

magne. Son nom est Hiro-Hito, il est le 124e empereur du

Japon, le premier ayant été le légendaire Jimmu-tennô

qui serait monté sur le trône impérial le 11 février 660 av.

J.-G., après que sa grand-mère, la déesse du soleil Ama-

terasu, lui aurait ordonné de descendre sur terre et de

régner éternellement sur le Japon. Avec la plus grande

rigueur, ses descendants ont exécuté leur fonction de

grand-prêtre, en présidant les cérémonies religieuses du

shintô.

Jamais encore un *tennô* n’avait quitté son pays.

Depuis son entrée en fonction en 1926, Hiro-Hito vit

retiré dans son grand palais de Tôkyô, officiant avec la

même fidélité que ses prédécesseurs dans ses trois

sanctuaires et se consacrant à son passe-temps pré­

féré, la biologie. On ignore l’influence qu’il a sur la politi­

que de son pays. En 1945, le tribunal militaire internatio­

nal l’a, en tous cas, acquitté de toute responsabilité

dans la guerre qui commença par l’attaque de la flotte

américaine à Pearl Harbour le 7 décembre 1941.

Pour ses fidèles, le largage de la bombe atomique sur

Hiroshima et Nagasaki les 6 et 9 août ne fut pas le seul

choc reçu en 1945. Ils furent encore bien plus ébranlés le

15 août par la seule allocution jamais faite par le *tennô* à

la radio, au cours de laquelle il annonça la capitulation

du Japon et nia être d’origine divine. Des milliers de sol­

dats japonais avaient sacrifié leur vie pour lui. Installés

au poste de pilotage d’avions chargés d’explosifs, ils

s’étaient écrasés sur la cible ennemie, s’offrant ainsi en

sacrifice à leur dieu. L’invincibilité du Japon était le fon-

46

dement de leur foi. Et à présent, l’empereur qui était

l’objet de leur adoration déclarait qu’il n’était pas Dieu!

Nous savons aujourd’hui qu’Hiro-Hito ne voulait pas

de cette exaltation mystique. Mais ses généraux tout-

puissants ont tout fait pour entourer le mythe impérial

japonais d’une auréole divine,

La Constitution japonaise de l’après-guerre s’exprime

ainsi à son sujet: «L’empereur est le symbole de l’Etat et

de l’unité du peuple japonais.» Le 26 février 1946, le

général américain MacArthur rencontra l’empereur. Il

s’attendait à ce que ce dernier rende ses généraux res­

ponsables de la guerre, car on savait que début sep­

tembre 1941, lors d’une séance du Conseil du Trône, il

s’était montré hostile à la guerre. Dans ses *Mémoires,*

MacArthur décrit ainsi cette rencontre historique: «En

jaquette, pantalon rayé et haut-de-forme, Hiro-Hito

arriva à l’ambassade dans sa vieille Rolls-Royce. Assis

sur le strapontin, le Garde des Sceaux lui faisait face.

L’empereur paraissait nerveux. Les mois pénibles qu’il

venait de traverser avaient profondément marqué son

visage. Nous avons pris place avec un interprète devant

la cheminée, au fond du grand salon de réception. Je lui

offris une cigarette, qu’il accepta en remerciant. En la lui

allumant, je vis que sa main tremblait. J’ai fait de mon

mieux pour lui faciliter les choses, mais j’imagine aisé­

ment combien il devait se sentir humilié... L’empereur me

dit alors: <Je viens à vous, mon général, pour me livrer à

la justice des puissances que vous représentez ici - et

ce en tant qu’unique responsable de toutes les décisions

que mon peuple a prises et exécutées au cours de la

guerre.\* Ses paroles m’ont bouleversé. Le fait qu’il ait si

courageusement pris sur lui une responsabilité qui pou­

vait signifier sa mort, une responsabilité qui était d’ail­

leurs infirmée par des faits que je tenais de source sûre,

m’a profondément ému. Il était empereur de naissance,

mais en cet instant je sus qué j’avais devant moi un

47

homme qui méritait pleinement le titre de premier gentle­

man de l’empire.»

Après 1945, MacArthur télégraphia dans le monde

entier le message suivant: «Envoyez des Bibles et des

missionnaires au Japon. Sa religion s’est effondrée suite

à l’aveu de l’empereur qu’il n’est pas dieu.» Cependant,

même si les missions chrétiennes ont enregistré au

début des résultats encourageants, on constate au­

jourd’hui que le shinto n’est pas mort. Il est en train de

faire peau neuve et de redevenir actif. Le peuple japonais

ne peut, lui non plus, vivre sans religion.

Qu’enseigne le shinto?

Il est extrêmement difficile de dire avec certitude sous

quelle forme il se présente aujourd’hui et quelle orienta­

tion il va prendre. Avant la Deuxième Guerre mondiale,

on faisait la distinction entre le shinto religieux et le

shinto d’Etat. Le shinto («voie des dieux») religieux est

issu de rites primitifs animistes, centrés sur la vénération

de la nature, et est devenu, sous l’influence du confucia­

nisme, un culte où l’on vénère les autels et les arbres

généalogiques.

Le shinto d’Etat, par contre, est un culte nationaliste,

centré sur la personne divine de l’empereur. La plupart

des Japonais prétendent que ce shinto d’Etat était une

expression de la vie de la nation plutôt qu’une véritable

religion. L’empereur ou les grands dignitaires se ren­

daient régulièrement à Ise, pour se «présenter» au sanc­

tuaire de la déesse du soleil Amaterasu. Cette «présen­

tation» faisait partie des devoirs de leur charge, et l’on

pouvait s’en acquitter, même si l’on était bouddhiste,

confucianiste ou chrétien, sans renier sa foi pour autant.

Lorsqu’au 6e siècle ap. J.-C., le bouddhisme venu de

Chine fut introduit au Japon par des princes coréens, il

assimila le shinto religieux à tel point que l’on ne pouvait

presque plus distinguer les divinités des deux religions.

Les dieux shintoïstes devinrent des *bhodisattvas,* et

48

vice-versa. Le seul trait sur lequel on ne pouvait se

méprendre dans cette fusion des deux religions popu­

laires était la vénération de l’empereur. Mais à part cela,

le nom de shinto recouvrait dans un passé récent un

conglomérat de sectes de toutes sortes (dont plusieurs

sectes de guérisseurs) qui avaient parfois des croyances

tellement excentriques qu’il est impossible d’en tirer une

définition précise du shintô.

Après la défaite du Japon en 1945 et la renonciation

formelle de l’empereur à sa déification le 1er janvier 1946,

il semblait que la dernière heure du shintô d’Etat avait

sonné. Un certain temps, on aurait même dit qu’il avait

disparu, d’autant plus que l’occupant le voyait d’un mau­

vais œil. Mais maintenant que le Japon a recouvré sa

souveraineté, son étoile se lève à nouveau. Il est difficile

de prévoir la position qu’occupera la maison impériale,

dépouillée à présent de sa divinité, dans les cérémonies

renaissantes du shintô. Mais ce qui est évident, c’est

que le nationalisme japonais tient à garder certaines des

formes du shintô. A preuve cette visite officielle d’un pre­

mier ministre chrétien, accompagné des membres de

son gouvernement, au sanctuaire d’Ise pour annoncer

son entrée en fonction à la déesse du soleil. L’Etat

japonais et le shintô semblent unis pour de bon.

**Krishna, le Très-Haut de l’hindouisme**

Il est impossible d’écrire la biographie de Krishna, car il

n’a jamais existé. C’est une divinité célébrée dans le

*Mahâbhârata* («Chant du Très-Haut»), grand récit épique

indien. Le nom *Krishna* veut dire «Très-Haut». Il est plus

élevé que les divinités du bouddhisme et des philo­

sophes anciens. Déjà vers l’an 400 av. J.-C., le poète

Pânini décrivait le salut par la *bhakti,* c’est-à-dire

l’amour, la dévotion et la confiance en un dieu personnel,

49

comme la voie la meilleure, rejetant ainsi celle du salut

par les œuvres, les exercices ascétiques ou la connais­

sance.

Sacrifices et bonnes œuvres n’ont de valeur qu’à

condition d’être faits en pensant au «Très-Haut», à la

divinité. Connaissance et méditation, qui peuvent très

bien aller de pair avec les œuvres, ne sont vraiment pro­

fitables que si Dieu en est l’objet. «L’amour pénètre

jusqu’à la véritable essence de la divinité et, en s’unis­

sant à elle, se trouve délivré de la réincarnation.» Même

si sa notion de Dieu est imparfaite, la dévotion du

croyant *(bhakti)* lui ouvre l’accès au vrai Dieu. «A ceux

qui se vouent à moi dans la vénération et ne pensent

plus à rien d’autre, à ceux qui s’abandonnent tout entiers

à moi, j’assure le plein salut. Même ceux qui, dans un

élan de foi, vénèrent d’autres dieux ne font que m’ho­

norer. moi, bien que ce ne soit pas tout à fait selon les

règles.»

«Car moi seul suis bénéficiaire et seigneur de toutes

les offrandes. Mais comme ils ne me connaissent pas

vraiment, ils finissent par retomber. Ceux qui se vouent

aux dieux et aux ancêtres s’approchent des dieux et des

ancêtres, ceux qui servent les esprits, des esprits. Mais

celui qui me vénère vient à moi. De celui qui, en me

vénérant, m’offre fleurs et feuilles, fruits et eau, j’accepte

l’offrande, hommage d’un cœur pieux, et je la savoure.

Ce que tu fais et ce que tu manges, ce que tu sacrifies et

ce que tu donnes, en faisant pénitence, tout cela, ô fils

des Kunti, offre-le moi.»

Le chant *Hare Krishna Mantra* («Saint est le Très-Haut,

le Seigneur»), qui a été repris dans la comédie musicale

*Hair,* est un exemple de méditation sur le néant des

choses de la terre et sur la fuite dans un autre monde.

Plus tard, Krishna fut davantage personnifié et devint

plus populaire. On décrivit ses aventures de jeunesse

avec de jeunes bergères. Des sectes rivales parlèrent

50

aussi de la triade: Brahmâ le Créateur, Vishnu le Conser­

vateur et Shiva le Destructeur.

*Quelques notions-clés de l’hindouisme*

*Marga:* ce mot ne doit pas simplement être traduit par

«voie». L’hindou ne connaît pas le bout du chemin;

il s’agit donc d’une voie incertaine, d’une «voie de

recherche».

*Moksha:* ce n’est pas le «salut» dans le sens d’une solu­

tion toute trouvée, mais une délivrance des choses

de ce monde par ses propres efforts, comme cela

ressort clairement de ce verset du *Bhagavad-gitâ:*

«Tenant en bride les sens, le cœur et l’esprit, tourné

tout entier vers la *moksha,* libre de tout désir, de toute

crainte et de toute colère - il est sauvé pour tou­

jours.» Comme Krishna est simplement descendu sur

terre, sans faire quoi que ce soit pour le salut des

hommes, tout cela n’est que doctrine.

*Karma-marga:* d’après la classification d’Ulrich Rieker, il

s’agit de l’un des douze préceptes du yoga: la voie

des actions (karma) religieuses au moyen d’œuvres

de pénitence. Un pénitent, que l’évangéliste indien

Sâdhu Sundar Singh rencontra étendu sur une

planche à clous, dit à celui-ci: «C’est ma façon de

servir, mais j’avoue que la piqûre de ces clous me

sont moins pénibles que les douleurs que me causent

mes péchés et mes convoitises. Mon but est de

détruire les désirs du moi, afin de parvenir à la

*moksha.»* A la question: «Depuis combien de temps

fais-tu cela?», le fakir répondit: «J’ai commencé il y a

dix-huit mois, mais je n’ai pas encore atteint mon

but.» Il n’est d’ailleurs pas possible d’y parvenir en

si peu de temps. Il faut de longues années et souvent

plusieurs réincarnations.

51

Cette dévotion sous forme de pénitence s’est traduite

dans l’attitude du peuple indien par une soumission

presque sans résistance à la domination coloniale.

C’est aussi pour cette raison que la caste supérieure,

celle des brahmanes, a pu asservir les hors-caste (ou

parias), en leur disant: «Dans la vie présente, vous

êtes des parias, pour expier les fautes d’une vie

antérieure. Si vous travaillez aujourd’hui avec sou­

mission dans les champs, vous renaîtrez, lors de

votre prochaine vie, dans une caste plus élevée.»

*Mangala:* lorsqu’un hindou dit un *mangala,* il joint les

mains devant la poitrine, paume contre paume, les

doigts vers le haut, ferme les yeux et se détache du

monde visible. Il concentre sa pensée sur la vie de

son âme et se met à psalmodier sur un ton solennel.

Il puise dans ce moment de recueillement, qui dure

environ deux minutes, la force pour la vie de tous les

jours.

*Om:* abréviation *d’Aoum;* la bouche largement ouverte

pour l’Â se contracte pour le son *OU* et se ferme en

prononçant l’apaisante consonne *M.* Ce signe gra­

phique est donc le symbole de l’homme qui com­

mence à se taire pour observer le silence et se livrer à

la méditation.

*Ahimsa:* un professeur indien, en inscrivant son nom sur

le livre d’or d’une université populaire allemande,

ajouta les mots: «ahimsa paramo dharma» et leur tra­

duction: «La non-violence et l’amour sont les plus

grandes vertus.» Le Dr. Friso Melzer, qui a longtemps

vécu en Inde, comprit immédiatement qu’il s’agissait

d’une traduction destinée au lecteur occidental.

Littéralement, il aurait fallu traduire: «Ne pas tuer

(est) la plus grande vertu.» Mais le fait de ne pas tuer

quelqu’un ne veut nullement dire qu’on l’aime. Il peut

y avoir bien d’autres raisons pour ne pas tuer, la

52

prudence ou la lâcheté par exemple. Ne pas tuer est

une notion purement négative, alors que l’amour est

un concept positif.

*Nirvâna:* «Le reste est silence.» (Shakespeare, *Hamlet*

V, 2) Un disciple demanda à son *guru* (maître spiri­

tuel): «Qu’est-ce que le *nirvâna?»* Il n’obtint pas de

réponse, même lorsqu’il posa une seconde fois la

question. Comme il la lui posait une troisième fois, le

guru lui répondit: «Je te l’ai dit. Ne l’as-tu pas enten­

du?» Son silence était la réponse.

**Les gurus et les jeunes**

Depuis des années, certains mouvements religieux

essaient de racoler les jeunes dans les rues, les églises,

les écoles ou devant les supermarchés, en leur posant

des questions sur le sens de la vie, en affirmant qu’ils

peuvent leur apporter la solution à tous leurs problèmes

ou en leur proposant certains procédés pseudo-scientifi­

ques pour l’épanouissement de la personnalité. Nombre

de jeunes, élevés dans l’abondance mais désireux de

combler leur vide intérieur, les ont écoutés et ont adopté

un style de vie qui ne se laissait pas démasquer d’em­

blée comme un leurre.

Si au début, on en souriait, parce qu’on n’y voyait que

des groupements marginaux un peu bizarres, mettant

une note d’exotisme dans notre société moderne,

aujourd’hui on les classe parmi les sectes dangereuses,

et elles font souvent la une des journaux et des revues,

ainsi que des programmes de radio et de télévision.

En Allemagne, le *Spiegel* a publié une série d’articles

sous le titre «La nouvelle drogue». En voici un extrait:

«Comme ensorcelés, endormis, enivrés par ces fois

nouvelles, des centaines de milliers de jeunes citoyens

tombent aux mains des sectes. Celles-ci sont à classer

53

parmi les drogues toxiques, a déclaré une association de

défense, formée de parents, au sujet des soi-disant reli­

gions de jeunes allant des Enfants de Dieu à la Médita­

tion Transcendantale. Une documentation, publiée par

ces parents sur les techniques de séduction utilisées par

les sectes, a alerté le gouvernement, qui a lancé un

avertissement contre les fois nouvelles.»

Le *Stem* a publié une série du même genre sous le titre

«A la recherche du bonheur perdu (Les sectes en Alle­

magne)».

Le premier article pose de nombreuses questions:

«Les mains levées d’un commun accord, des jeunes

expérimentent béatitude et don de soi. En Allemagne

fédérale, les fois et sectes nouvelles ont fait plus de

200 000 adeptes. Mais depuis le suicide collectif des 913

membres du Temple du Peuple en Guyana, des ques­

tions s’imposent à nous: Les Enfants de Dieu sont-ils

capables eux aussi d’exercer un tel pouvoir séducteur?

Les dévots de Krishna, au crâne rasé et à la toge couleur

safran, ne sont-ils que d’innocents quêteurs? A quoi

peut-on s’attendre de la part des disciples du «messie»

coréen Moon? L’Eglise de Scientologie soumet-elle ses

membres à une sorte de lavage de cerveau pour les

rendre plus dociles? Que se cache-t-il derrière le doux

sourire des adeptes de la «Mission de la Lumière divi­

ne»? Dans quel au-delà la Méditation Transcendantale

(MT) transporte-t-elle ses adhérents?»

Les religions de jeunes enregistrent une augmentation

constante du nombre de leurs adeptes. Comment expli­

quer la fascination qu’exercent ces groupements sur

tant de jeunes adultes? Qu’est-ce qui les rend attrayants

au point que ces jeunes gens lâchent leurs études et leur

métier, coupent le contact avec leurs parents et leurs

amis parce qu’ils croient y trouver le bonheur pour eux-

mêmes et le salut pour le monde?

Au début, les choses évoluent souvent de façon très

54

positive pour les nouveaux adeptes. Certains ont

témoigné d’une quiétude et d’une sérénité jamais

connues auparavant, d’autres ont même parlé d’une

sensation de bonheur intense.

**Le Maharishi Mahesh Yogi et la Méditation**

**Transcendantale**

La Méditation Transcendantale (MT), ainsi que l’Associa­

tion pour la science de l’intelligence créatrice (ASIC) ont

été fondées par le Maharishi Mahesh Yogi, moine hindou

originaire de l’Inde. Plus de 200 organisations diffusent

sa technique dans le monde entier. Le mouvement

compte 1,8 millions de membres, dont 20000 en France

et 75000 en Allemagne. L’enseignement qui est à la

base de sa technique est d’inspiration hindouiste. Il est

issu de la doctrine hindoue de *\’Advaita* («Toutes choses

sont une») et est une synthèse du monisme de Shanka-

râchârya et de la «tradition des maîtres». Cependant, sur

certains points, le Maharishi est en contradiction avec

les classiques hindouistes.

Etant donné que les participants aux différents cours

de la MT doivent payer chacun entre 1200 et 30 000 FF,

le fisc suisse a estimé les revenus annuels de la MT en

Europe à 2,4 milliards de FF. A Seelisberg, en Suisse,

se trouve un des quartiers généraux du Maharishi et le

siège du Conseil exécutif du «Gouvernement mondial

pour l’Age de l’illumination». «Sa Sainteté» - c’est ainsi

que le guru se fait appeler par ses ministres qui reçoivent

ses ordres à genoux - s’appelle de son vrai nom Mahesh

Prasad Warma. Il appartient à la caste guerrière des

*kshatriyas* et a étudié la physique à l’université d’Allaha-

bad. Plus tard, il est devenu moine. Ses disciples préten­

dent qu’il a passé treize ans en compagnie de Swami

Brahmananda Saraswati, vénéré dans toute l’Inde sous

55

le nom de Guru Dev (Maître divin), à apprendre les prati­

ques et les secrets du yoga et de la méditation. Après la

mort de Guru Dev, il se retira encore deux ans dans

l’Himâlaya, où il se donna lui-même le titre de Maharishi

(«le grand sage»). Il est ensuite revenu de l’Himâlaya

pieds nus, comme un simple moine. Aujourd’hui encore,

il roule pieds nus dans sa Rolls-Royce.

Un ancien adepte de la MT décrit ainsi ses expé­

riences pendant la méditation:

«Avec mon mantra <a-inge>, j’ai vécu des choses

vraiment intéressantes. Lors de ma première séance

de méditation, j’ai eu l’impression que, d’en haut, on

m’écartait les deux lobes du cerveau; et ainsi, comme on

éprouve un sentiment agréable quand, après un long

rhume, on peut de nouveau respirer librement, j’ai senti

l’air frais envahir mon cerveau qui auparavant était mani­

festement tout englué. Puis mon occiput s’allongea et

devint comme un tunnel arrondi, dans lequel je pouvais

regarder et au bout duquel je voyais briller une petite

lumière.

Au cours de méditations ultérieures, je plongeais sous

forme d’amas nuageux oblongs dans la mer, au fond de

laquelle je retrouvais une certaine clarté, ou dans la terre,

où je sentais les pierres me frôler mollement. A d’autres

occasions, je filais à une telle vitesse dans l’espace, en

direction d’une planète artificielle, que les contours de

celle-ci devenaient flous. A une époque où j’avais eu

beaucoup d’ennuis, mon mantra s’enfonça comme un

foret reluisant, d’abord dans une couche de glace com­

pacte, puis dans une masse visqueuse d’un noir verdâ­

tre; chaque fois qu’il touchait un fragment particulière­

ment noir de cette masse, celui-ci remontait et était

éjecté par le trou de forage, provoquant des spasmes

dans ma tête; mais après, je me sentais plus libre inté­

rieurement. Plus tard, on m’a expliqué que les fragments

noirs éjectés étaient des agents stressants. Plus profond

56

encore, les parois visqueuses se mirent à se fissurer

horizontalement, et des fentes s’échappait un reflet

doré.»

Ce genre d’expérience est accompagné de modifica­

tions du comportement et de la personnalité.

Une femme d’intérieur en parle, en faisant le récit de

son expérience:

«Trois années durant, j’ai médité de façon très inten­

sive et j’ai suivi à la lettre les recommandations que me

faisaient les instructeurs de la MT, avec lesquels j’étais

constamment en contact par mes activités au Centre.

Pendant des semaines, j’ai médité du matin au soir (sous

surveillance), fait des exercices corporels et respiratoi­

res, pratiqué une technique soi-disant d’appoint, suivi

des cours, passé un examen de contrôle et toute une

série de tests, assisté, en Suisse, à un cours ASIC (la

Science de l’intelligence créatrice est le côté théorique

de la MT), fait passer des tests à d’autres, mais je n’ai

pas fait de progrès. Au contraire, je devenais plus ner­

veuse, mes insomnies d’autrefois revenaient, ma capa­

cité de concentration diminuait, tandis que mon agressi­

vité, mon mécontentement et mon déchirement intérieur

augmentaient. Il ne s’est produit aucune amélioration de

mon état de santé, ni sur le plan physique ni sur le plan

psychique.

Je n’ai pas laissé de repos à mes instructeurs, mais je

recevais toujours les mêmes réponses: «Mais ça va bien,

tu te détends» ou bien <Qui sait comment tu serais sans

la MT> ou encore «Même si tu n’en es pas consciente

subjectivement, objectivement tu as certainement chan­

gé». Lors des nombreuses séances de contrôle, je ne me

sentais généralement pas bien du tout, et j’étais con­

tente quand le moment de méditation était passé.

Ma vie conjugale se détériorait, bien que mon mari

méditât également. Depuis, nous avons divorcé, ainsi

que deux autres couples qui méditaient également. (Le

57

taux des divorces est particulièrement élevé parmi ceux

qui pratiquent la MT.)

Ayant vu personnellement le Maharishi Mahesh Yogi à

plusieurs reprises, je me suis adressée directement à lui.

Il me renvoya à un instructeur pour un contrôle. Mais

celui-ci fut aussi long et infructueux que les précédents.

J’étais désespérée et décidai de rédiger une lettre

détaillée et de l’envoyer au Maharishi, le priant de se

pencher une bonne fois sur les aspects moins réjouis­

sants de la MT, au lieu de toujours refuser d’en tenir

compte. Mais je n’ai pas reçu de réponse. A part-deux

initiateurs que je connaissais bien et qui m’ont consacré

beaucoup de temps, personne n’a pris mes objections

au sérieux.

Depuis plusieurs semaines, je ne médite plus. Je ne

vais ni mieux ni moins bien. Je suis à présent à la

recherche d’une autre voie pour parvenir à la lumière.

Mais les expériences faites au contact de la MT m’ont

rendue méfiante et craintive.»

D’autres adeptes de la MT ont subi des conséquences

bien plus désastreuses que celles-ci. Pendant qu’ils

méditaient, d’horribles fantasmes les ont glacés d’épou­

vante ou l’impression d’être possédés les a plongés

dans un état d’angoisse extrême. Dans certains cas, la

méditation et' la participation aux autres activités de la

MT se sont soldées par l’admission dans un hôpital psy­

chiatrique.

Les psychiatres et psychothérapeutes signalent un

nombre croissant de cas de maladies mentales occa­

sionnées par la MT. La remarque d’un ancien respon­

sable de la MT que beaucoup d’enseignants de la MT

seraient atteints de schizophrénie donne à réfléchir.

C’est particulièrement chez les jeunes qui s’engagent

de façon intensive dans le mouvement, participant à

tous les cours de perfectionnement et acceptant en bloc

la doctrine hermétique du système, que la méditation

58

déclenche souvent des réactions sur lesquelles la MT

garde un silence absolu: dépendance totale de la médi­

tation et de l’organisation (beaucoup renoncent à leurs

études ou à leur emploi et travaillent à plein temps pour

le mouvement, sans salaire ni assurances sociales),

abattement physique et psychique, incapacité de mener

une existence normale, et finalement état mental néces­

sitant l’internement dans un hôpital psychiatrique, d’ail­

leurs sans grand espoir de rétablissement.

Après le massacre de Jonestown en Guyana, où 913

membres du Temple du Peuple se sont donné la mort

sur l’ordre de leur leader Jim Jones, on peut se poser la

question si des actes irrationnels du même genre ne

pourraient pas aussi se produire chez nous en Europe.

Lors d’une interview, le psychanalyste Tobias Brocher

a donné son avis sur la question: «Je crois qu’il s’agit

d’un phénomène général que l’on observe cependant

plus nettement dans la société américaine qu’ailleurs. Je

crois que l’on est de plus en plus disposé à suivre le pre­

mier chef charismatique qui se présente. Et ce qui séduit

l’homme, l’amenant à s’accrocher sans réfléchir, c’est sa

perplexité devant l’abondance de l’offre de la part d’une

société qui a perdu toute assise religieuse.»

**Le Guru Maharaj Ji et sa Mission de la Lumière**

**Divine**

Le Guru vit actuellement dans l’ombre. Mais lorsqu’il

avait dix-huit ans, des millions de fidèles acclamaient le

chef de la Mission de la Lumière Divine.

Sa mère, qui patronne le mouvement, est brouillée

avec le Guru depuis son mariage avec sa secrétaire. Elle

a destitué le «maître parfait» et proclamé un autre de ses

fils comme successeur légitime de leur père «saint».

Mais d’après le secrétaire général de cette secte hin-

59

douiste, l’affirmation de sa mère, selon laquelle le Guru

s’éloignerait de plus en plus de la tradition de l’Inde,

serait ridicule. Ce ne serait que «la réaction d’une mère

dépitée dont le fils s’est émancipé». Depuis, le Guru

serait allé en Inde «prendre les affaires en mains et réta­

blir la vérité».

Malgré la condamnation de la patronne du mouve­

ment, qui est allée jusqu’à traiter son fils de «play-boy»,

je tiens à raconter la vie et l’œuvre de cet homme qui

voulut être une «bombe de paix» lancée dans ce monde.

Car comme le montre l’exemple de la Communauté néo­

apostolique, lorsque son «apôtre-patriarche» qui était

censé ne pas mourir avant le retour du Christ, décéda en

1960, ce genre de groupement religieux finit toujours par

retomber sur ses pieds.

Et si le Guru ne parvient pas à reprendre le pouvoir, le

cœur des hommes avides de paix, en particulier celui de

la jeunesse de nos pays industrialisés, ne tardera pas,

j’en suis sûr, à s’attacher à un autre «maître» tout aussi

«parfait»! On ne découvre pas les idoles, on les invente.

Même si l’Histoire nous apprend que nous n’apprenons

rien de l’Histoire, j’espère du moins que cet exposé

ouvrira les yeux aux chercheurs sincères.

*Oui est le Guru Maharaj Ji?*

Né en Inde en 1957, il s’est trouvé à l’âge de quinze ans

à la tête d’un mouvement répandu dans le monde entier

et dont les fidèles se comptaient par millions. Il est vrai

qu’à sa mort, en 1966, son père, Shri Hans Ji Maharai, lui

a légué la direction de ses adeptes indiens. Mais ce fut

par ses voyages personnels qu’il fit plus de 100000 dis­

ciples de par le monde et qu’il augmenta considérable­

ment le nombre de ses adeptes dans son propre pays.

Il ne faut pas non plus sous-estimer l’aide considérable,

tant sur le plan spirituel que pratique, que lui ont ap-

60

portée sa mère, Shri Mata Ji, et ses trois frères aînés.

Mais n’anticipons pas. Son histoire est aussi inhabituelle

que brève.

Balyogeshwar Param Hans Satgurudev Shri Sant Ji

Maharaj, de son nom complet, est né le 10.12.1957

à Hardwar sur le Gange, au pied de l’Himâlaya. Ses

parents appartenaient à la caste supérieure. Une expli­

cation partielle de son succès précoce (de sa huitième à

sa quinzième année) nous est donnée par *Le Messager*

*de la Paix,* bulletin d’information officiel du mouvement:

«Son père, qui était un saint éclairé, sut discerner très tôt

la grande force spirituelle de son fils cadet. Il prédit que

le Guru Maharaj Ji serait le maître parfait par qui le

monde entier entendrait le message de la paix. Il le

vénéra dès sa tendre enfance et lui donna le nom de

Balyogeshwar, ce qui signifie «yogi éclairé depuis sa

naissance».» C’est un atout considérable, tant sur le plan

psychologique que pratique, que d’être honoré d’entrée

de jeu par son père et présenté par lui comme le «maître

parfait» à une centaine de milliers d’adeptes. Mais son

ascension foudroyante témoigne aussi d’une intelligence

propre et de capacités exceptionnelles.

On raconte qu’à l’âge de trois ans, alors qu’il était

plongé avec son père dans la méditation, il aurait parlé

de la prise de conscience de Dieu et, à l’âge de six ans,

de la découverte de la vérité aux disciples de son père.

La mort de son père marqua un tournant décisif dans

sa vie. La disparition du maître plongea sa famille et ses

disciples dans un profond désespoir. Mais le jeune Guru

Maharaj Ji, âgé de huit ans, aurait observé, le sourire aux

lèvres, ce qui se passait autour de lui. Déjà pleinement

illuminé et investi de la force spirituelle de son père, il

serait monté, aux yeux de la multitude de fidèles en

deuil, sur le trône laissé vide par son père. Personne

d’autre n’aurait osé occuper cette place. Puis il aurait

parlé à la foule de l’immortalité de l’esprit: «Enfants,

61

pourquoi pleurez-vous? Ne savez-vous donc pas que le

maître parfait ne meurt pas? Le maître, ce n’est pas le

corps, mais la force universelle qui est toujours dans le

monde. A présent, elle habite un nouveau corps. Shri

Maharaj Ji est ici au milieu de vous. Reconnaissez-le,

obéissez-lui, vénérez-le.»

Plus tard, il fit la déclaration suivante:

«Je ne tenais pas à être satguru. Je me serais contenté

d’être un gamin comme les autres. Je n’ai pas compris

pourquoi il fallait que ce soit précisément moi. Il m’aurait

suffi d’être le plus humble des serviteurs du maître par­

fait, sans jamais le devenir moi-même... Quand les dis­

ciples de mon père apprirent de ma bouche les expé­

riences que j’avais faites, ils me posèrent la couronne de

Rama et de Krishna sur la tête, et j’entendis la même voix

qui me disait: <Je te dis pour la dernière fois que c’est toi.

Va porter cette révélation au monde entier.» C’est ce que

j’ai fait depuis ce jour-là.»

Il l’a fait avec beaucoup d’ardeur et énormément de

succès. Pendant les quatre premières années, il par­

courut l’Inde et accrut considérablement le nombre de

ses adeptes dans son propre pays. Il parla surtout au

festival annuel Hans-Jajanti, célébré en l’honneur de son

père le jour de son anniversaire. En 1970 à New Delhi,

c’était devant plusieurs millions de disciples qu’il lança

ce que ses fidèles appelèrent, «une bombe de paix», en

affirmant:

«Je déclare que j’établirai la paix dans ce monde.

Donnez-moi votre amour, et je vous donnerai la paix

éternelle. Je suis la source de la paix dans ce monde.»

Depuis, il s’est présenté comme le grand messager de

paix au sein d’un monde désuni. En tant que tel, il entre­

prit de parcourir les cinq continents. Partout, la réaction

fut très favorable. Qui ferait la sourde oreille à une offre

de paix? En 1971, il commença son tour du monde pour

62

la paix par un séjour en Angleterre et en Amérique. En

1972, il visita l’Europe, l’Afrique du Sud, l’Amérique du

Sud, l’Australie et le Japon. En novembre 1973, il fut

invité à Houston, au Texas, où il participa à un festival

géant, *Millénium 73.* Le Guru aurait dit de lui-même:

«Je suis une bombe de paix. J’instaure un millénaire

de paix.» On a joué une pièce de théâtre relatant la vie

de Jésus jusqu’au sermon sur la montagne, après quoi

le Guru a lui-même pris la place de Jésus, voulant mon­

trer par là que celui qui déclara heureux les pacifiques

était à nouveau en chair et en os parmi les hommes,

poursuivant en la personne du Guru Maharaj Ji son

œuvre de paix dans le monde.

Complétons le portrait du maître parfait de notre épo­

que, en signalant quelques détails plus personnels.

Le Guru mesure 1m35 et pèse 84 kg. Sa chevelure

noire et brillante encadre un visage rond et lisse. En mai

1974, il a épousé (n’ayant que seize ans, il avait une

autorisation écrite en poche) à Denver, dans le Colorado,

sa secrétaire, âgée de 24 ans, Marolyn Loïs Johnson. En

plus de la maison de 80000 dollars qu’il possédait déjà

dans cette ville, ses adeptes lui ont offert un magnifique

yacht et une voiture de sport argentée. Pour ses voyages

aériens, il a un avion à réaction privé à sa disposition, et

pour ses trajets sur route, une Rolls-Royce.

Depuis, il a acquis une propriété de 300000 dollars,

avec terrain d’atterrissage pour hélicoptères, piscine et

court de tennis, sur la plage de Malibu, près de Los

Angeles. Cette villa luxueuse serait, d’après John Miller,

son secrétaire particulier, «un bon investissement. Là il a

pu trouver le calme.» *(Süddeutsche Zeitung,* 4 mars

1975)

Ce fut à Malibu, le 9 mars 1975, que le jeune Guru

devint père d’une petite fille, qu’il appela Premlata (vin

d’amour). La nouvelle fut immédiatement annoncée par

télex ou téléphone dans une soixantaine de pays.

63

L’organisation de ses voyages a été prise en charge

par la Mission de la Lumière Divine, créée en 1960 par

son père et dont la direction est assurée par son frère

aîné, Bal Bhagwan Ji. Sa mère y est aussi active; elle

organise ses propres tournées de conférences.

Vers le milieu de l’année 1973, il existait de par le

monde 145 *ashrams* (centres de méditation), où les *pre­*

*mies* (dévots du guru) se réunissent pour écouter le

*satsang* (discours spirituel) et le méditer. Il n’est pas

possible d’évaluer le nombre exact d’adeptes en Inde,

mais on pense qu’il s’élève à plusieurs millions.

Pour les Indiens, le Guru Maharaj Ji n’est qu’un maître

parmi beaucoup d’autres, et ils n’ont eu aucune difficulté

à lui faire une place dans leur système de piété hin­

douiste.

Les pays occidentaux où le Guru a le plus d’adeptes

sont les Etats-Unis, l’Angleterre et l’Allemagne. On

donne le nom de *premies* à tous ses fidèles.

Voici un appel de fonds adressé aux premies: «Il serait

bon que chaque premie, même s’il n’a pas le sou pour le

moment, essaie de réunir au moins 3 000 FF en travail­

lant, en vendant un objet, en réduisant ses dépenses ou

en demandant un prêt à sa banque.» *(Service pratique,*

1973, p. 339)

Les premies sont presque tous des jeunes de 18 à 25

ans. Ils sont issus de presque toutes les couches socia­

les, bien que la plupart d’entre eux soient bacheliers ou

étudiants. Un point commun entre eux, c’est qu’avant de

suivre le Guru, ils ont souvent essayé de combler le vide

de leur existence par la drogue. Le monde (à commencer

par la cellule familiale, d’ailleurs fréquemment brisée)

n’ayant pas pu satisfaire à leur désir de paix, de bonheur,

de justice et d’amour, ils ont cherché refuge dans le

monde hallucinatoire des stupéfiants, en dehors duquel

la vie leur était devenue insupportable.

Ici, ils ont trouvé quelqu’un qui était prêt à accepter

64

leur amour et à leur offrir le sien; maintenant, ils le portent

aux nues. Le plus souvent, ils quittent leur domicile et

renoncent à toute propriété pour aller vivre en commu­

nauté à I ashram. Ils partagent le produit de leur travail et

adoptent un régime généralement macrobiologique, à

base de gruau, de sarrasin et de blé. La viande est

déconseillée. Ces jeunes gens se réjouissent d’avoir

retrouvé une vie communautaire plus étroite.

Ici, les laissés-pour-compte de notre société de con­

sommation inhumaine sont accueillis et intégrés dans

une grande famille où l’on est heureux de vivre les uns

avec les autres.

A genoux devant le portrait du Guru, ils l’appellent leur

père, leur Dieu, leur maître miséricordieux et promettent

de le servir en retour pour sa grâce extraordinaire. Ils

vénèrent sa mère comme la sainte mère de l’univers, la

force créatrice qui, dans son amour infini, donne nais­

sance à toute créature et prend soin d’elle. Et en tant

qu’enfants du Guru Maharaj Ji, ils se sentent tous frères ;

et sœurs, et désirent faire tout en leur pouvoir pour

s’épauler, s’aimer et se faire confiance en toute circons­

tance.

La Mission de la Lumière Divine met leur abnégation et

leurs capacités au service de la cause qu’elle préconise:

la paix mondiale grâce à la propagation de la connais­

sance véritable. Deux nouvelles organisations ont été

créées, le *World Peace Corps* et les *Shri Hand Produc­*

*tions,* pour utiliser judicieusement les forces et capacités

des premies.

Le Guru se défend de vouloir fonder une nouvelle reli­

gion. Il chercherait plutôt à mettre l’accent sur «ce qui

depuis toujours a été le fondement de toute religion: la

connaissance pratique de Dieu... Ainsi, un hindou de­

viendra un meilleur hindou, un bouddhiste un meilleur

bouddhiste, un chrétien un meilleur chrétien, s’il pratique

cette méditation.»

65

Le Guru prétend lever en sa personne les anta­

gonismes entre hindous, bouddhistes et chrétiens et

«accomplir toutes les paroles de la Bible et de tous les

autres livres sacrés».

Il appartient à chacun de vérifier, Bible en main, si le

Guru tient ses promesses.

**Sun Myung Moon et l’Eglise de l’Unification**

Comme la MT, la Mission de la Lumière Divine et l’Eglise

de Scientologie, les moonistes font partie des sectes qui

séduisent particulièrement la jeunesse. Leur nom officiel

en France est l’Association pour l’Unification du Christia­

nisme Mondial (A.U.C.M.). Ailleurs, ils sont connus sous

le nom d’Eglise de l’Unification.

Leurs missionnaires fréquentent de préférence les

rues passantes, les parkings de supermarchés et les

campus universitaires où ils distribuent des tracts, ven­

dent des brochures, faisant ainsi connaître leur mouve­

ment.

«Avez-vous un moment?»

«Connaissez-vous le sens de la vie?»

«Nous sommes un groupe international de jeunes.»

«Je sais que le Messie est vivant.»

Telles sont quelques-unes des phrases types qu’ils

utilisent pour engager la conversation. Si un passant

montre de l’intérêt, on l’invite à visiter l’un des centres du

mouvement et on cherche à le persuader de participer à

un cours pendant un week-end ou une semaine entière.

Ce n’est que durant ce cours qu’on lui fait part, étape

par étape, de l’enseignement du mouvement:

«En 1960, une nouvelle ère a commencé pour l’huma­

nité. Dieu a révélé sa vérité absolue à un grand maître

en Orient. Les symboles et paraboles de la Bible trou­

vent leur parfaite élucidation dans cette révélation. Le

66

royaume de Dieu est maintenant établi sur la terre par le

Christ. Durant cette nouvelle ère, toutes les religions

vont être unies sous l’autorité d’un seul maître. Pour la

première fois dans l’Histoire, il est possible à l’homme

d’accéder à la perfection. La perfection aux yeux de Dieu

se distingue de la perfection telle que les hommes la

conçoivent. Nous vivons dans les derniers jours de la

période où s’accomplissent les prophéties du Nouveau

Testament.»

Qui est donc ce M. Moon que l’on célèbre comme «le

seigneur du second avènement», «le père de la nouvelle

humanité» et qu’on surnomme «le vrai père»?

Sun Myung Moon est né le 6 janvier 1920, le cin­

quième d’une famille de huit enfants, en Corée du Nord.

Ses parents étaient cultivateurs. A l’âge de dix ans, il a

vu sa famille se convertir du bouddhisme au christia­

nisme et se joindre à l’Eglise presbytérienne. Dans la

brève biographie de Moon, réservée aux membres de

l’A.U.C.M., on lit à ce sujet:

«Très peu de gens mesuraient l’importance de la

scène qui se déroulait discrètement, il y a deux mille ans,

à Bethléhem, lorsque Jésus-Christ, le Fils de Dieu, est

né. Le proverbe: <L’histoire se forge pendant la nuit» s’est

avéré juste une fois encore en 1920. Le 6 janvier de cette

année, une scène d’une signification semblable à celle

de Bethléhem s’est déroulée dans la ville de Chongju, en

Corée du Nord. Ce jour-là, un homme vit le jour qui était

destiné à accomplir la mission divine la plus difficile de

l’Histoire, celle de renouveler le monde... Ce ne fut toute­

fois qu’au cours de sa seizième année qu’il en prit cons­

cience. Le dimanche de Pâques, au lever du soleil, il était

en prière, lorsqu’il eut soudain une vision extraordinaire.

Jésus-Christ lui apparut et lui fit savoir qu’il était destiné

à achever la mission que Jésus avait entreprise, il y a

bientôt deux mille ans, sans pouvoir cependant pleine­

ment l’accomplir.»

67

Cette vision du Christ le matin de Pâques fut suivie

d’une période de grands bouleversements émotionnels

et religieux qui dura neuf ans. Ce fut l’époque où Moon

termina sa scolarité, entreprit des études d’électrotech­

nique au Japon et les interrompit brusquement avant

l’examen final. Voici ce que dit la biographie déjà citée

concernant la fin de ces neuf ans:

«Les vérités de Dieu se trouvaient à présent entre ses

mains. A ce moment-là, il devint le vainqueur absolu du

ciel et de la terre. Le jour de sa victoire, le monde spiri­

tuel tout entier s’inclina devant lui. Satan lui-même capi­

tula sans condition, car, après une lutte acharnée, Sun

Myung Moon était parvenu à l’état de Fils de Dieu pur et

parfait. Sun Myung Moon fut donc acclamé comme vain­

queur de l’univers et seigneur de la création.» • ’

L’année 1960 eut une signification particulière. Car en

mars cette année-là eurent lieu les «noces de l’Agneau»

(d’après Apocalypse 19). Moon célébra son quatrième

mariage avec une étudiante de 18 ans; Han Hak-Ja, la

fille de sa cuisinière. Désormais, Moon et sa femme

furent vénérés comme le nouvel Adam et la nouvelle Eve,

comme les «parents de l’univers» ou simplement comme

les «vrais parents». D’après l’enseignement de Moon, les

huit enfants nés de leur union seraient nés sans péché

pour annoncer la proximité de la consommation de l’hu­

manité.

Moon se considère comme le vrai père, le «père du

second avènement». Ni dans *Les Principes Divins,* ni

dans la littérature destinée aux non-membres, Moon

n’est présenté explicitement comme le Messie. Mais en

lisant attentivement ses écrits, on ne peut s’empêcher

de conclure que tout ce qu’il dit de lui-même permet de

le supposer. Moon ne s’est d’ailleurs pas contenté d’en

avoir la conviction intime. Il l’a fait confirmer par d’autres

puissances. Fletcher, l’esprit qui parle par Arthur Ford,

aurait reconnu lors de deux séances (en novembre 1964

68

et mars 1965) que I on distingue des «traits messiani­

ques» chez Moon.

Un médium comme A. Ford et une voyante comme

Jeane Dixon («Je vous bénis, Révérend Moon, pour

votre message») ont, dès le début, fait l’éloge de’Moon

et de son mouvement et ont même essayé de le promou­

voir. Ils voient dans Moon un envoyé de la «raison créa­

trice», un docteur et un révélateur. Depuis, ces réfé­

rences ont été exploitées par les relations publiques de

|’A.U.C.M.

Moon lui-même voit dans ces séances la preuve que

le monde des esprits le reconnaît comme le Messie. Il

enseigne à présent que les esprits sont de son côté, et

que lui-même, ainsi que ses adeptes, finiront par con­

trôler le monde spirituel.

Dans le conflit entre Dieu et Satan, Moon considère

que les chrétiens ont été mobilisés par les puissances

sataniques pour l’attaquer, lui et l’A.U.C.M. Mais il

apaise ses adeptes en leur disant: «Les ennemis de

notre mouvement, ceux qui nous persécutent, seront

punis par les esprits.»

*Le style de vie de l’A.U.C.M.*

i

j L’image que Sun Myung Moon donne de lui-même, celle •

; du sauveur et du «vrai père», influence jusque dans

' ses moindres détails la vie quotidienne des membres

î de l’A.U.C.M. Perfection, vie véritable, restauration et

} renouveau - de tels objectifs semblent justifier leur sou-

( mission complète à la dictature du «maître et père» et au

règlement sévère de la «famille». Comme récompense,

on leur fait miroiter la promesse d’un bonheur parfait:

«C’est merveilleux, admirable au plus haut point, de

vivre pleinement la vie même de Dieu! C’est une véritable

vie de joie, pas du tout comparable à une joie purement

terrestre. Une fois que vous avez atteint ce niveau de

69

perfection, vous n’avez plus besoin de prier. A quoi cela

servirait-il encore? Vous contemplez Dieu face à face et

vous vivez unis de cœur avec lui. Vous conversez avec

Dieu. Vous n’avez plus besoin de religion ni de sauveur.

La religion fait partie du processus de renouveau, de res­

tauration. Un homme parfaitement sain n’a pas besoin

de médecin. L’homme qui est parfaitement uni à Dieu n’a

pas besoin de sauveur.»

Le chemin qui mène à cette félicité est raide et exté­

nuant. Il exige «du sang pour le ciel et de la sueur pour la

terre». Dans la vie quotidienne des moonistes, la «répa­

ration» joue un rôle important. En disciplinant ses pen­

sées et ses actes pour les concentrer sur les «parents»,

et en se vouant à des pratiques ascétiques, on remplit

les «conditions nécessaires à la restauration».

*Les finances de l’A.U.C.M.*

«La libéralité mène à la prospérité, parce qu’elle est

voulue de Dieu», affirme Sun Myung Moon.

Association religieuse déclarée selon la loi de 1901, la

branche française de l’A.U.C.M. a son siège à Paris. En

1978, elle a changé de nom et est devenue la Croisade

Internationale pour un Monde Uni. Son organe officiel,

*Le Nouvel Espoir,* paraît mensuellement depuis sep­

tembre 1975. Elle possède une imprimerie à Etampes,

une fabrique de bijoux à Fontenay-aux-Roses et une

usine d’objets en cuir à Moretel-de-Mailles.

Ceci n’est qu’une infime partie du vaste empire finan­

cier de Sun Myung Moon, qui est estimé à plus de 35

millions de livres sterling. L’interview révélatrice suivante

parut aux Etats-Unis:

«Où M. Moon a-t-il trouvé l’argent pour l’achat de

*Belvedere Estate?*

- C’était le produit de la vente des fleurs, des cierges

et du thé...

70

- Mais sa maison d’Irvington, qui lui a coûté 620000

dollars, appartient-elle aussi à l’Eglise?

- Non, M. Moon l’a achetée pour lui-même.

- Est-ce l’Eglise qui lui a donné l’argent?

- Non, il provient de son usine de ginseng.

- L’usine de ginseng appartient-elle à M. Moon?

- Non, il n’a qu’une partie des actions.

- Quel pourcentage?

- Entre 25 et 30%.

- Avec 30% des actions, ne peut-on pas contrôler

l’affaire?

- Non, les autres 70% appartiennent à l’Eglise.»

En plus de la vente de fleurs, de cierges et de littéra­

ture sur la voie publique, les membres de l’A.U.C.M. doi­

vent céder à la «famille» leurs biens, économies et legs.

Mais la principale source de revenus de cet empire

financier est son réseau d’entreprises florissantes.

Le multimillionnaire et ses fonctionnaires vivent dans

l’opulence et ne se privent d’aucun luxe. Ses adeptes

justifient naïvement cet état de choses en disant qu’il

serait anormal que le Messie vive dans la pauvreté. Mais

quelle amère déception de constater que des membres

qui sont partis après plusieurs «années de service» souf­

fraient de malnutrition et de ses séquelles!

Sun Myung Moon se justifia de son niveau de vie dans

une interview acordée au journal *Newsweek:*

«Vos adeptes vivent très modestement, mais vous

vivez dans l’opulence. Pourquoi une telle fortune person­

nelle?

- Bien que je vive la plupart du temps très simple­

ment, je suis devenu - que cela me plaise ou non - un

personnage connu dans le monde entier. Nombre de

personnalités viennent me rendre visite. C’est donc une

question de protocole. De plus, on me dit de veiller sur

ma sécurité comme sur le maintien d’une certaine

dignité.

71

- On est frappé par les mesures de sécurité prises

autour de vous et dans votre Eglise. Elles donnent une

impression de contrainte. Pourquoi?

- Ma mission me met continuellement en danger de

mort. Ma vie est menacée par les communistes. J’ai reçu

beaucoup de menaces de leur part. Mon mouvement est

en pleine croissance, et parallèlement augmentent aussi

les risques d’attentats à ma vie. Gim II Seong, le Premier

ministre nord-coréen, a déclaré publiquement que j’étais

la menace numéro un pour son entreprise révolution­

naire.»

*Expériences d'un jeune à un cours de formation de*

*PA.U.C.M.*

«Dès notre arrivée au centre de Neumühle, nous avons

été impressionnés par le bon goût de l’agencement de

l’ancienne ferme et par le luxe des pièces et salles de

conférence. C’est très volontiers qu’on vient passer

quelques jours dans un cadre comme celui-ci, la pro­

priété étant située au fond d’une vallée romantique, loin

du bruit et des tensions de la grande ville. La première

impression est confirmée par l’accueil qui nous est fait:

un groupe de jeunes entre 18 et 24 ans, originaires de

différents continents, nous saluent joyeusement à l’en­

trée et nous invitent à prendre une tasse de café avec

des gâteaux faits maison, dans une salle à manger rus­

tique et confortable. On est frappé par la politesse de

ces jeunes, par leur amabilité, ainsi que par leur tenue v

des plus correctes.

Après ce premier contact, où l’on nous a mis à l’aise

en nous faisant sentir que nous étions acceptés, on nous

conduit dans une salle de conférence pour y participer

aux six heures de cours prévus. On commence par

chanter un cantique et adresser une prière au «père»,

comme autrefois dans notre groupe de jeunes. Les

72

heures suivantes requièrent notre attention soutenue,

car le conférencier nous expose les «Principes Divins».

On nous apprend des choses étranges.

On nous parle du «plan de salut» de Dieu et de Jésus

qui fut envoyé dans le monde pour le sauver. Il a partiel­

lement échoué, parce qu’il n’aurait pas reçu la «seconde

bénédiction»: il ne s’est jamais marié. De plus, il n’a pas

pu accomplir pleinement sa mission, parce que le peuple

n’était pas prêt à participer à l’œuvre du salut. Dieu a

donc été obligé de modifier son plan, et à présent le

monde attend le «nouveau Messie», qui va fonder «la

vraie famille» et achever son salut. On fait des allusions

au fait que le nouveau Messie pourrait s’appeler Moon,

l’homme qui (en troisième ou quatrième noce!) repré­

sente aujourd’hui la «vraie famille». Un étrange mélange

de citations bibliques et de philosophie naturelle de

caractère oriental, le tout empaqueté dans une nouvelle

doctrine du salut.»

Un auditeur critique se posera la question si cette idée

de messianisme et d’œuvre de salut n’a pas été lancée

et propagée par Moon et ses proches collaborateurs.

«Prêts à servir toute une vie», lit-on dans un cantique des

moonistes. Et ailleurs: «Petit était leur nombre. A pré­

sent, c’est une grande armée qui construit avec joie la

maison de Dieu.»

Chaque affirmation est étayée par des versets bibli­

ques arrachés de leur contexte, et on n’oublie pas

d’insister sur la misère du monde. Mais sa situation

chaotique va prendre fin. Car en s’orientant d’après

les Principes Divins, on est appelé à s’engager à fond

dans l’édification du «monde nouveau» de Moon. Le

jeune qui entend cela pour la première fois est fasciné

par la vision qui lui est présentée. S’il s’engage, il sera

prêt à défendre la cause de Moon à n’importe quel prix.

La longueur et la monotonie du discours fatiguent cer­

tains. On remarque que quelques jeunes membres de

73

l’A.U.C.M s’endorment de temps en temps. Si on leur

en demande la raison, ils sont obligés d’avouer qu’ils

doivent écouter le même discours chaque samedi.

**Bhagwan et la Fondation Shree Rajneesh**

Depuis une dizaine d’années, la presse à sensation

publie fréquemment des articles sur le guru Bhagwan

Shree Rajneesh et le comportement étrange de ses

adeptes dans les ashrams qu’il a ouverts un peu partout

dans le monde.

«En arrivant au château de Wolfsbrunn, sur les bords

de la Werra, me confia récemment un pépiniériste alle­

mand, j’eus la surprise de me voir soudain entouré par

un important groupe de jeunes gens et de jeunes filles au

visage intelligent et aux traits réguliers, tous vêtus d’une

toge rouge. On m’avait fait venir pour donner des

conseils sur les plantations dans la propriété, mais

j’ignorais que le vieux château appartenait à la secte de

Bhagwan. En tant que responsable d’une église évangé­

lique, je m’intéressais bien sûr à la raison qui poussait

ces jeunes à travailler bénévolement à la rénovation du

château, qui allait ensuite être revendu au profit de la

secte. J’y rencontrai un jeune professeur de Gôttingen

dont le père avait été proviseur dans mon lycée.» Par ses

boutiques, ses restaurants végétariens, ses magasins de

produits biologiques et ses nombreuses discothèques,

la Fondation Shree Rajneesh a su gagner de nombreux

jeunes, qui ont tout quitté pour devenir «Sannya» (disci­

ples) de Bhagwan.

Dans les années 70, ils étaient des milliers à prendre

la route de l’Inde pour aller s’asseoir aux pieds de

Bhagwan dans son ashram de Poona. On a compté

jusqu’à 60 000 jeunes, rassemblés là dans l’espoir de

trouver le bonheur en buvant littéralement les paroles de

74

sagesse de l’ex-professeur de philosophie qu’ils véné­

raient comme un dieu.

«Ma technique, disait-il, commence par une purifica­

tion (katharsis). Tout ce qui est caché doit sortir. Il ne faut

rien refouler. Habitue-toi à t’extérioriser. Ne te maudis

pas. Accepte-toi tel que tu es.» Il voulait ainsi encourager

ses adeptes à se dégager de leur moi, à dépasser leur

raison, en cédant pleinement à leurs instincts, impul­

sions et désirs: «Soyez comme de petits enfants qui

dansent au soleil et au vent. Oubliez votre moi, soyez!»

En octobre 1981, la presse publia les photos de mai­

sons désertes à Poona et des reportages relatant com­

ment certaines Sannya se prostituaient dans la rue la

plus mal famée du monde, Falkland Road à Bombay,

pour renflouer les caisses de la communauté. Dans un

autre article, un médecin indien, le Dr. Prakash Kalmadi,

affirmait: «J’ai soigné de nombreux morphinomanes

parmi les adeptes du guru. Un étudiant originaire de

Munich s’est injecté en un seul jour pour plus de 800 FF

de morphine. Il est mort à l’âge de 27 ans.»

Lorsqu’on 1981, la police indienne engagea une pro­

cédure contre le guru, il s’enfuit avec vingt fidèles aux

Etats-Unis, où il établit dans l’Etat d’Oregon un petit

empire pour lui et ses adeptes.

En octobre 1985, la presse annonça que Ma Anand

Sheela, la secrétaire et compagne de Bhagwan, avait

pris la fuite avec quelques fidèles. Nul ne sait s’il s’agis­

sait vraiment d’une rupture avec le maître - on prétend

qu’il avait à ce moment-là 55 millions de dollars de

dettes - ou si ce n’était qu’une duperie. «Pour la pre­

mière fois dans l’Histoire, une religion est morte»,

déclara Bhagwan le 30 septembre 1985, après un auto­

dafé de livres et de toges. Des milliers de Sannya jetèrent

leur exemplaire du livre de Bhagwan et leur toge rouge

dans le feu, en dansant et en chantant. Le fondateur de

la secte qualifia la Fondation Shree Rajneesh de religion

75

«fondée par une bande de fascistes». Il rejeta la bible du

mouvement en affirmant qu’il ne l’avait ni écrite ni lue, ne

serait-ce qu’une fois. Cet homme que ses adeptes

avaient vénéré comme dieu dit aux reporters: «Je suis un

homme. Je ne suis ni sauveur ni prophète. Il n’y a d’ail­

leurs jamais eu de sauveur.»

Ma Anand Sheela vendit sa biographie au magazine

allemand *Stem* en décrivant sans ménagement la vie du

guru. Pendant treize ans, elle avait vécu à ses côtés, obéi

à ses ordres et finalement présidé la secte.

x Partout dans le monde, les Sannya tinrent des con­

férences de presse. A Cologne, une des adeptes de

Bhagwan affirma que la religion de Ma Anand Sheela

était morte, mais non la confiance des Sannya en leur

maître.

Le 29 octobre 1985, Bhagwan fut arrêté aux Etats-

Unis et Sheela en Allemagne, dans la Forêt-Noire.

Entre-temps, Bhagwan a été relâché et s’est mis à la

recherche d’une nouvelle terre d’asile. Il a séjourné avec

une poignée de fidèles à Chypre. Mais là, on n’a pas

voulu de lui. Où va-t-il s’établir définitivement? Ses

500 000 adeptes finiront-ils par se détacher de lui? Frus­

tration et peur de l’avenir les avaient poussés dans les

bras du spécialiste du défoulement. Seront-ils capables

de s’en sortir sans lui?

Toutes ces questions restent ouvertes. Il est certain

que le jeune qui ne connaît pas le Dieu vivant ne peut

subsister sans religion. Si Bhagwan devait cesser d’en­

seigner, d’autres essaieront sans doute de l’attirer dans

leur filet.

**Abraham, le père des croyants**

Les trois grandes religions monothéistes, le judaïsme,

le christianisme et l’islam, se réclament chacune du

76

patriarche Abraham. Les chrétiens voient en lui le père

des croyants, les musulmans l’ami de Dieu et le père

d’Ismaël, tandis que les juifs se disent la postérité

d’Abraham.

*Qui est Abraham?*

Malgré l’attitude plus que décevante que l’humanité a

prise à son égard, Dieu ne l’a pas laissée tomber. Il est

vrai qu’il a l’esprit de suite. Il n’a jamais voulu traiter

l’homme en marionnette. L’ayant créé à son image,

ayant fait de lui un être responsable, capable de prendre

ses propres décisions, il courait le risque de voir un jour

«le roi de la création» se tourner contre lui. Et c’est effec­

tivement ce qui s’est produit. L’homme a abusé de la

confiance de son Créateur et a voulu «être comme

Dieu». Mais il s’est trompé lourdement. Car pour lui, il n’y

avait que deux possibilités: accepter d’être «de peu

inférieur à Dieu» ou complètement se détacher de lui et

devenir un «sans-Dieu», pratiquant une religion de son

propre cru, au lieu de croire et d’obéir à son Créateur.

Toutes les interventions énergiques de la part de Dieu,

comme le déluge et la dispersion des hommes après la

confusion de leur langage à Babel, n’ont pas réussi à

empêcher l’homme de dévier. C’est alors que Dieu s’est

choisi un homme qui allait marquer l’histoire du monde.

Il a adressé son appel à Abram («père élevé»), qui par la

suite a reçu le nom d’Abraham («père d’une multitude»),

en Mésopotamie. Abraham a obéi à l’appel de Dieu et a

quitté sa patrie pour se rendre avec sa famille dans le

pays que Dieu lui a indiqué. Là, il a construit un autel et a

commencé à faire connaître son Dieu à la population

aborigène.

Après un bref séjour en Egypte à la suite d’une famine

et après sa séparation d’avec son neveu Lot, Abraham a

reçu de Dieu une révélation toute particulière.

77

*La quadruple bénédiction d’Abraham*

Les juifs croient qu’Abraham a reçu de Dieu une qua­

druple bénédiction:

1. Il sera le père d’une grande nation.
2. Il obtiendra le pays d’Israël pour sa postérité.
3. Quiconque le bénira sera béni, quiconque le mau­

dira sera maudit.

1. Toutes les nations de la terre seront bénies en lui.

Ces quatre pierres angulaires de la foi juive ont été

fortement ébranlées du vivant d’Abraham. Comment

allait-il devenir le père d’une grande nation à l’âge de

cent ans, avec une femme nonagénaire? Mais «rien n’est

impossible à Dieu».

Ismaël, le fils qu’il a eu de sa servante Agar, lorsqu’il a

voulu hâter l’action de Dieu en sa faveur, ne pouvait être

l’héritier promis.

C’est par la naissance d’Isaac que Dieu a accompli

l’incroyable promesse qu’il lui avait faite. Abram (le père

élevé) est effectivement devenu Abraham (le père d’une

multitude).

Mais bientôt après, sa confiance en Dieu fut soumise

à rude épreuve. L’inconcevable arriva. Dieu lui demanda

de lui offrir en holocauste le fils tant attendu. Pourtant,

Abraham obéit. Toutefois, au moment où il leva le cou­

teau pour l’immoler sur le mont Morija, Dieu l’arrêta. Une

voix se fit entendre: «N’avance pas ta main sur l’enfant,

et ne lui fais rien; car je sais maintenant que tu crains

Dieu, et que tu ne m’as pas refusé ton fils, ton unique.»

Un amour sans limites, qui craint, croit et chérit son

Créateur par-dessus tout, est à la base de la vraie foi.

Il n’existe sans doute aucun peuple dans l’Histoire qui

ait été dispersé parmi les nations et persécuté comme le

peuple juif. Malgré l’exil presque deux fois millénaire, le

souvenir des quatre promesses que Dieu a faites à Abra-

78

ham est resté très vivant parmi sa postérité et a amené

la création de l’Etat moderne d’Israël. Celle-ci a joué un

rôle déterminant dans la vie politique du Proche-Orient

et dans le sort de nombreuses nations.

Les promesses de Dieu ont plus d’importance pour

Israël que la supériorité militaire ou économique des

peuples voisins.

*L’espérance des juifs*

1. Le choix d’Abraham

Dieu a promis au patriarche de rendre sa postérité

comme la poussière de la terre. Qui est capable aujourd’hui '

de compter le nombre de juifs disséminés sur la surface

du globe? Malgré l’oppression, les expulsions et les camps

de concentration, il y a des représentants de ce peuple

dans presque tous les pays du monde. Ce qui les unit,

c’est surtout leur foi, l’observance de la loi de Moïse,

l’expérience des patriarches et les écrits des prophètes.

Combien de fois leurs adversaires ont-ils décidé d’exter­

miner ce peuple! Mais jusqu’ici, tous ceux qui ont touché

à «la prunelle de l’œil de Dieu» ont péri. Les juifs croient

que leur peuple subsistera jusqu’à la fin du monde et

jouera un rôle important dans le Jugement dernier.

1. La Terre promise

Le Dieu d’Abraham, d’Isaac et de Jacob a promis le pays

de Canaan à ce peuple,, un territoire qui couvre prati­

quement toute la Palestine actuelle. Depuis la création

de l’Etat d’Israël en 1948, les juifs se sont fondés sur

cette promesse. L’essentiel pour eux, c’est de pouvoir

habiter la terre de leurs aïeux. Ce n’est que là qu’ils

se sentent chez eux. Rendue à Israël, la Terre promise

devient un jardin florissant. Des juifs pieux des généra­

tions précédentes ont fait venir de la terre de Palestine

pour s’y faire ensevelir!

79

4

1. La bénédiction divine

La bénédiction est une faveur que Dieu accorde. La

malédiction est un fardeau que Dieu impose. Les juifs

orthodoxes s’attribuent la parole de Dieu à Abraham:

«Je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui

te maudiront.» (Genèse 12,3) Ceux qui haïssent les juifs

prennent donc position contre Dieu, et ceux qui favo­

risent le bien-être d’Israël bénéficient de la faveur divine.

1. Toutes les nations seront bénies grâce à Israël

Abraham a déjà prédit la venue du Messie. Les pro­

phètes ont prophétisé qu’il serait un descendant de

David. La dispersion due aux persécutions (déjà du

temps de Jésus, il y avait plus de juifs à l’étranger qu’en

Palestine) et la destruction de Jérusalem en l’an 70 ap.

J.-C. ont causé beaucoup de misère à la postérité

d’Abraham, mais ont aussi apporté bien des bénédictions

aux nations de la terre. Nombre de savants célèbres

sont d’origine juive. L’utilisation pacifique de leurs décou­

vertes, capables aussi, hélas, de détruire toute l’humanité,

pourrait résoudre pratiquement tous les problèmes du

monde. D’innombrables fidèles des communautés reli­

gieuses juive, musulmane et chrétienne puisent leur

consolation dans les prophéties de l’Ancien Testament.

Lorsque le monarque prussien du siècle des lumières,

Frédéric le Grand, pria l’aumônier de la cour de lui

présenter un argument en faveur de l’existence de Dieu,

celui-ci répondit: «Les juifs, votre majesté.»

**Jésus, le Christ de la Bible**

Le nom *Jésus* est une forme grécisée du nom hébraïque

*Yehoshua* qui signifie: lahvé sauve.

Christ *(christos* en grec) n’est pas un nom mais un titre

80

et correspond au mot messie *(meshikhâ* en hébreu) qui

signifie: l’Oint. Dans l’Ancien Testament, c’étaient les

rois, prophètes et prêtres qui recevaient l’onction.

Au moment de la naissance de Jésus, les routes

étaient encombrées de voyageurs. L’empereur romain

Auguste, voulant savoir exactement ce que lui rappor­

teraient les impôts, ordonna le recensement de tous ses

sujets. C’est ainsi que toutes les familles juives durent se

rendre dans leur ville d’origine pour se faire enregistrer.

Cette mesure exécutée par l’occupant a donc contri­

bué à l’accomplissement de la promesse, faite 750 ans

auparavant: «Et toi, Bethléhem Ephrata, petite entre les

milliers de Juda, de toi sortira pour moi celui qui domine­

ra sur Israël, et dont les activités remontent aux temps

anciens, aux jours de l’éternité.» (Michée 5,1) Joseph, le

charpentier de Nazareth, dut se rendre à Bethléhem, la

ville de ses ancêtres, pour être interrogé par les fonction­

naires impériaux sur son avoir et ses recettes. Mais ce

qui inquiétait cet honnête artisan, c’était bien moins

l’état de ses finances que celui de Marie, son épouse,

qui attendait un enfant dont il n’était pas le père! Ni l’un

ni l’autre ne pouvaient pleinement comprendre ce que

Dieu avait en vue pour eux. Le Créateur qui a fait par sa pa­

role la terre, les plantes, les animaux et les hommes leur

avait parlé, à Marie et à lui, des mois auparavant, par un

ange. Grâce à une visitation du Saint-Esprit, Marie allait

devenir la mère du Messie.

Après la visite de l’ange, Joseph ne répudia pas Marie,

car il savait que c’était une jeune fille chaste et fidèle.

S’est-il douté que la promesse de l’Ancien Testament al­

lait s’accomplir: «Je mettrai inimitié entre toi (Satan) et la

femme, entre ta postérité et sa postérité» (Genèse 3,15)?

Ou celle que le prophète Esaïe avait faite sept siècles

et demi plus tôt: «Voici, la vierge deviendra enceinte,

elle enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d’Emma­

nuel» (Esaïe 7,14)?

81

Mais où Marie allait-elle mettre le Messie au monde?

Tous les hôtels étaient combles. Les fonctionnaires du

gouvernement occupaient les meilleures chambres et

les autres avaient été louées à ceux qui en avaient les

moyens. Joseph ne trouva nulle part un abri digne d’un

être humain. ■

Et c’est ainsi que le Fils de Dieu naquit dans une pau­

vreté extrême, afin qu’aucun homme ne puisse jamais

dire qu’il restait incompris du fait de son dénuement.

Mais dès sa naissance se produisirent des événe­

ments surnaturels. Des anges apparurent aux bergers

qui gardaient leurs troupeaux et leur annoncèrent la ve­

nue du Sauveur. Des mages vinrent de loin l’adorer. Le

roi Hérode fut si inquiet pour son trône qu’il fit massacrer

tous les petits enfants de Bethléhem. Mais le Fils de Dieu

n’était pas parmi les victimes. Car Joseph avait reçu en

songe l’ordre de fuir en Egypte avec Marie et l’enfant,

et d’y rester jusqu’à la mort d’Hérode. Une nouvelle pré­

diction de l’Ancien Testament s’est ainsi accomplie:

«J’ai appelé mon fils hors d’Egypte.» (Osée 11,1)

Enfant, Jésus s’intéressait déjà à l’histoire des rela­

tions de Dieu avec son peuple. A l’âge de douze ans, il

étonna les docteurs de la loi dans le temple, car il sur­

passait en sagesse les adultes eux-mêmes. Durant la

fête de la Pâque, il rappela implicitement à Joseph qu’il

n’était que son père nourricier en faisant cette surpre­

nante réponse à ses parents qui le cherchaient: «Pour­

quoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu’il faut

que je m’occupe des affaires de mon Père?» (Luc 2,49)

Jésus vécut en ce monde comme n’importe quel autre

être humain (Philippiens 2,7). Il éprouva exactement les

mêmes sensations que les autres habitants de la terre: il

eut faim et soif, il pleura et connut la souffrance. Il n’était

pas un simple pantin mû par Dieu, il avait sa volonté

propre. Mais il était plus qu’un simple homme. Il pouvait

guérir les malades, ressusciter les morts, scruter le cœur

82

de l’homme et annoncer d’avance les desseins de Dieu

qui, dans certains cas, n’allaient se réaliser que des siè­

cles plus tard. Il le pouvait parce qu’il était le Fils de Dieu.

Ce qu’aucun homme n’avait jamais fait jusque-là, lui l’a

fait: il a résisté aux tentations de Satan. En sa qualité de

Fils de Dieu, il a vaincu l’adversaire par-son obéissance

à la volonté de son Père (Philippiens 2,8).

Il est probable que Joseph est mort assez jeune. En

tant que fils aîné, Jésus a pourvu aux besoins de sa mère

et de ses frères et sœurs. La naissance de Jésus a dû

avoir lieu dans la période de 11 à 4 av. J.-C. (Par erreur,

Denys le Petit a fixé le début de l’ère chrétienne quel­

ques années trop tard, lorsqu’il établit sa chronologie à

Rome en 532.)

C’est en tout cas vers l’an 28 ap. J.-C. que Jésus com­

mença son ministère public. Un prophète du nom de

Jean baptisait dans le Jourdain ceux qui acceptaient le

message de repentance qu’il prêchait. Jésus alla vers lui.

Jean reconnut en lui «l’agneau de Dieu qui ôte le péché

du monde». Tandis qu’il le baptisait, une voix fit entendre

du ciel ces paroles: «Tu es mon Fils bien-aimé; en toi j’ai

mis toute mon affection.» (Luc 3,22) En s’identifiant ainsi

à l’homme pécheur, Jésus montrait qu’il était prêt à

prendre sur lui sa culpabilité.

Les trois dernières années de sa vie furent consacrées

à la prédication et à la formation de ses douze disciples

qui devaient plus tard être les témoins de sa gloire. (L’un

d’entre eux le livra par la suite.) Dieu confirmait le mes­

sage de son Fils par des miracles et des phénomènes

surnaturels. Ce n’était pas seulement dans sa petite

enfance, mais aussi comme adulte que Jésus fut per­

sécuté. Cette fois-là, c’était Hérode, le roi jaloux; à pré­

sent, c’étaient les chefs spirituels du peuple qui le pour­

suivaient. Ils finirent par l’arrêter et le condamner à mort

pour blasphème, lors d’une séance extraordinaire du

sanhédrin. Pilate, le procurateur romain, refusa d’abord

83

d’entériner leur verdict, car il était persuadé de l’inno­

cence de Jésus. Mais il finit par céder aux cris des juifs

fanatisés par leurs chefs qui menaçaient de le dénoncer

à Rome, et fit flageller, puis crucifier Jésus.

A première vue, la mort de Jésus sur la croix peut res­

sembler à une défaite. En comparaison avec les exploits

des héros d’autres religions, l’attitude de Jésus n’a rien

d’épique. Il ne s’est pas défendu. Les quelques mots

qu’il a prononcés pendant son agonie étaient des prières

ou des paroles de réconfort. Autrement, il s’est tu. Mais

Dieu s’est manifesté. Une éclipse totale du soleil a intro­

duit les derniers moments de Jésus et un tremblement

de terre en a marqué la fin.

Trois jours après sa crucifixion, Dieu l’a ressuscité des

morts, et il est apparu dans son nouveau corps comme

le vainqueur de la mort. Quarante jours durant, il s’est

manifesté à ses disciples de manière visible, mais sous

la nouvelle forme d’existence qui lui permettait, entre

autres, de traverser les portes fermées.

A son ascension, une nuée le déroba aux yeux de ses

disciples, comme pour leur faire comprendre qu’il ne

leur apparaîtrait plus, mais que désormais ce serait de

manière invisible qu’il les accompagnerait par son Esprit,

comme il le leur avait promis.

*L’évangile de Jésus*

Jésus n’est pas un fondateur de religion. Il n’a enseigné

aucune doctrine nouvelle. Tout ce qu’il a appris à ses

disciples et prêché au peuple était fondé sur les écrits de

l’Ancien Testament. Sans ces derniers, nous ne pouvons

pas comprendre nombre de paroles de Jésus. Par ail­

leurs, les textes et récits de l’Ancien Testament ne nous

sont pleinement compréhensibles qu’à la lumière des

compléments apportés par Jésus et par sa vie. Jésus-

Christ est au centre des prophéties du passé tout autant

84

que des révélations à venir. Au même titre que l’Ancien

Testament, nous faut les épltres du Nouveau pTu?

comprendre I ense,gnement de Jésus. Toutefois, si Jésus

s était contente d’enseigner, s’il n’était pas mort et

ressuscite pour l’humanité, c’est à peine s’il aurait atteint

la force créatrice d’autres fondateurs de religion. Pour ce

qui est de la signification de la mort, de la résurrection et

de l’ascension de Jésus, elle n’a pu être donnée en détail

par Jésus avant que ces événements ne se soient pro­

duits. Ce sont les écrits des apôtres qui nous ren­

seignent à ce sujet. Jésus lui-même a dit que ce n’était

que plus tard, après l’effusion du Saint-Esprit, que ses

disciples en saisiraient le sens.

Nous allons considérer quelques-unes des paroles de

Jésus dans le contexte de l’ensemble de la révélation bi­

blique. Il commença son ministère public par ces mots:

«Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche.»

(Matthieu 4,17)

*Le royaume des cieux est proche*

1. Dieu exige la justice (elle n’est pas en nous-mêmes).

Dieu est juste. Il a averti nos premiers parents de ne pas

lui désobéir, sinon la sanction serait la mort. En péchant,

ils perdirent en effet la vie éternelle. Ils continuèrent bien

entendu à vivre physiquement, mais spirituellement ils

étaient bel et bien morts (Psaume 11,7; Genèse 2,17).

Paul écrit aux Romains (6,23) que le salaire du péché

est la mort. Mais Dieu veut que tous les hommes soient

sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité

(I Timothée 2,4). Il aime tous les hommes. A nos yeux,

Dieu semble se contredire. Car si Dieu jugeait le péché

on toute justice, personne n’entrerait dans le royaume

de Dieu.

1. Dieu offre la justice (lui seul est juste). Dieu avait une

autre solution. Il a lui-même effectué l’opération de sau­

vetage. Il a fait une croix sur le bilan négatif de notre vie,

85

en envoyant son propre Fils dans le monde (Jean 3,16).

Il l’a chargé de notre péché et lui en a fait subir le châti­

ment. Sur la croix, Jésus a enduré l’enfer à la place du

pécheur et payé sa dette au prix de son sang (I Pierre 2,24).

Il a pris sur lui son injustice et, en échange, lui a fait don

de sa justice (Il Corinthiens 5,21). Comment cela a-t-il

été possible?

Par la chute, l’homme avait perdu le contact direct

avec Dieu et était, de ce fait, tombé sous la domination

du péché. Mais Dieu lui a donné des lois pour le mettre

en garde contre le péché et l’en préserver. Le mot *péché,*

dans son sens biblique, n’est pas seulement la trans­

gression des commandements de Dieu. Celle-ci est en

fait le fruit du péché qui «habite en nous», comme

l’affirme Paul (Romains 7,17.20). Il veut dire par là que

le péché est enraciné dans la nature de l’homme qui est,

dès son enfance, sous la puissance de Satan, «le prince

de ce monde» (Jean 12,31). Parce que la nature de Dieu

en l’homme a été corrompue par le péché, il est à

présent incapable d’observer les commandements de

Dieu.

De ce fait, il commet des fautes et ne peut hériter

le royaume de Dieu. Mais Jésus est venu dans le monde

- le seul être humain qui soit resté intérieurement en par­

faite santé - et il a exhorté les hommes à ne plus regar­

der à la puissance du péché ni à la loi qui les met en

garde contre elle, mais à lui, le vainqueur du péché.

Cette victoire, il l’a remportée le jour où on l’a cloué sur

la croix du Calvaire.

Jésus a été un modèle de fidélité et d’obéissance à

Dieu, son Père. Et il a encouragé son entourage à suivre

son exemple. Mais il n’en est pas resté là. Car un mo­

dèle, si excellent soit-il, ne suffit pas, lorsqu’il s’agit de

triompher de la nature déchue de l’homme. Par sa mort

sur la croix, Jésus a vaincu le tentateur, en soustrayant

chaque fibre de son être à l’influence de Satan. Il fut, en

86

effet, le seul ici-bas à résister au diable et à ne pas plier

le genou devant lui. Il lui a ainsi ôté le pouvoir sur tout

être humain qui se confie en lui.

Grâce à sa venue, sa vie, sa mort et sa résurrection,

ses disciples sont devenus héritiers du royaume de Dieu’

Dans la vie à venir, ils recevront la couronne de justice et

verront Dieu face à face.

*Le repentir, un changement intérieur*

Celui qui «se repent» ne minimise pas sa faute, n’essaie

pas de l’oublier, mais la confesse comme un péché qui

le sépare de Dieu. Il implore le pardon de Dieu (Michée

7,9), tout en étant prêt à supporter les conséquences

de sa faute (Luc 15,21).

Dieu promet dans sa Parole de remettre à chacun sa

faute dès qu’il la reconnaît (I Jean 1,9). On peut la lui con­

fesser, en lui parlant seul à seul. Mais dans certains cas,

cela peut nous aider de faire notre confession en pré­

sence d’une tierce personne qui est, elle aussi, en com­

munion avec le Seigneur (Jacques 5,16). Par ce genre

d’aveu, nous répondons aux avances que Dieu nous a

faites en Jésus-Christ, et c’est cela le repentir. Il appar­

tient à chacun de lui donner cette réponse et d’entrer

ainsi en relation avec Jésus-Christ (Romains 1,17). C’est

ce que signifie «croire en Jésus». Ce n’est que par ce lien

de la foi que l’homme peut vivre de la justice de Dieu.

*L’amour du prochain*

Jésus a observé les commandements de l’Ancien Tes­

tament. Mais tout au long de sa vie, il a montré que

ces commandements comportaient des dimensions qui

étaient tombées dans l’oubli ou n’avaient encore jamais

été reconnues. C’est ainsi que Jésus a donné une inter­

prétation toute nouvelle des commandements relatifs

87

à l’amour du prochain: «Vous avez appris qu’il a été dit:

Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. Mais

moi, je vous dis: Aimez vos ennemis, bénissez ceux

qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous

haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et vous

persécutent, afin que vous soyez fils de votre Père qui

est dans les cieux; car il fait lever son soleil sur les

méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes

et sur les injustes.» (Matthieu 5,43-45)

Tant qu’il est sous l’empire du péché, l’homme est

incapable d’accomplir ce commandement et d’aimer son

ennemi. Mais Jésus a brisé le pouvoir du péché. Ceci

se reconnaît dans sa propre vie, à la façon dont il a lui-

même observé ce précepte. Il a prié pour ses enne­

mis et meurtriers, lorsqu’il pendait à la croix, et il a guéri

l’oreille de Malchus qui était venu l’arrêter (Luc 22,51).

Ses faits et gestes ont manifesté sa vraie nature. Et c’est

elle qui a donné la force à tant de martyrs chrétiens

de suivre son exemple; car il en fait don à tous ceux qui

croient en lui (Romains 5,5). Par sa puissance transforma­

trice, ils sont capables d’aimer, de pardonner et de lui

rendre témoignage. Il n’y a rien de plus révolutionnaire

au monde que le précepte de l’amour.

*Le retour de Jésus-Christ*

Il était au cœur de la prédication apostolique (I Corin­

thiens 11,26). Les premiers chrétiens s’attendaient à voir

revenir Jésus de leur vivant. Depuis, plus de dix-neuf

cents ans se sont écoulés, et l’on continue à annoncer

du haut de la chaire que Jésus revient bientôt. Les chré­

tiens se bercent-ils d’illusions? A cette question, la Bible

donne une triple réponse:

1. L’ardente attente du retour de Jésus-Christ cadre

parfaitement avec l’ensemble de son enseignement et

est un signe de l’attachement du disciple à son Maître.

88

2. Les «signes des temps» décrits dans Matthieu 24

sont aujourd’hui en grande partie accomplis.

1. Jésus reviendrait volontiers aujourd’hui plutôt que

demain. Cela ressort du fait qu’il emploie des termes

comme «époux» et «épouse» pour décrire sa relation

avec rEglise. Mais en sa qualité de Fils, il attend en toute

soumission l’heure fixée par son Père qui, dans sa bonté

et sa patience infinies, donne à chacun l’occasion de

se détourner de ses propres voies et de suivre Jésus-

Christ.

Combien de temps Dieu patientera-t-il encore? Nul ne

le sait sinon lui-même (Matthieu 24,36).

Mais le jour viendra où se jouera le dernier acte du

drame de ce monde. Celui qui n’aura rien fait pour

s’assurer le salut, qui aura refusé de saisir la vie éter­

nelle, se retrouvera en enfer, où il passera l’éternité avec

son péché, en compagnie du Malin. L’enfer est le lieu

qui n’est pas éclairé par l’amour de Dieu.

Personne ne peut imaginer ce que sera la fin du

monde. Dans l’Apocalypse, l’apôtre Jean en a évoqué

certains aspects par des images impressionnantes.

Mais tout cela nous dépasse et ne peut être adéquate­

ment exprimé dans un langage humain.

89

*Jésus-Christ, un maître parmi tant d’autres?*

**Sketch: Le rêveur**

Ce sketch a souvent été présenté dans des lycées et lors

de réunions d’évangélisation pour montrer ce qu’offrent

les religions à celui qui est dans la détresse.

Le jeune homme qui joue le rôle principal rêve qu’il est

assis dans une barque entraînée par le courant vers une

chute d’eau. Il sait qu’avec sa frêle embarcation il va

être broyé par les masses d’eau. Dans sa situation dé­

sespérée, il appelle au secours. Soudain, il est arraché

à son rêve par le bruit d’une porte qui se ferme en

claquant.

Personnages: le rêveur, un ami, un musulman, un

bouddhiste, un moraliste, un idéaliste. (La pièce com­

mence.)

*Le rêveur* (se réveillant) : Où suis-je? Je sens bel et

bien la terre ferme sous mes pieds! (L’ami s’approche

de lui par derrière.)

Pourtant, il y a un instant, j’étais encore dans la bar­

que, emporté à toute allure vers la cataracte. Dieu merci,

ce n’était qu’un rêve. Mais je n’arrive pas à m’en défaire.

Il me rend perplexe. Qu’est-ce que cela signifie? Bah! ce

n’était qu’un rêve. Il ne faut pas que je m’affole. Mais

n’était-ce qu’un rêve? Aurait-il une signification? En tous

cas, je continue à ressentir la peur d’être englouti par la

chute d’eau. Est-ce que je rêve encore? Ce rêve serait-il

une image de ma vie?

(L’ami lui met la main sur l’épaule. Le rêveur sursaute.)

*L’ami-.* Bonjour, Martin.

90

*Le rêveur.* Qu y a-t-il? Ah, c’est toi! Excuse-moi, je

suis un peu nerveux.

*L'ami:* Qu est-ce qui t’arrive? Tu trembles. As-tu peur?

Ou rêves-tu?

*Le rêveur.* Je ne sais pas. J’ai rêvé d’une chute d’eau.

C’était affreux.

*L'ami'.* Tu as dû rêver des chutes du Rhin près de

Schaffhouse que nous sommes allés voir l’autre jour.

*Le rêveur:* Tu me comprends, n’est-ce pas?

*L'ami:* Je n’en sais rien. Pourquoi as-tu tellement

peur?

*Le rêveur:* Tu ne comprends pas? Je suis assis dans

une barque - et toi dans une autre. Chacun pour soi. Im­

possible de venir en aide à l’autre. Chacun est seul, et

nous avançons vers la chute. Que dis-je, nous n’avan­

çons pas, nous sommes comme aspirés par elle. Toi

aussi.

*L'ami:* Moi aussi? Ce rêve... la barque... les chutes...

Penses-tu à la vie et à la mort? Je commence à com­

prendre... oui je comprends... cette peur affreuse.

*Le rêveur:* La mort nous guette. Si l’on est pris dans

les chutes, tout est fini. Et chacun est seul, incapable

d’aider l’autre. Qui peut me délivrer de ma peur? Il doit y

avoir moyen d’échapper à cette course folle vers la

chute d’eau. Je ne veux pas d’une telle fin. Qui me don­

nera la force d’arracher ma barque au courant? Je ne

veux pas me laisser entraîner. Je veux moi-même guider

ma barque.

*L’ami:* Dis-moi, est-ce que tu crois en Dieu?

*Le rêveur:* Quoi, en Dieu? Bien sûr, mais j’ai aussi

parfois des doutes. Il y a tant de religions, aussi valables

les unes que les autres. Dans mon rêve, j’ai cru entendre

un musulman.

(Six coups de gong. La sono simule le grondement

des chutes.)

*Le musulman:* C’est la sixième heure. Allah est grand.

91

Il n’y a pas d’autre Dieu que lui, et Mahomet est son pro­

phète. Tous à genoux, prions Allah!

*Le rêveur:* Amis, restez en prière! N’arrêtez pas, priez

que je sois sauvé.

Le *musulman:* A quoi bon? Tout est prédestiné par

Allah.

*Le rêveur:* Et les chutes, les chutes?

*Le musulman:* Ce qui doit arriver arrivera; notre prière

ne peut rien y changer.

*Le rêveur:* Que faut-il que je fasse?

*Le musulman:* Fais ta prière cinq fois par jour. Jeûne

pendant le mois du ramadan. Fais le pèlerinage de La

Mecque. Et tu entreras un jour dans les jardins du para­

dis. Là, tous tes souhaits se réaliseront. Le but vaut bien

l’effort. Mais encore faut-il que tu l’atteignes, car cela

dépend du bon vouloir d’Allah - il faut en prendre ton

parti. Ne veux-tu pas malgré tout bâtir sur ce fonde­

ment? Une telle espérance n’est-elle pas un réconfort

dans ton angoisse?

*Le rêveur:* Voilà ce qu’il m’a dit. Mais je n’y ai trouvé

aucun réconfort. Puis j’ai vu un homme au crâne rasé,

en toge jaune safran. Je crois que c’était un moine, un

bouddhiste.

(Grondement des chutes)

*Le bouddhiste:* Quoi, tu as besoin de réconfort? Je

suis bouddhiste, et je te dis qu’un jour, tout a une fin.

Tu n’as qu’à t’engager sur la voie de la contemplation.

*Le rêveur:* La contemplation... de quoi s’agit-il?

*Le bouddhiste:* Ton esprit est obscurci par l’ignorance

et souillé par ton attachement aux choses de la terre.

C’est de là que vient ta peur de la mort. Après cette vie,

tu renaîtras à une nouvelle vie. Invoque le Bouddha avec

ardeur et persévérance. Tu seras épuré et tu finiras par

pénétrer dans l’infini éternel du nirvâna, comme un

fleuve qui se jette dans la mer.

*Le rêveur:* Comme le fleuve se jette dans la mer? Mais

92

j’ai vu que le fleuve ne débramho .

la mer... il y a les chutes! Puis l’anerouf a'S' plement.dans

groupe de touristes. Parmi eux nuJ >SUr aUtre r'Ve Un

d’ordre de sa vie. 6UX’quelqu u" ™ le mot

*Le moraliste:* «Bien faire et laisser dire.»

*Le reveur:* Mais je me trouvais seul dans ma barque.

A qui devais-je faire du bien, et qui devais-je laisser dire?

Et en plus, si près des chutes? Puis j’entendis une autre

maxime.

*L’idéaliste:* «Que l’homme soit noble, secourable et

bon!»

*Le rêveur-.* A qui puis-je tendre une main secourable,

si près des chutes? Et moi, qui va m’aider? Je me trouve

en assez mauvaise posture pour qu’on vienne à mon

secours.

(On arrête le grondement des chutes)

*L'ami:* Ton rêve est conforme à la vérité. Ce que tu as

entendu venait de la bouche des représentants des

grandes religions: le musulman préconisant la résigna­

tion à un destin inéluctable et le bouddhiste prônant

l’éloignement du monde et la contemplation.

Tu n’as toujours pas trouvé de réponse à tes pro­

blèmes?

Mais moi, je vais te montrer le chemin de la véritable

délivrance.

Ecoute bien.

La barque des disciples de Jésus-Christ était en perdi­

tion sur le lac de Galilée. Des vagues énormes secouaient

la frêle embarcation de la proue à la poupe. Même ceux

des douze qui étaient des marins expérimentés avaient

peur.

A la quatrième veille de la nuit, ils virent venir à eux

une forme lumineuse, ayant l’apparence d un homme.

Croyant que c’était un fantôme, ils crièrent au secours.

Mais leur maître les calma par ces mots: «Rassurez-

vous, c’est moi; n’ayez pas peur.» Pierre, le pêcheur,

93

voulant s’en assurer, dit à Jésus: «Seigneur, si c’est toi,

ordonne que j’aille vers toi sur les eaux.»

Jésus accéda à son désir, et Pierre, défiant les lois de

la nature et son expérience antérieure, se mit à marcher

sur les eaux. Mais soudain, il commit une grave erreur: au

lieu de fixer son regard sur Jésus, il dirigea son attention

sur une grosse vague qui venait vers lui. A ce moment-là,

la force qui l’avait maintenu sur l’eau le quitta, et il com­

mença à s’enfoncer. Il s’écria: «Seigneur, sauve-moi.»

La réaction de Jésus est unique en son genre. Elle le

distingue de tous les fondateurs de religion. Il ne fit au­

cun reproche à Pierre. Il ne lui indiqua pas non plus la

ligne de conduite à suivre, comme l’auraient fait les fon­

dateurs de religion. Mais il vint à son secours. Etendant

la main, il le saisit et le tira hors de l’eau. Lorsqu’ils furent

montés dans la barque, le vent cessa. Les témoins de la

scène tombèrent aux pieds de Jésus et s’exclamèrent:

«Tu es véritablement le Fils de Dieu.»

**Jésus-Christ, la main secourable de Dieu**

Le message de Jésus-Christ n’est pas une religion, mais

une bonne nouvelle (c’est le sens, on l’a vu, du mot évan­

gile). La religion demande, l’évangile donne. La religion

ne peut rien changer au fait que l’homme vit sans Dieu.

Elle ne peut que le constater. La religion part de l’idée

que l’homme doit se frayer un chemin jusqu’à Dieu. Mais

il en est incapable, parce que le péché le sépare de Dieu.

L’évangile, au contraire, proclame la venue de Dieu vers

l’homme, en la personne de Jésus-Christ.

Il y a encore une autre différence^ On peut concevoir

n’importe quelle religion sans son fondateur. Car sa

doctrine ne dépend pas d’un homme particulier. Mais

l’évangile est fondé sur la venue de Jésus, et on ne peut

l’imaginer sans lui.

94

L’affiche annonçant le Kirchentag de Francfort mon­

trait une main tendue d’en haut et portait la devise de ce

rassemblement du protestantisme allemand: «Soyez

réconciliés avec Dieu.» C’était la même main que Pierre

avait saisie et qui l’avait sauvé cette fois-là sur le lac. Et

cette même main salvatrice est tendue vers nous. Voilà

l’évangile. Le Bouddha, Mahomet, Confucius, Kant,

Goethe et tous les autres ne peuvent que donner de

bons conseils. Mais à l’homme qui est en train de som­

brer dans la tempête de la vie, ils ne peuvent apporter

aucune aide.

Qu’est-ce qui me porte à croire qu’il n’y a que Jésus-

Christ qui puisse me secourir? Je vais vous l’expliquer,

faisant référence à la Bible, le seul livre qui nous dévoile

nos fautes sans ménagement, mais nous indique aussi

le moyen d’en être délivrés. J’y ai découvert cinq points

sur lesquels l’évangile de Jésus-Christ se distingue des

autres religions.

Le premier doigt de la main secourable de Dieu: Jésus-

Christ est le Fils de Dieu.

Le Bouddha n’a jamais fait une pareille affirmation. Les

bouddhistes le surnomment «le maître» ou «l’éveillé» qui

a su discerner le chemin de l’au-delà. Le Bouddha n’a

même pas reconnu l’existence de Dieu. Il n’a parlé que

*des* dieux. Il a rejeté les extrêmes, que ce soit ceux du

bien ou ceux du mal, et n’a enseigné que le juste milieu.

Lorsqu’on demande à un bouddhiste où est le juste

milieu, s’il n’y a ni droite ni gauche, il ne sait que répondre.

Où se trouve le «noble octuple sentier»? Ce qu est

l’opinion juste, la décision juste, la parole juste, l’action

juste, la vie juste, l’effort juste, la concentration juste et

la contemplation juste, tout cela dépend de I appré­

ciation personnelle de chacun. Au lieu de nous éclairer,

le Bouddha ne fait que multiplier les points d interro­

gation.

95

Il en est de même pour Mahomet. Les musulmans

déclarent: «Allah est grand et Mahomet est son prophète.»

Mahomet a lui-même reconnu qu’il n’était qu’un pro­

phète. Mais persuadé que les révélations contenues

dans le Coran étaient authentiques et que son enseigne­

ment était supérieur à celui du christianisme, il n’admit

pas que Jésus soit plus qu’un prophète.

Bahâ U’Ilah, qui s’identifiait avec le lahvé de l’Ancien

Testament, l’Esprit de vérité du Nouveau et la grande

Révélation du Coran, se désigne lui-même comme «le

consolateur».

Mais la Bible réfute de telles allégations. Par contre,

elle atteste à plusieurs reprises que Jésus est le Fils

de Dieu.

A son baptême, une voix se fit entendre du ciel. Dieu

lui-même disait: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui

j’ai mis toute mon affection.» (Matthieu 3,17)

Au cours de son procès, les dépositions des témoins

n’ayant pas permis au souverain sacrificateur de le con­

damner à mort, celui-ci demanda à Jésus: «Je t’adjure,

par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils

de Dieu.» (Matthieu 26,63)

Jusqu’alors, Jésus avait gardé le silence. A présent, il

fallait qu’il parle. En tant que Fils, il ne pouvait pas renier

son Père. Aussi répondit-il à Caïphe: «Tu l’as dit. De

plus, je vous le déclare, vous verrez désormais le Fils de

l’homme assis à la droite de Dieu et venant sur les nuées

du ciel.» (Matthieu 26,64) Jésus a ainsi reconnu qu’il était

le Fils de Dieu, tout en sachant que pour cette raison il

serait condamné à mort. Car les juifs ne voulaient pas

admettre que quelqu’un ne faisant pas partie de la lignée

sacerdotale puisse être le Messie, même s’il accomplis­

sait parfaitement la prophétie messianique: «Tu es sacri­

ficateur pour toujours, à la manière de Melchisédek.»

(Psaume 110,4; Hébreux 5,10; 6,20; 7,1 ss)

Les disciples ont confirmé le fait que Jésus était le Fils

96

de Dieu. Lorsqu il monta dans la barque avec Pierre et

que la mer se calma instantanément, ils se jetèrent à ses

pieds et s exclamerent: «Tu es véritablement le Fils de

Dieu.» (Matthieu 14,33)

Le dernier témoignage biblique que nous allons men­

tionner est celui d un non-juif, qui ne faisait donc pas

partie de ceux qui attendaient la venue du Messie. Il

s’agit du centenier romain, qui était chargé de diriger le

crucifiement. Après avoir assisté de près au supplice et à

la mort de Jésus, il s’est écrié: «Assurément, cet homme

était Fils de Dieu.» (Matthieu 14,33)

A ces quatre témoignages, on pourrait en ajouter beau­

coup d’autres, tirés de la Bible. Mais cela a-t-il une telle

importance? Faut-il à tout prix qu’il soit le Fils de Dieu?

Aux yeux des gens simplement «religieux», cela n’est

pas nécessaire. Ils pensent que tout dépend d’eux et

que c’est par leurs propres efforts qu’ils parviendront

à Dieu. Mais quiconque sait que ceci tient de l’utopie,

parce qu’il a pris conscience de ses fautes et de son

incapacité de s’en défaire, même au prix de très grands

efforts, est heureux de pouvoir faire appel à l’aide de

Dieu, offerte en la personne de son Fils. Il ne se con­

tente pas d’un maître ou d’un prophète, prodigue en

bons conseils et en préceptes moraux impraticables qui

ne font qu’aggraver sa détresse. Il a besoin de Dieu. Et

Dieu a fait savoir que Jésus-Christ est le seul chemin qui

mène vers lui (Jean 14,6).

Le deuxième doigt de la main secourable de Dieu:

Jésus-Christ n’a jamais péché.

Cela non plus, aucun bouddhiste ne le dirait du

Bouddha. Le bouddhisme a d’ailleurs une tout autre

notion du péché. C’est dans la joie de vivre et tout ce

qui s’y rattache qu’il voit le péché.

Mahomet a fait des fautes notoires. En épousant la

femme de son fils adoptif Zaïd, il a commis un adultéré.

97

Dans son harem, il avait plus de quatre femmes - limite

qu’il avait lui-même fixée pour ses adeptes. Pour se justi­

fier, il a invoqué une prétendue révélation coranique qui

l’y aurait autorisé. Lors de razzias exécutées contre sa

propre tribu, il fit couler beaucoup de sang.

Bahâ U’Ilah a conquis son titre en menant une lutte

sans merci contre son beau-frère. A l’époque, on n’hési­

tait pas à recourir au poison.

Goethe, le grand écrivain allemand dont maint soldat

d’Outre-Rhin a emporté les œuvres à la guerre en guise

de «bible», a certes formulé quantité de belles phrases et

enrichi la poésie et la pensée allemandes par ses écrits,

mais il ne peut pas nous être proposé comme modèle.

La maxime: «Que l’homme soit noble, secourable et

bon», dont bien des personnes ont fait leur mot d’ordre,

vient de la plume d’un homme qui ne l’a pas observée

lui-même, car les aventures amoureuses de Goethe

n’avaient rien de noble, secourable ou bon.

Bien des passages de la Bible attestent par contre que

Jésus n’a jamais péché. L’apôtre Pierre, qui a fait partie

pendant trois ans du cercle de ses collaborateurs in­

times, écrit dans une de ses lettres: «Christ aussi a souf­

fert pour vous, vous laissant un exemple, afin que vous

suiviez ses traces, lui qui n’a point commis de péché, et

dans la bouche duquel il ne s’est point trouvé de fraude.»

(I Pierre 2,21.22)

Dans l’épître aux Hébreux nous lisons: «Il a été tenté

comme nous en toutes choses, sans commettre de

péché.» (Hébreux 4,15) Aussi Jésus a-t-il pu lancer ce

défi aux Juifs: «Qui me convaincra de péché?» (Jean

8,46), sans que personne ne le relève.

Matthieu, l’ancien collecteur d’impôts, relate dans son

Evangile que le procurateur Pilate fut très embarrassé

lors du procès de Jésus: en examinant l’acte d’accusa­

tion dressé contre lui, il constata qu’il n’avait fait aucun

mal. En désespoir de cause, il demanda à la foule: «Que

98

ferai-je donc de Jésus, qu’on appelle le Christ?» Mais

tous répondirent: «Qu’il soit crucifié!» Pilate reprit, per­

plexe: «Mais quel mal a-t-il fait?» Et ils crièrent encore

plus fort: «Qu’il soit crucifié!» (Matthieu 27,19-23) Parmi

ceux qui avaient souhaité sa mort, aucun ne pouvait lui

reprocher la moindre faute. Ne sachant plus que faire,

Pilate prit de I eau, se lava les mains en présence de la

foule et dit: «Je suis innocent du sang de ce juste.» (Mat­

thieu 27,24) Mais comme il avait bien compris les insi­

nuations des principaux sacrificateurs: «Si tu le relâches,

tu n’es pas ami de César» (Jean 19,12), il signa la sen­

tence de mort et fit placer un écriteau sur la croix,

indiquant en hébreu, grec et latin le chef d’accusation

retenu contre lui: «Jésus de Nazareth, roi des Juifs.»

(Jean 19,19.20)

Seul un homme sans péché pouvait nous montrer

comment échapper au péché. On reçoit des conseils en

veux-tu en voilà. On nous dit ce qu’il faut faire et ce qu’il

ne faut pas faire. Mais il ne suffit pas de prodiguer de

bons conseils, il faut être en mesure de les appliquer.

Que penser d’un coiffeur qui, diagnostiquant chez

nous une calvitie naissante, nous recommande une lo­

tion capillaire capable non seulement de conserver les

cheveux, mais de les faire repousser, tout en étant lui-

même chauve comme un œuf? Nous avons beaucoup

de peine à croire à l’efficacité de son produit.

Que penser d’un fondateur de religion qui veut nous

montrer comment échapper au péché, alors que lui-

même n’en est pas délivré?

Jésus-Christ, par contre, a parfaitement accompli tout

ce qu’il a prêché.

Le troisième doigt de la main secourable de Dieu: Jésus-

Christ est mort à notre place.

En lisant le récit de la Passion de façon suivie, on est

profondément ému (Matthieu 26-27; Jean 18-19). Jésus

99

a souffert un long martyre: interrogatoires prolongés,

gifles, crachats, flagellation - «quarante coups moins un»

avec un fouet aux lanières duquel étaient fixés des bouts

de plomb, sur son dos nu, tendu par les liens qui ratta­

chaient sa tête à ses genoux. Le plus souvent, on ne sur­

vivait pas à ce genre de torture. Les premiers coups dé­

chiraient la peau et les suivants s’abattaient sur la chair

à vif. La flagellation fut suivie des railleries mordantes de

la foule qui quelques jours auparavant l’avait acclamé en

criant: «Hosanna! Béni soit celui qui vient au nom du

Seigneur!» Revêtu du manteau pourpre d’un soldat, un

roseau dans la main et une couronne d’épines sur la tête,

il fut présenté à la foule hurlante. Les soldats lui ôtèrent

ensuite le roseau de la main et le frappèrent sur la tête

jusqu’à ce que les épines se soient enfoncées dans la

peau. Sur son dos déchiqueté par la flagellation, Jésus

dut porter une lourde croix jusqu’au lieu du supplice. Là,

des clous meurtrirent ses mains et ses pieds lorsque les

soldats l’attachèrent brutalement à la croix. Il passa six

heures sur la croix, exposé au soleil brûlant, endurant

des tourments inimaginables.

Pourquoi a-t-il souffert ainsi? Sur la croix du Calvaire,

Jésus a subi à notre place les tourments de l’enfer. Il a

pris sur lui le châtiment que nous méritions. Le pire

n’était pas les souffrances causées par la déchirure de

ses poignets et de ses pieds ni l’intensité croissante de

ses battements de cœur, mais l’abandon du Père, la rup­

ture du contact avec lui. Longtemps, j’ai pensé que

Jésus avait seulement cru qu’il était abandonné de son

Père. Car je ne pouvais pas m’imaginer qu’à un pareil

moment, Dieu ait pu se détourner de lui. Le Dieu qui

nous assure par sa Parole qu’il est particulièrement

proche de nous dans la souffrance et la détresse auraityil

pu délaisser son Fils?

Mais la Bible affirme que Jésus s’écria: «Mon Dieu,

mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné?» (Matthieu

100

27,46) D eu seRetournait de notre péché que Jésus avait

pnS4Ur □ î,?t,<<+deV®nU maléd'ction Pour nous», écrit

l-apotre Paul (Galates 3,13), ce qui veut dire qu’il a fallu

qu’il endure pour nous la rupture du contact avec Dieu.

C’est ce qui 3 rendu se mort si pénible.

Aucun autre homme, qu’il s’appelle Bouddha, Confu-

cius, Mahomet ou quelque soit son nom, ne s’est offert

en sacrifice pour ses adeptes.

Mais Jésus a prouvé son amour envers nous pécheurs

en donnant sa vie pour nous ouvrir l’accès auprès du

Père. Sa croix fut comme le pont jeté sur l’abîme qui

nous séparait de Dieu. Tous ceux qui sont devenus ses

disciples peuvent, en la présence divine, se réclamer de

la mort substitutive du Fils de Dieu. Le grand Juge ne

voit alors plus leurs péchés, mais uniquement le sang

de Jésus qui les a purifiés de toutes leurs fautes.

Le quatrième doigt de la main secourable de Dieu:

Jésus-Christ est revenu à la vie.

La nouvelle de sa résurrection est le triomphe de

l’évangile. A Médine, vous pouvez visiter le tombeau

de Mahomet. A Kusînagara, on vous montre l’endroit

d’où les cendres du Bouddha ont été dispersées dans

le fleuve. Mais le sépulcre de Jésus est vide (Marc 16,1).

A l’aube du matin de Pâques, Marie de Magdala et les

autres femmes qui voulaient embaumer le corps de leur

Maître ne l’ont pas trouvé dans la tombe. Supposant

qu’il avait été volé, les apôtres Pierre et Jean ont couru

à leur tour au sépulcre. Lorsque Jean jeta un coup d œil

à l’intérieur, il vit les bandes posées à terre et le suaire

plié à part.

Pierre qui le suivait pénétra dans la tombe et fit la

même constatation. Par la suite, le Christ ressuscité

est apparu à ses disciples, à Marie de Magdala et a

nombre d’autres personnes. Paul raconte qu il a ete vu

Par «plus de cinq cents frères à la fois, dont la plupart

101

sont encore vivants, et dont quelques-uns sont morts»

(I Corinthiens 15,6). A tous ces témoins, il s’est présenté

dans son corps glorifié.

Quelques semaines plus tard, interrogé par le sanhé­

drin sur la guérison miraculeuse d’un homme infirme,

Pierre prononça ces paroles courageuses: «Sachez-le

tous, et que tout le peuple d’Israël le sache! C’est par le

nom de Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez cruci­

fié et que Dieu a ressuscité des morts, c’est par lui que

cet homme se présente en pleine santé devant vous.»

(Actes 4,10) Quiconque connaît tant soit peu la situation

religieuse de l’époque sait dans quel guêpier Pierre s’est

fourré en parlant de résurrection. A Jérusalem, le sanhé­

drin était composé de pharisiens et de sadducéens. Ces

derniers constituaient depuis plusieurs décennies la ma­

jorité parlementaire, et c’est de leurs rangs que sortait le

grand prêtre. Ils ne croyaient pas aux miracles, niaient

l’existence des anges et disaient qu’il n’y a pas dè ré­

surrection. La minorité pharisienne, par contre, affirmait

ces choses.

Depuis des années, la résurrection faisait donc l’objet

d’une vive controverse entre les deux camps. Les sad­

ducéens craignaient que leur théologie soit battue en

brèche par les disciples du Nazaréen. D’où les mesures

de sécurité prises autour du tombeau de Jésus, en parti­

culier le scellement de la grosse pierre et la surveillance

de la garde. Pierre, puis Paul, ont évoqué à plusieurs re­

prises cette question très épineuse pour le sanhédrin.

En plus des témoignages bibliques, la célébration du

dimanche atteste elle aussi la réalité de la résurrection.

Les juifs observent le sabbat, le septième jour de la

semaine. Dès les premiers temps, les chrétiens se sont

mis à célébrer le premier jour de la semaine, parce que

c’était le jour de la résurrection de Jésus. Chaque

dimanche nous rappelle donc le glorieux'message de

Pâques: «Jésus-Christ est vraiment ressuscité!»

102

Si les adeptes d’autres religions peuvent faire état de

certaines valeurs morales caractérisant leur système,

sur ce point ils doivent garder le silence. Le fondateur de

leur religion n’a pas su vaincre la mort.

On entend parfois dire. «Aucun mort n’est jamais reve­

nu! Comment savoir ce qui vient après la mort?» De tels

arguments ne tiennent pas à la lumière du fait ample­

ment attesté que Jésus est revenu à la vie. Il était au sé­

jour des morts, et il en est ressorti, nous ouvrant ainsi

l’accès à la vie éternelle.

Le cinquième doigt de la main secourable de Dieu:

Jésus-Christ aime les pécheurs - et il revient.

Un missionnaire relate l’épisode suivant de son voya­

ge en Thaïlande: «Un Malais fort aimable, portant un

complet-veston typiquement anglais, nous a invités à

l’accompagner à terre lors d’une escale à Penang, où le

bateau de la compagnie maritime nous avait amenés.

Puis du port, nous nous sommes rendus à la mon­

tagne du temple. A l’intérieur du <Temple des quatre

bouddhas>, on aperçoit quatre énormes bouddhas,

couleur chocolat, le visage tourné vers les quatre points

cardinaux. A leurs pieds gisent des hommes au visage

torturé, écrasés par le poids des bouddhas. Notre guide

nous a expliqué ce que le sculpteur a voulu exprimer par

cette scène:,

<Le Bouddha méprise les assassins, les voleurs, les

menteurs, les buveurs, les fumeurs, nous dit-il.

- Ces gens n’ont-ils donc aucun moyen d échapper à

leur triste sort, lui demandai-je. Il n’existe pourtant pas

un seul homme qui soit sans péché.

- Non, dit-il en secouant la tête, il n’y a rien à faire.

Cette sculpture doit leur servir d’avertissement, les

inciter à s’amender.

- Et pour lutter contre leurs mauvais penchants, le

ciel leur accorde-t-il la force nécessaire?»

103

Là encore, il n’a pu me donner qu’une réponse

négative.»

Paul écrit à son jeune ami Timothée: «C’est une parole

certaine et entièrement digne d’être reçue, que Jésus-

Christ est venu dans le monde sauver les pécheurs.»

(I Timothée 1,15) Jésus ne méprise pas les pécheurs, il

les aime. C’est pour cette raison que les pharisiens et

les scribes ont critiqué Jésus. «Cet homme accueille

des gens de mauvaise vie, et mange avec eux», s’excla­

maient-ils, indignés. Ils trouvaient cela déplacé. Un

homme tombé dans le péché se voyait méprisé, rejeté

par eux de la communauté, comme s’il avait la lèpre.

Un jour, Jésus se trouvait de bon matin dans le

temple, et la foule s’assembla autour de lui. Il s’assit et

se mit à l’enseigner, lui parlant du royaume de Dieu. Les

scribes et les pharisiens étaient jaloux de son succès.

Ils lui amenèrent une femme surprise en flagrant délit

d’adultère. La plaçant au milieu du peuple, ils lui dirent:

«Maître, cette femme a été surprise au moment même

où elle commettait un adultère. D’après la loi de Moïse,

il faudrait la lapider. Et toi, qu’en dis-tu?»

Jésus se rendait compte qu’ils lui tendaient un piège,

car ils cherchaient depuis longtemps un chef d’accusa­

tion contre lui. Mais il ne donna pas dans le panneau. Il

se baissa et se mit à écrire avec le doigt sur le sol. Après

un moment, il se redressa et leur dit:

«Que celui d’entre vous qui n’a jamais péché lui jette la

première pierre!»

Puis il se baissa de nouveau et se remit à écrire sur le

sol. Ces hommes, troublés dans leur conscience, par­

tirent l’un après l’autre, les plus âgés d’abord. Il ne resta

que la femme adultère. Elle se tenait seule devant Jésus.

Allait-il la sermonner? Non, il se redressa et lui dit:

«Eh bien, où sont-ils? Personne ne t’a-t-il condam­

née?

104

- Personne, Maître, répondit-elle.

- Je ne te condamne pas non plus, dit Jésus. Va, et

ne pèche plus.»

Jésus n’a pas minimisé son péché, au contraire, il lui a

montré une voie nouvelle, celle de l’obéissance.

Je suis heureux d’avoir grandi dans un pays où le

message de l’évangile est annoncé, et l’a été depuis des

siècles. Depuis mon enfance, on m’a appris que Jésus

aime les pécheurs et qu’il est allé jusqu’à mourir pour

eux. Même quand il était sur la croix, il s’est soucié du

sort d’un malfaiteur (Luc 23, 39-43). Son dernier entretien

sur terre, il l’a eu avec lui, et la première personne qu’il a

retrouvée au paradis, ce fut encore lui. Je ne prétends

pas être sans péché. Qui aurait, en effet, la prétention

d’affirmer qu’il n’a rien à se reprocher, pas même un

mensonge? Sur ce point, il n’y a pas lieu de philosopher

sur la valeur de la religion. C’est une question éminem­

ment pratique: celui qui se connaît tant soit peu sait

qu’il est un pécheur. Mais où trouver la compréhension

et l’aide nécessaires pour résoudre le problème de notre

culpabilité? Le Bouddha ne nous manifestera que du

mépris. Et Mahomet se contentera de nous imposer un

pénible pèlerinage ou une période d’ascèse. Jésus, par

contre, nous offre le pardon. «Venez à moi, vous tous qui

êtes fatigués et chargés, nous dit-il, et je vous donnerai

le repos.» (Matthieu 11,28)

De plus, avant de nous quitter, il a promis de revenir

nous prendre avec lui. Semblable à l’époux qui vient

chercher son épouse, il descendra du ciel pour enlever

son Eglise qui rassemblera tous ceux qui se sont confiés

en lui et qui l’ont aimé. Jusqu’à présent, toutes les pro­

messes de la Bible se sont fidèlement accomplies. N en

sera-t-il pas de même de celles qui ont trait au retour de

Christ? Si, bien sûr, car Dieu tient toujours parole.

Nulle autre religion ne promet à ses fidèles le retour de

son fondateur. Sur les questions ayant trait à l’avenir,

105

Mahomet conseillait à ses adeptes d’interroger ceux

qui ont reçu les Ecritures (il voulait dire les chrétiens).

Dans le Coran (surate 111,183) on lit ceci: «Vous serez

éprouvés dans vos biens et dans vos personnes. Vous

entendrez beaucoup d’injures de ceux qui ont reçu

les Ecritures avant vous et des idolâtres, mais prenez

patience et craignez Dieu: toutes ces choses sont

dans les décrets éternels.» Le retour de Christ fait partie

de l’essentiel du message de l’Eglise chrétienne.

*Jésus-Christ, notre salut*

Lorsqu’un homme est en train de se noyer et appelle au

secours, à quoi cela sert-il de lui donner de bons con­

seils ou de lui faire la morale? A rien, sinon à le découra­

ger davantage. Résigné, il se laissera entraîner à sa perte

par le courant.

Si dans sa Parole, Dieu nous dévoile sans ménage­

ment notre état de perdition, il nous tend en même

temps sa main salvatrice par Jésus-Christ.

Aujourd’hui, cependant, la plupart des Occidentaux

vivent dans l’illusion, s’imaginant qu’il leur suffit de

«croire». Et qu’entendent-ils par là? Ils croient en l’exis­

tence de Dieu, à la véracité de la Bible, à la rémission de

leurs péchés par Jésus, le Fils de Dieu. C’est pourquoi

bon nombre de ces soi-disant chrétiens vont prendre la

cène une fois par an. «Au fond, se disent-ils, cela ne fait

pas de mal, tout comme il est utile de se mettre au ré­

gime une fois l’an, histoire d’épurer son sang. On ne sait

jamais ce qui peut arriver. S’il s’avère que la Bible dit

vrai, qu’après la mort vient le jugement, on aura du moins

fait son devoir ici-bas.» De plus, on apporte son obole à

I église et on rend à l’occasion un service à son prochain.

Pour le reste, on a son opinion personnelle. L’essentiel,

après tout, c’est d’«avoir la foi». Mais cela n’est pas la

foi, c est plutôt sa négation. Voyez ce qu’écrit Jacques:

106

<<Tu crois qu'il y a un seul Dieu, tu fais bien; les démons

le croient aussi, et ils tremblent». (Jacques 2 19)

Avoir vraiment la foi, c’est saisir la main que Dieu nous

tend, s’en réjouir et l’en louer.

Un homme sur le point de se noyer a deux possibilités:

ou bien il saisit la main de son sauveteur, s’y cramponne

et se laisse sauver; ou bien il refuse l’aide qui lui est of­

ferte, en se disant: «Je vais essayer de gagner la rive par

mes propres moyens.» Un bon nageur peut éventuelle­

ment se dégager des tourbillons du Rhin et arriver au

bord. Il peut même réussir à sortir vivant de l’Amazone.

Mais personne ne peut, par ses propres forces, se déga­

ger du courant du péché. Pas même si, comme le baron

de Crac, il essaie de s’en sortir en se prenant lui-même F

par les cheveux. Le tourbillon du mal est plus fort que r

la force morale ou la volonté de l’homme. Il l’entraîne ■

vers la perdition. Et si l’homme se perd, ce n’est pas la < L

faute du sauveteur, mais uniquement la sienne. Celui qui

rejette l’évangile, l’offre de Dieu en Jésus-Christ, sera

jeté avec son péché, avec Satan, le père du mensonge,

avec toutes les forces du mal qui sont à l’œuvre dans

ce monde, dans ce que Jésus appelle «les ténèbres du

dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de

dents» (Matthieu 8,12). S’il se perd, ce n’est donc pas

à cause de ses fautes, mais parce qu’il a repoussé l’offre

du salut. Malgré sa religion, son idéalisme, sa morale,

il passera l’éternité là où il n’y aura plus ni amour, ni

pardon, ni paix.

Mais si, renonçant à vouloir échapper par ses propres

forces à l’emprise du péché, il saisit la main de Dieu,

Jésus-Christ, il est sauvé - non par ses œuvres, mais

uniquement par la grâce de Dieu. Il passera I éternité

en la présence de Jésus, qui a dit: «Que votre cœur ne se

trouble point. Croyez en Dieu et croyez en moi. Il y a

plusieurs demeures dans la maison de mon Pere. Si

cela n’était pas, je vous l’aurais dit. Je vais vous préparer

107

une place. Et, lorsque je m’en serai allé, et que je vous

aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai

avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi.»

(Jean 14,1-3) Un chrétien est donc un homme qui ne

mène plus sa vie à son gré, mais qui la place entre les

mains de Jésus-Christ.

De ce fait, il reçoit, comme le déclare la Parole de

Dieu, la rémission de ses péchés, et l’Esprit de Dieu se

met à diriger sa vie (I Jean 1,9). Il attire l’attention du

croyant sur la moindre faute et fait croître sa compréhen­

sion de l’œuvre rédemptrice du Fils de Dieu (Romains

8,14). De ce fait, il ne pourra dans l’éternité s’empêcher

de se joindre au chant de la multitude céleste: «L’Agneau

qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la

sagesse, la force, l’honneur, la gloire et la louange.»

(Apocalypse 5,12)

108

*Ils sont devenus chrétiens*

**Un ancien bouddha**

Je suis né comme fils de chasseur dans la partie est du

Tibet. A l’âge de six ans, je fus soumis à un examen par

une délégation de lamas, qui déclarèrent ensuite à mes

parents que j’étais la quatorzième incarnation du grand

prêtre du monastère d’Odser. Odser signifie «la lumière

vive». Vingt-et-un autres monastères dépendent de celui

d’Odser. Peu après, je fus intronisé et reçus à partir de

ce moment-là la vénération due à un dieu, car mon pré­

décesseur était censé avoir atteint le stade d’un boud­

dha. S’il s’était réincarné en moi, c’était pour le bien

des hommes. En tant qu’héritier, toutes ses terres, les

monastères et tous ses trésors m’étaient dévolus.

Par la suite, on m’amena à Lhassa, la ville sainte des

Tibétains. Je reçus ma formation au monastère de Sera

qui, avec ses 6 000 moines, est le deuxième du Tibet. A

l’âge de douze ans, on organisa pour moi un pèlerinage

en Inde sur les lieux saints du bouddhisme. Lorsqu’un

Tibétain se rend de Lhassa en Inde, en passant par le

Sikkim, il arrive d’abord à Kalimpong. Dans cette ville,

il voit ce qu’il n’a jamais pu voir auparavant: des églises

chrétiennes et la croix des chrétiens. Dans une auberge,

on m’informa qu’un certain pasteur Tharchin y avait im­

primé le livre des chrétiens en tibétain et qu’on pouvait

se le procurer chez lui. Comme je n’avais jamais vu ce

livre, j’envoyai un serviteur m’acheter une Bible.

Après mon retour à Lhassa, je montrai la Bible aux

moines qui m’enseignaient, curieux de savoir ce qu ils en

penseraient. Après l’avoir feuilletée, ils me donnèrent

109

leur avis: tout ce qu’elle dit étant absurde, je ferais bien

de ne plus y toucher. Je laissai donc tomber la Bible et

me consacrai à fond à l’étude, surtout à celle de la médi­

tation où j’atteignis un niveau comparable à celui du

doctorat. A16 ans, je refis le voyage en Inde, cette fois-ci

par mes propres moyens et en n’emmenant qu’un servi­

teur et un interprète que j’embauchai à Kalimpong. Je

vécus deux ans à Calcutta. Pour pouvoir aller n’importe

où, je m’habillai en civil. Je voulais découvrir ce qu’était

le véritable christianisme. Deux à trois fois par semaine,

j’assistai à des réunions du soir, mais malheureusement

je n’y ai rien compris. Un jour, on montra au cinéma un

film dont le scénario était tiré de la Bible. Il s’agissait de

«Salomon et la reine de Séba». Ce film ayant suscité en

moi un nouvel intérêt pour la Bible, j’achetai une Bible en

anglais. Je suis même allé voir un pasteur baptiste cana­

dien, pour lui poser des questions sur la Bible, mais nous

n’avons pas pu nous comprendre, carje n’avais bien sûr

pas amené d’interprète. J’étais donc très heureux lors­

qu’on montra d’autres films à thème biblique. J’ai trouvé

«Les dix commandements» très impressionnant, et le

personnage de Jésus dans «Ben Hur» m’a semblé si lu­

mineux, bon et attachant qu’après l’avoir revu dans «Le

Roi des rois», je ne pus plus prier que Jésus. J’achetai

une image de Jésus et la suspendis dans ma chambre.

Mes amis avaient beau s’en offusquer, cela me laissait

indifférent. Je ne voulais plus garder mes bouddhas, et je

me mis à les vendre. Lorsque les gens se jetaient à mes

pieds, s’attendant à ce que je les bénisse, je les obligeais

à se relever. J’avais hâte de retourner à Lhassa parler de

Jésus à mes moines. Ils ignoraient encore tout de lui.

Mais les choses se passèrent tout autrement. Les

communistes ayant pénétré dans l’ouest du pays, je fus

coupé de mes monastères. Bien avant le dalaï-lama, je

dus donc m’enfuir vers le sud. Il me fut encore possible

d’emprunter les grandes routes et d’emporter 47 caisses

110

plemes d or et d argent, de tapis et d’objets de valeur. En

automne 1963, je fus baptisé à Kalimpong par le pasteur

Tharchm. Je désirais désormais porter le nom de David

car la foi de cet homme de Dieu était un exemple pour

moi. J ai étudié a fond la philosophie, la logique et toutes

les doctrines du bouddhisme, mais ce n’est que par

Jésus que j ai connu la paix du cœur et la vraie joie.

J’ai compris que lui seul avait le pouvoir de remettre les

péchés et de donner la vie éternelle. Depuis que je suis

venu à lui, un changement s’est opéré en moi. Quand

je suis sur le point de commettre une faute comme

autrefois, j’éprouve une certaine hésitation et j’ai peur.

Si je la commets malgré tout, je suis très malheureux.

J’y vois la preuve que Jésus-Christ est capable de trans­

former notre cœur.

David Tenzmg

David Tenzing est le prêtre bouddhiste le plus haut placé

qui soit devenu chrétien. Je l’avais invité à venir en Alle­

magne se former comme missionnaire. Hélas, la chose

n’a pas pu se faire, car en février 1966, j’ai reçu le télé­

gramme suivant: «Berger décédé le 8 février et enseveli

au cimetière anglais.» Ce que nous redoutions est donc

arrivé: les bouddhistes ont fait échouer son voyage en

l’empoisonnant. Mais son martyre n’a pas été vain. Tout

son témoignage prouve clairement qu’«il n’y a de salut

en aucun autre» que Jésus-Christ. w H

**Un ancien juif**

Au moment où son frère, qui avait dans son désarroi

cherché refuge dans le sionisme, venait de mourir, déçu,

à Jérusalem, et où sa propre fille écrivait à son petit-fils.

«Il n’avait plus le courage de vivre», s’opérait en Karl

Jacob Hirsch le miracle d’un renouveau intérieur com­

plet. Il vivait son retour à Dieu.

111

Jusqu’alors, son point do vu© avait été celui de l’athée

convaincu qu’il était. «C’était ma ferme conviction que

Dieu était une simple construction de l’esprit, échafau-

dée par l’homme, pour ne pas être obligé d’expliquer

l’inexplicable.» «Toute ma vie durant, mon moi était

au premier plan. J’en souffrais, ainsi que mon entou­

rage.» Son inaptitude à communier avec autrui avait fini

par provoquer le naufrage de son mariage. Il était arrivé

au point où il ne savait plus que faire de sa vie. Une

grave maladie organique, sans doute déclenchée par

la crise spirituelle qu’il traversait, fut l’occasion de sa

délivrance intérieure. A présent, il considère la vie nou­

velle qui lui a été donnée comme un vrai miracle. «La

lumière se fit peu à peu, et je reconnus pour la première

fois dans ma vie que j’étais une créature de Dieu.» Et

parallèlement se fit jour cette autre conviction que ce

n’était pas le Dieu vengeur, mais le Christ miséricordieux

qui s’était révélé à lui. «J’étais coupable, aussi coupable

que peut l’être un homme qui a cru être maître de son

destin. Le Dieu vengeur m’aurait tué, mais le Dieu

d’amour m’a sauvé. Dans ma nuit profonde, je me suis

tourné vers lui. Il m’a vivifié et conduit à Jésus-Christ.»

Il comprit en même temps qu’il ne pourrait plus jamais

revenir à son ancienne vie. «La vie que j’ai abandonnée

ressemblait à une chambre pitoyable, tout en désordre,

et je savais que je ne pourrais plus me contenter du

judaïsme et de ses formes religieuses.»

L’éclaircissement décisif lui vint par la lecture de la

Bible. «Jamais je n’ai senti mon cœur battre en touchant

un livre comme avec celui-ci», écrit-il en décrivant le

moment où, sur sa demande, on lui remit une Bible. La

première parole qui lui tomba sous les yeux, lorsqu’il

l’ouvrit, le frappa comme la foudre: «Si un homme ne naît

de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu.» Il passa

des heures et des heures à lire le Nouveau Testament.

«J’avais l’impression de trouver ce que j’avais cherché

112

depuis très longtemps.» Le jour décisif pour lui fut le

vendredi saint de l’annee 1945. Pour la première fois

en tant que chrétien il écouta la Passion selon sain!

Matthieu. «Je vis le cortege interminable de juifs torturés,

martyrises, mutiles et assassinés traverser les siècles

j’entendis le cri presque cynique: <Que son sang retombé

sur nous et sur nos enfants!» Et lors du chant du choral

final: «Assis, nous laissons couler nos larmes», je pleurai,

moi aussi, parce que Jésus était mort également pour

moi.» Le soir du même jour, Hirsch fut baptisé par son

ami et conseiller, le pasteur Forell.

d’après K. J. Hirsch, *Retour à Dieu*

**Un ancien musulman**

Ma patrie s’étend sur les bords du Nil. Enfant, j’ai joué

dans ses rues poussiéreuses ou à l’ombre de ses dat­

tiers, et me suis régalé de juteuses pastèques. Par ma

circoncision, quand j’étais tout petit, je devins un des

adeptes de l’islam.

Dès mon enfance, on m’a enseigné le Coran, le livre

sacré des musulmans. Pendant le mois du ramadan,

mes parents veillaient à ce que je ne mange rien, que je

ne boive rien et que je prie beaucoup durant les douze

heures du jeûne quotidien. Au moins cinq fois par jour, je

me jetais à terre et, tourné vers La Mecque, récitais mes

prières.

J’eus la possibilité d’aller étudier en Allemagne. Là, je

rencontrai des gens sympathiques et acquis beaucoup

de connaissances. J’appris à connaître la civilisation

chrétienne et le mode de vie de la population chrétienne.

Mais pendant cette période, personne ne m’a jamais

parlé de sa foi. Ce n’est que lors de mon voyage e re

tour que je fis connaissance d’un groupe *° æ*

«ens engagés, les Porteurs du Flambeau d Allemagne,

113

dirigé par le Dr. Dwight Wadsworth. J© m assis auprès

de lui sur le bateau, et nous avons discuté. Il me parla

de Jésus. Le nom de Jésus ne m’était pas inconnu,

mais je le considérais uniquement comme un prophète.

Pour la première fois de ma vie, il me fut présenté

comme Sauveur et Messie.

Le Dr. Wadsworth essaya de m’en convaincre. Mais ce

n’était pas facile. J’étais un musulman instruit et ne man­

quais pas d’arguments. S’il cherchait à me convertir au

christianisme, j’essayais, de mon côté, de le gagner à

l’islam. La discussion était serrée, et je me dis à plu­

sieurs reprises: «J’ai gagné, et à présent ce pasteur bien

connu va devenir musulman.»

Mais à un moment donné, il me posa une question qui

mit fin à nos discussions:

«Que fais-tu de tes péchés? me demanda-t-il.

- Je prie, et ils me sont pardonnés, lui répondis-je. Et

chaque fois que je prie, ils me sont pardonnés.

- Ce ne serait pas juste de la part de Dieu, s’il pardon­

nait toujours à nouveau les péchés que tu commets

délibérément.»

Je ne' sus que faire de cette affirmation du pasteur.

Avait-il raison? Je ne voulus pas l’admettre, tout en sa­

chant pertinemment qu’on ne pouvait pas s’absoudre

soi-même.

Nous nous sommes quittés à Lisbonne. Au bout d’un

mois, je reçus une première lettre de mon compagnon

de voyage. Il m’avait aussi envoyé une Bible, mais je ne

l’ai malheureusement jamais reçue. Je me procurai donc

un Nouveau Testament, et en commençai la lecture. Je

le fis bien sûr en secret, car je ne voulais pas que ma fa­

mille le sache. Seul mon frère était au courant, mais il se

disait que je voulais me renseigner sur la foi des chré­

tiens pour m’en faire une idée. Cependant, les entretiens

que j avais eus sur le bateau avaient éveillé en moi une

véritable soif de connaître Jésus. Je voulais en savoir

114

davantage sur lui. Je décidai donc de retourner en

Allemagne.

C est un miracle que les autorités de mon pays

m aient accordé I autorisation de faire un nouveau séjour

en Allemagne. En quelques jours, j’eus tous mes papiers.

Aujourd hui, je sais que Dieu y a mis sa bonne main.

Arrivé en Allemagne, bien des problèmes se posaient

à moi. Qui allait me procurer du travail et un logement?

Je parlais encore trop mal l’allemand pour espérer trou­

ver une place comme ingénieur.

Je rendis visite au Dr. Wadsworth à son Ecole biblique

d’Oberhof, et là je lui vidai mon cœur. Pouvait-il m’aider?

«Oui, me dit-il, j’ai d’excellentes relations.»

Je pensais qu’il me donnerait sa carte de visite et

m’enverrait chez un P.D.G. ou un ministre. C’est ce

qu’on entend par «relations» dans mon pays. Mais sa

réponse me déçut:

«Je vais le dire à Jésus. C’est la meilleure relation que

j’aie.»

Il le dit cependant avec une telle conviction que je me

mis moi-même à y croire. Nous avons joint les mains et

prié, et j’ai confié toute ma détresse à Jésus. Et Dieu

nous a exaucés. Je trouvai du travail, un logement et

même une compagne.

Si je me suis tourné vers Jésus, ce n’était pas unique­

ment pour des avantages matériels. Je cherchais bien

plus. Voulant savoir où était la vérité, je ne cessais de

faire des comparaisons entre la foi chrétienne et l’islam.

La lutte était âpre. Des semaines, voire des mois s’écou­

lèrent avant que la lumière ne se fasse. Deux points me

firent douter de l’enseignement de Mahomet:

*La nouvelle naissance*

Cette «nouvelle naissance», que Dieu offre lorsqu’on

recommence sa vie à zéro avec lui, est totalement

inconnue des musulmans. La plupart d’entre nous font

leur pèlerinage à La Mecque, tournent sept fois autour

de la pierre noire et s’imaginent ensuite être «nés de

nouveau». Mais à mes yeux, c était une absurdité.

Comment cette pierre pouvait-elle me libérer de mon

péché? En Inde, on vénère les vaches, les tenant pour

sacrées. J’arrivais plutôt à admettre cela, car une vache

a du moins un soupçon d’intelligence. Mais une pierre?

*La vie étemelle*

Je trouvais aussi à redire à l’enseignement du Coran qui

déclare: «On ne reçoit la vie éternelle que si l’on combat

et meurt pour l’obtenir.» J’aspirais à la vie éternelle, mais

ne trouvais dans le Coran aucun autre moyen d’y parve­

nir. Comment pouvais-je combattre et donner ma vie

pour l’islam?

L’enseignement du Nouveau Testament est totale­

ment différent. Il parle d’amour. Et c’est ce message

d’amour qui a fini par gagner mon cœur. L’amour en

Jésus-Christ dont Dieu m’a aimé et m’aime encore,

l’amour que je peux à mon tour transmettre à autrui...

A présent, je sais aussi qu’il y a une différence entre se

dire chrétien et suivre Jésus-Christ. En Allemagne, j’ai ap­

pris à faire la distinction entre ceux qui ne sont chrétiens

que de nom et ceux qui ont soumis leur volonté à Dieu.

A mon arrivée en Allemagne, je me suis dit: «A présent,

tu vas vivre parmi des chrétiens.» J’ai cherché à en ren­

contrer et suis encore aujourd’hui à la recherche de vrais

chrétiens. J’en ai trouvé très peu. C’est une lamentable

tragédie que de ne pas trouver de chrétiens, tout en

vivant parmi eux. Dans mon pays, il y a certes peu de

chrétiens, mais ce sont tous de vrais chrétiens.

Actuellement je travaille comme ingénieur en Alle­

magne, et j’emploie mes loisirs à parler de Jésus aux

jeunes de ma localité. J’ai aussi le privilège de travailler

parmi les étudiants arabes et de leur annoncer l’évangile.

S.E.A.

116

**Un ancien hindouiste**

Mon père était prêtre. Nous étions issus d’une vieille fa­

mille de brahmanes appartenant à la première des six

grandes castes de prêtres en Inde. Mon père s’acquittait

de sa tâche avec conviction. C’est ainsi que je l’ai tou­

jours vu agir. Il a décidé que j’allais aussi devenir prêtre.

Et c’est ce qui est arrivé. Un district de 200 familles me

fut attribué. Je me mariai, et nous avons eu, ma femme

et moi, deux fils et une fille.

Le prêtre doit réciter nombre de *mantra* (prières), ainsi

que des extraits des livres sacrés. Le matin et le soir, il

préside un service religieux. Les récitations du matin

sont très importantes; elles constituent un élément es­

sentiel de la vie du prêtre. Il y a quatre à six jours de

fêtes par mois, où il exerce des fonctions particulières

consistant avant tout à réciter les textes sacrés.

En tant que prêtre, on faisait appel à moi lors de la

naissance d’un enfant. Trois semaines après sa nais­

sance, je participais également à la fête au cours de

laquelle l’enfant recevait son nom.

Pour les diverses fêtes familiales, il fallait aussi que je

détermine le moment le plus favorable d’après la posi­

tion des étoiles. J’étais chez moi dans ce pays, car je

suis né et allé à l’école à Lamela. C’est aussi là que j’ai

fait mes premiers pas vers le christianisme.

J’avais un ami chrétien. Il s’appelle Rottinaik et est en­

core en vie. Pendant des années, nous avons fréquenté

la même école, et nous avons discuté ferme, comme le

font souvent les jeunes. Il me parlait de sa foi, me disant

qu’elle était bonne. Je lui répondais:

«Je suis hindou; mon père est un prêtre hindou, je le

serai à mon tour; et ma foi hindoue est bonne, elle

aussi.»

Une bonne religion se dressait ainsi contre une autre

bonne religion. C’est en tout cas ce que je pensais à

117

l’époque. Mais ce que j’ignorais, c’était où se trouvait

la vérité.

Mon ami Rottinaik allait à l’église. Je ne l’accompa­

gnais pas. Il était aussi souvent invité dans des familles

chrétiennes. Là il m’emmenait parfois avec lui, et nous

discutions longuement de la foi.

Un jour, Rottinaik vint me trouver.

«J’ai un cadeau pour toi, me dit-il. C’est une Bible.

Nous en avons souvent parlé. A présent, tu devrais la

lire.»

Et je me mis à lire la Bible.

. Mais un jour, ma mère s’en aperçut et en fut très irri­

tée. Elle se mit à me gronder. Sous aucun prétexte elle

n’aurait toléré que j’aie une Bible - ni à la maison ni à

l’école. Je la rendis donc à Rottinaik.

Ma mère y tenait absolument.

Des mois plus tard, elle me demanda brusquement si

je m’intéressais encore à la foi chrétienne.

«Oui, lui répondis-je. J’en parle souvent avec Rotti­

naik. Je vais aussi volontiers avec lui dans des familles

chrétiennes, car je trouve que le christianisme est une

bonne religion.»

Ma mère réagit alors de façon encore plus violente

que lors de notre premier accrochage.

«Tu dois une fois pour toutes renoncer à tes idées sur

la foi chrétienne. Sinon, il faudra que tu quittes la maison.

Tu ne pourras plus rester chez nous.»

Je lui rappelai que son frère était aussi devenu chré­

tien catholique. Mais elle resta inflexible.

«Tu sais, me dit-elle, tous les ennuis et la peine que

nous a causés sa démarche. Tu ne vas pas à ton tour

nous faire ce chagrin. Certes, ton oncle a passé ses

examens, et il a à présent de quoi vivre. Il a même pu

aller étudier en Allemagne. Mais il ne fait plus partie de

118

Ia famille Si toi tu veux continuer à être des nôtres, tu

dois absolument laisser tomber l’idée de devenir un jour

chrétien.»

Plus tard, j’allai vivre en ville avec ma femme et mes

trois enfants. J y trouvai du travail, mais surtout l’occa­

sion d approfondir mes connaissances de la foi chré­

tienne. Le collège de la ville était aussi fréquenté par

des chrétiens. Bientôt, j’avais à nouveau une Bible, et

j’allais même à l’église. Je ne le faisais pas ouvertement,

mais ma femme ne tarda pas à l’apprendre. Un jour,

elle me demanda si j’avais l’intention de devenir chrétien.

Lorsque je répondis par l’affirmative, elle jeta ma Bible

au feu. La prochaine Bible que je me procurai subit le

même sort.

Le missionnaire avec lequel j’étais en contact s’est

donné beaucoup de mal pour que ma famille comprenne

et approuve ma démarche, et suive éventuellement mon

exemple. Mais en vain. Un jour, je conduisis mes en­

fants à l’internat de la mission. Mais ma mère vint les

reprendre.

1 Ma femme me reprochait d’être un paria, de manger

comme un paria, de vivre comme un paria. Dans une

lettre pleine de mépris, elle disait même au missionnaire

que j’appartenais à présent à la religion des balayeurs et

éboueurs. Elle ne voulait rien savoir d’une foi comme la

mienne.

Notre pasteur, qui m’avait baptisé à Noël, fit une der­

nière tentative de réconciliation. Il alla trouver ma famille.

Mais il se heurta à un refus catégorique.

«Nous ne voulons pas que notre fils perde son argent.

Nous ne voulons pas que notre fils quitte son pays. Et

moi, ajouta ma mère, je ne veux pas perdre mes petits-

enfants. Il faudra qu’un jour, ils prennent soin de moi.»

Il n’y avait rien à faire. Mon pasteur dut rentrer chez lui,

sans avoir pu accomplir sa mission de paix. ,

, Ma parenté tombait sur moi chaque fois que j étais

119

seul. Puis un jour, ma femme me quitta et, plus tard,

elle épousa un autre homme. On vint aussi me prendre

mes enfants. Ils sont maintenant avec leur mère et son

deuxième mari.

Six ans ont passé depuis que les membres de ma fa­

mille se sont ainsi ligués contre moi. Ils me mirent des

chaînes aux mains et me traînèrent devant la police, où

ils déclarèrent qu’ils avaient été obligés de m’enchaîner

parce que j’étais devenu fou. Le commissaire de police,

apparemment sceptique, me fit examiner par un médecin,

qui me déclara parfaitement sain d’esprit. Ce fut alors

mon frère qui fut arrêté et incarcéré pendant un certain

temps parce qu’il avait essayé de me faire passer pour

fou.

Mais ils ne désarmèrent pas. Un jour, ils m’enchaî­

nèrent de nouveau, non seulement les mains, mais aussi

les pieds. Ils me traînèrent sur le remblai du chemin de

fer et me couchèrent entre les rails. Mon frère pensait

que je ne survivrais pas à la perte de mes mains et de

mes pieds. J’étais étendu là depuis un bon moment lors­

que j’entendis au loin l’approche du train. Dans ma dé­

tresse, je criai à Dieu. Trois fois je l’appelai au secours.

Je vis alors près de moi une grosse pierre. Ayant réussi à

la prendre entre mes mains enchaînées, j’en frappai de

toutes mes forces la chaîne qui enserrait mes pieds. Un

maillon se rompit. Dans mon angoisse, je m’éloignai des

rails en courant, dévalai le remblai, trébuchai et tombai

dans un fossé rempli d’eau. Je crus perdre connais­

sance, mais réussis enfin à sortir du fossé, la vie sauve.

Ma famille finit par comprendre que tous ses efforts

pour me ramener à l’hindouisme étaient inutiles. Je

maintiendrais ma décision et resterais attaché à Jésus-

Christ envers et contre tous.

Ma famille fit alors une dernière démarche: elle me dé­

clara mort. Cela se passa dans le cadre d’une cérémonie

funèbre hindouiste. Comme à des funérailles, ils allu-

120

Gèrent un feu accomplirent les rites de l’inhumation

et prirent ensuite le repas funèbre. Seulement, le mort,

c’était moi. J ai dû moi-même acheter le riz et les fruits

pour le repas funebre et être présent durant toute la céré­

monie. J espérais jusqu’à la dernière minute pouvoir

encore gagner ma famille, mais ce fut en vain.

A I époque où ma mère est venue chercher mes en­

fants, j ai vu dans un rêve quelqu’un s’approcher de

moi et me dire. «Tes enfants te seront enlevés, mais ne

sois pas triste. Tu souffriras beaucoup, mais prends

patience: Dieu t’aidera.»

Extrait de Martin Pôrksen,

*La richesse de l'Asie: ses chrétiens*

**Un ancien confucianiste**

J’ai grandi au sein d’une famille confucianiste. Mon père

était un érudit. A l’âge de treize ans, je fus admis au col­

lège anglo-chinois de Fu-chou, une école missionnaire

méthodiste. J’entrais ainsi pour la première fois en con­

tact, avec des étrangers, la Bible et l’Eglise chrétienne.

Ceux-ci étaient souvent en désaccord avec ma façon de

penser, et je devins le meneur d’un mouvement de

résistance parmi les étudiants. Cela se passait avant

la Révolution chinoise, et tous les étudiants du collège

portaient la longue natte chinoise en usage à cette

époque, à l’exception d’un seul, qui avait les cheveux

coupés. Il était président de ('Union chrétienne de jeunes

gens et dirigeait le groupe des volontaires parmi les étu­

diants.. Je me sentais très attiré vers lui, et nous sommes

devenus camarades de chambre, mais à une condition:

qu’il ne me parle jamais de sa foi. Il m’a donné sa parole

et l’a fidèlement tenue. Cependant, six mois plus tard,

je décidai de l’accompagner, lui et son groupe, à une

121

réunion on plein-air. Un Chinois qui y participait égale­

ment se mit à lui chercher noise, parce qu’il ne portait

pas de natte. Il prétendait que le fait qu’il ne portait pas

de natte prouvait bien que la foi chrétienne qu’il pro­

clamait était une religion étrangère. Je m’avançai alors

pour prendre la défense de mon ami, en affirmant que le

port de la natte était une coutume étrangère, imposée

1 aux Chinois par les Mandchous, il y a.environ 300 ans.

Puis, sans m’en rendre compte, je me mis à défendre

le christianisme. Par la suite, un missionnaire qui se trou­

vait là me demanda si je pensais vraiment ce que je

disais. Cette nuit-là, je ne pus dormir. Je me sentais très

malheureux, car je prenais conscience de mon péché.

Sur le mur de notre chambre, mon camarade avait

suspendu une gravure qui représentait Jésus priant à

Gethsémané. Quand les premiers rayons du soleil levant

pénétrèrent dans la chambre, ils illuminèrent la gravure.

Je me levai, m’agenouillai au chevet du lit de mon com­

pagnon et, alors que je contemplais ‘l’image, quelque

chose se passa en moi. Je dis à mon ami que j’étais de­

venu chrétien. Quand je sortis, le monde me parut beau­

coup plus beau. C’était un monde nouveau, et moi j’étais

une créature nouvelle.

Au fil des mois, je connus des hauts et des bas. Mais

la Parole de Dieu, si différente de celle de Confucius ou

de Mencius, devint pour moi une source de vie et de

force. Je n’eus pas de repos avant d’avoir fait part de

mon expérience à ma famille. D’abord je suis allé trouver

ma grand-mère. Après l’avoir persuadée de fréquenter

une église chrétienne, elle devint chrétienne à l’âge de

64 ans. Puis elle qui était le membre le plus âgé de la fa­

mille et moi qui était le plus jeune, nous nous sommes

mis à gagner les autres à notre foi. Elle opérait d’en haut,

et moi d’en bas. Et aujourd’hui, sinon la totalité, du moins

la majorité des membres de ma famille sont chrétiens.

(Wen Yen Ehen est docteur en philosophie. Il a été

122

évêque de l’Eglise méthodiste du district de Ch’eng-tu

et secrétaire général du Conseil national chrétien de

Extrait de M. Haug, *Il est notre vie*

**Un ancien shintoïste**

Derrière l’épaisse muraille du palais impérial de Tôkyô

s’élève la maison des princes où résident le prince héri­

tier Akihito et son frère Yoshinomiya. Les deux princes

vécurent en automne 1945 la capitulation de l’armée

japonaise et, simultanément, l’effondrement du shinto

d’Etat, le pilier du nationalisme nippon. Les Japonais,

qui se disaient les fils du Soleil et vénéraient comme

dieu leur empereur Hiro-Hito (le tennô), se croyaient

invincibles. Après leur défaite, Hiro-Hito se présenta

devant le général américain MacArthur et dit à celui-ci:

«Faites de moi ce que vous voulez, condamnez-moi à

mort si vous le jugez bon, mais ne laissez pas mon

peuple mourir de faim.»

Le shinto était la religion officielle du Japon, son chef

suprême étant l’empereur qui, en tant que descendant

présumé de la déesse du Soleil Amaterasu, régnait sur

l’Empire du Soleil levant. A la fin de la Seconde Guerre

mondiale, il nia être d’origine divine. Ce fut un rude coup

pour le shinto, dont les Japonais ont toutefois maintenu

certains rites, comme le culte dès ancêtres. Aujourd’hui

encore, on trouve dans presque chaque foyer nippon un

petit autel où on leur offre quotidiennement de la nourri­

ture.

En 1946, l’empereur Hiro-Hito fit venir à la cour Mme

Gray Vining pour enseigner l’anglais aux deux jeunes

princes. A plusieurs reprises, il avait parlé en bien du

christianisme. En embauchant le professeur pour ses

fils, il avait posé comme condition qu’elle soit une vraie

chrétienne, sans verser pour autant dans le fanatisme.

123

En outre, le Dr. Murai, le précepteur du plus jeune des

deux princes, était lui aussi un chrétien engagé. C est

au cours de la débâcle japonaise et grâce à l’influence

de ces deux chrétiens que le fils cadet de 1 empereur

fut mis en contact avec l’évangile.

Au cours de l’été 1950, Mme Vining invita les deux

princes à passer une soirée dans sa maison de cam­

pagne située à Karuizawa, une petite ville de montagne.

Sur la demande de l’empereur, elle y convia encore

deux autres hôtes, un missionnaire et sa femme. Les

jeunes princes devaient profiter de l’occasion pour parler.

anglais et s’initier à l’étiquette américaine. Après un

premier entretien de deux heures et le repas qui suivit,

le prince héritier exprima le désir de poursuivre la conver­

sation en japonais. Son frère et lui voulaient poser des

questions aux missionnaires.

D’abord, ils leur demandèrent: «Pourquoi êtes-vous

venus au Japon et vous êtes-vous installés en milieu

rural? Comment avez-vous pu supporter de vivre si

longtemps parmi les gens les plus simples de notre

pays?» Et la question suivante fut: «Comment la foi

chrétienne, une fois enseignée et comprise, peut-elle

être vécue partout, et ce quelle que soit la situation dans

laquelle on se trouve?» Mon ami leur répondit que c’était

sur l’ordre de Jésus-Christ qu’il était venu comme mis­

sionnaire au Japon, bien qu’il ait exercé auparavant

une autre profession. Puis il leur raconta sa vie depuis sa

jeunesse, et les fils de l’empereur retenaient leur souffle

en l’écoutant relater comment Jésus avait merveilleuse­

ment agi en lui. Seul le respect de l’antique cérémonial,

qui fixait à dix heures précises l’heure du coucher des

princes, mit fin à la conversation.

Après la rentrée scolaire, le prince Yoshinomiya et ses

condisciples durent faire une rédaction sur les expé­

riences vécues au cours de leurs vacances. Le prince

ne parla que de la soirée passée dans la maison de

124

Karuizawa. Sous le titre «Rêves», il écrivit entre autres

ceci: «Il existe deux sortes de rêves: ceux que l’on a, la

nuit, en dormant, et ceux que l’on fait éveillé. Ce sont

surtout les jeunes qui font ce dernier genre de rêve,

en réfléchissant à leur vie et en ébauchant des projets...

Je connais un homme qui a eu de tels rêves à l’âge de

seize ans, lorsqu’il allait encore à l’école... Plus tard,

il est venu au Japon réaliser ses rêves de jeunesse.

Il le fait depuis plus de quarante ans...» Ensuite, il se

mit à décrire comment un chrétien se laisse diriger par

Dieu et vit de sa force. Et il conclut ainsi: «Seuls ceux

qui connaissent vraiment Dieu font de tels rêves.»

Un an et demi plus tard, son précepteur, le Dr. Murai,

pria le missionnaire de sa part de venir le voir à la maison

des princes. Il avait quelque chose de très important à lui

dire. Lorsque la limousine impériale qui amenait le mis­

sionnaire arriva, le prince Yoshinomiya l’attendait depuis

un moment déjà dans le vestibule de ses appartements.

Le regard grave et l’air décidé, il salua son hôte et lui ten­

dit la main. Puis, l’ayant introduit dans son cabinet de

travail, il lui dit: «Je vous ai prié de venir me voir, parce

que je tenais à vous informer personnellement de mon

acceptation inconditionnelle de Jésus-Christ comme

Maître et Seigneur de ma vie. A présent, je le prie chaque

jour de me conduire dans tous les détails de mon activité

quotidienne, et aussi d’amener mon frère, le prince héri­

tier Akihito, à l’accueillir comme son Sauveur. Je vous en

prie, parlez-moi encore de vos expériences avec le Dieu

vivant, surtout de la façon dont il vous a conduit jusqu’à

présent. Je n’ai pas envie que l’on m’expose de belles

théories, je veux apprendre de vous, à l’aide d’exemples

très concrets, comment me laisser conduire par Dieu.

Cela ne me suffit pas de savoir que mon nom figure sur

une liste avec celui d’autres chrétiens, je veux que Dieu

fasse de moi un instrument vivant qui accomplisse sa

volonté.»

125

Mon ami dut lui promettre d intercéder journellement

pour le prince héritier.

Quelques semaines plus tard, le prince Yoshinomiya

invita une nouvelle fois le missionnaire. Deux autres

chrétiens étaient également présents. Sur la demande

du prince, ils se mirent à prier pour le salut du prince

héritier. «Il faut que nos prières soient comme un flot

puissant qui le porte à Jésus-Christ», nous dit-il.

Derrière les épaisses murailles du palais impérial de

Tôkyô ne vit pas uniquement un souverain solitaire, cou­

pé du monde et de son propre peuple. Il s’y trouve aussi

un membre de la famille royale qui prie avec ferveur que

le futur empereur du Japon devienne un serviteur de

Jésus-Christ.

Extrait de P.G. Moeller, *Serviteurs du Dieu saint*

*y*

**Une ancienne adepte de la Méditation**

**Transcendantale**

La Méditation Transcendantale (MT), on le sait, est

un mouvement mondial particulièrement répandu aux

Etats-Unis et en Èurope. Un de ses centres principaux

se trouve à Munich. Ces deux dernières années, le Ma-

harishi a organisé plusieurs sessions de formation en

Europe. Lorsqu’il ne peut pas y participer lui-même, il se

fait remplacer par un de ses disciples.

J’ai moi-même médité pendant deux ans. La tech­

nique de la méditation m’a été inculquée par une «ini­

tiatrice». C’est le Maharishi en personne qui forme les

initiateurs en Inde. Ils doivent suivre avec lui un cours

de méditation d’une durée de trois mois. Mon initiation

a eu lieu au cours d’une cérémonie qui s’est déroulée

devant le portrait du maître du Maharishi. J’ai reçu mon

«mantra» - une association de sons incompréhensibles -

que je devais sans cesse répéter mentalement durant

126

la méditation, afin d en pénétrer l’essence et d’atteindre

ainsi, peu à peu, la profondeur du moi.

La méditation me procura une certaine détente, sur­

tout dans les situations stressantes. Elle ne m’apporta

cependant pas l’élargissement du champ de la cons­

cience qui m’aurait permis de résoudre les problèmes

aigus qui, à cette époque, se posaient à moi. Au con­

traire, par la méditation, je créai en moi un semblant de

sérénité qui me cachait mon état intérieur véritable. Je

connais plusieurs étudiants qui se sont mis à pratiquer

la MT parce qu’ils étaient dans un profond désarroi.

Aucun d’eux n’y a trouvé la santé du corps et de l’âme,

l’harmonie avec le monde extérieur, qu’on leur avait

promise. Pour eux, comme pour moi, la méditation n’a

été qu’une évasion, une impasse.

Bien sûr, comme tout ce qui touche au domaine de

l’esprit, la MT est fondée sur une idéologie bien définie.

L’affirmation faite au début, selon laquelle la MT ne serait

liée à aucune religion particulière, repose sur la ferme

conviction que celui qui la pratique ne tardera pas, grâce

à l’élargissement du champ de la conscience, à recon­

naître par lui-même la valeur universelle de la religion

hindoue. D’ailleurs, on cherche à favoriser cette évolu­

tion chez l’adepte en lui lisant, au cours de séances de

méditation ou de pratiques analogues, le *Bhagavad-gitâ*

plus que ne le voudrait le Maharishi lui-même. Celui-ci

s’est vu obligé de publier son propre commentaire sur le

*Bhagavad-gitâ,* pour éviter une confusion néfaste parmi

ses adeptes. Cependant, le mouvement MT a toutes les

caractéristiques d’une secte hindoue. Je ne connais per­

sonne qui ait tant soit peu pratiqué la MT sans finir par

croire à la réincarnation dans le sens hindouiste du terme

et par accepter l’idéologie hindoue dans son ensemble.

Ce fut d’ailleurs aussi mon cas. On allait jusqu à nous

dire: «Une fois que vous aurez atteint la profondeur con­

venable du champ de la conscience, vous perdrez auto-

127

matiquement toute envie de consommer de la viande

ou des boissons alcoolisées.» Ceci ne tarda pas à se

produire, car qui n’aurait souhaité atteindre cette pro­

fondeur du champ de la conscience?

Je n’ai pas grand-chose à dire sur la personne du Ma-

harishi, car je ne l’ai vu qu’une seule fois, lors d’un cours

qu’il nous a fait sur la méditation à Kôssen (Tyrol). Il avait

une personnalité attachante, et on avait l’impression que

sa bonté et son calme étaient réels. Mais il était de toute

évidence pénétré de l’idée qu’il accomplissait une mis­

sion divine dans le monde et persuadé que sa technique

de méditation rendait surperflue toute religion en dehors

de la tradition hindouiste sur laquelle elle se fonde, toute

psychothérapie et surtout toute autre forme de médita­

tion, comme le yoga et d’autres du même genre. Malgré

mon enthousiasme, je trouvais dès l’abord son attitude

assez présomptueuse.

Depuis, j’ai rencontré celui qui peut légitimement dire

de lui-même: «Je suis le chemin, la vérité et la vie» -

Jésus-Christ. Auprès de lui j’ai pleinement trouvé ce

que la MT ne fait que promettre: la santé du corps et de

l’esprit, l’harmonie avec le monde extérieur, ainsi que la

paix intérieure que lui seul peut nous donner. Bien sûr,

je m’efforce à présent d’indiquer cette voie de salut à

d’autres adeptes de la MT. Mais je me rends compte

que, bien qu’insatisfaits, ils sont maintenus par ce mouve­

ment hindouiste dans un filet émotionnel inextricable,

empêchant toute évasion.

C.G. Jung a fait cette déclaration: «Quand les Euro­

péens cessent de penser sainement, ils sont une proie

facile pour les impostures asiatiques.» Je résumerai

ainsi ma propre expérience: la MT est un bon exercice

de détente, mais en nous attendant à Jésus seul pour

notre salut, nous ne risquons pas de devenir la proie de

«I imposture asiatique» qu’elle recèle.

A.B., Munich

128

*Le pas de la foi*

Celui qui réfléchit à I existence de Dieu a le choix entre

deux démarches. Il peut philosopher au sujet de Dieu;

mais il doit alors fonder sa réflexion sur des normes et

des critères justes. Or, il n’en trouvera pas ailleurs que

dans la Bible. Il peut aussi adopter la méthode du cher­

cheur qui, partant d’une hypothèse, fait une série d’ex­

périences pour la confirmer ou l’infirmer. Une démarche

analogue peut effectivement conduire à la foi.

Il se peut que vous preniez certaines affirmations de la

Bible pour des hypothèses. Alors, pourquoi ne pas les

vérifier? Vous n’avez pas le droit de porter un jugement

avant d’avoir accepté d’expérimenter les promesses des

Saintes Ecritures.

Certains ont tenté l’expérience, mais en commettant

l’erreur de se fier uniquement à leurs propres normes.

Celui qui veut découvrir la foi doit admettre l’inspiration

divine de la Bible comme une hypothèse de base. Ce qui

ne signifie pas qu’il faille tout de suite croire à la Bible.

Mais il faut du moins la lire attentivement, en se disant

qu’elle pourrait être la Parole de Dieu.

Si pour vous, cela n’est qu’une hypothèse, acceptez

de la soumettre au contrôle de l’expérience. Prenez au

mot les déclarations suivantes du Nouveau Testament,

comme si Dieu vous les adressait personnellement:

*Jean 8, 31-32:* «Jésus dit aux Juifs qui avaient cru en

lui: Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vrai­

ment mes disciples; vous connaîtrez la vérité, et la vérité

vous affranchira.» Jésus encourage les Juifs à s enga­

ger. En menant une vie de disciple, en étant consé-

129

quents avec les principes de son enseignement, Jésus

leur assure qu’ils connaîtront la vérité.

*Jean 7,17:* «Jésus dit: Si quelqu’un veut faire la volon­

té de Dieu, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si

je parle de mon propre chef.»

*Jean 6,69:* «Pierre répondit à Jésus: Et nous avons cru

et nous avons connu que tu es le Saint de Dieu.»

Ce n’est que dans l’eau qu’on apprend à nager, et

ce n’est qu’en faisant le pas de la foi qu’on apprend à

connaître Dieu.

Le théologien berlinois Gollwitzer l’a exprimé ainsi:

«Par rapport à Dieu, connaissance et reconnaissance ne

sont qu’un seul et même acte.» Autrement dit, on ne

peut réellement connaître Dieu et son Fils Jésus-Christ

sans en même temps le reconnaître comme son Sei­

gneur. Pour parvenir à cette connaissance réelle, il faut

donc s’engager.

Cependant, la bonne volonté seule ne suffit pas. Il se

peut que tout en étant prêt à reconnaître Dieu, vous ayez

comme des œillères qui vous empêchent de le perce­

voir. Jésus dit dans le sermon sur la montagne: «Heureux

ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu!» Celui qui

veut découvrir Dieu, mais qui n’est pas prêt à se laisser

sonder jusqu’au tréfonds, ne parviendra jamais à la foi.

Péché et foi ne peuvent cohabiter. Celui qui refuse de

confesser ses péchés à Dieu ou aux hommes continuera

à errer dans les ténèbres. Celui qui prétend aimer Jésus,

tout en pactisant avec le mal, n’est pas sincère. Or, bien

qu’elle ne suffise pas, la sincérité est indispensable pour

entrer en relation avec Dieu.

Seuls ceux qui sont prêts à suivre la voie biblique et à

se séparer de tout ce qui est contraire à l’évangile, fe­

ront le pas de la foi. Comme on sème des graines dans

un champ, Dieu veut faire pénétrer sa Parole dans le

cœur des hommes. Ceux qui sont de bonne volonté res­

semblent au champ fertile où la semence va lever et pro­

130

duire du fruit. Mala ceux qui sorrt irnbt/s d'eux-mêmes

sont semblables à la ferre piétinée et Stérile des che­

mins, où les oiseaux viendront picorer la semence.

131

*Sommaire*

[**Introduction** 5](#bookmark1)

[L’homme a-t-il besoin d’une religion? 5](#bookmark4)

[Pourquoi Jésus et pas un autre? 10](#bookmark7)

[Les religions non chrétiennes en Europe 14](#bookmark15)

**Les fondateurs de religion et Jésus-Christ ...** 19

Satan, le père de la superstition et de l’occultisme . 19

[Bouddha, l’Eveillé du bouddhisme 22](#bookmark24)

[Mahomet, le Prophète de l’islam 29](#bookmark39)

[Ali ibn abi Tâlib, le Prophète des chi’îtes 36](#bookmark47)

Bahâ U’Ilah, ses successeurs et la Foi bahâ’ie ... 42

Le *tennô,* dieu et souverain des shintoïstes .... 46

[Krishna, le Très-Haut de l’hindouisme 49](#bookmark57)

[Les gurus et les jeunes 53](#bookmark60)

Le Maharishi Mahesh Yogi et la Méditation

Transcendantale 55

Le Guru Maharaj Ji et sa Mission de la Lumière

Divine 59

Sun Myung Moon et l’Eglise de l’Unification .... 66

[Bhagwan et la Fondation Shree Rajneesh 74](#bookmark74)

[Abraham, le père des croyants 76](#bookmark77)

[Jésus, le Christ de la Bible 80](#bookmark88)

**Jésus-Christ, un maître parmi tant d’autres? . .** 90

[Sketch: Le rêveur 90](#bookmark97)

[Jésus-Christ, la main secourable de Dieu 94](#bookmark100)

[**Ils sont devenus chrétiens** 109](#bookmark103)

[Un ancien bouddha ‘ 109](#bookmark106)

[Un ancien juif 111](#bookmark109)

[Un ancien musulman 113](#bookmark112)

[Un ancien hindouiste 117](#bookmark115)

Un ancien confucianiste ...... 121

[Un ancien shintoïste 123](#bookmark121)

Une ancienne adepte.de la

Méditation Transcendantale 126

**Le pas de la foi. . . . .; . . . . ... .** 129

La foi chrétienne vécue:

Max Sinclair

**A mi-chemin du ciel**

Paperback, ebv n° 609, 192 pages

En une fraction de seconde, un matin de juillet, la vie de

Max Sinclair connut un changement dramatique. Lors d’un

accident de la route, il eut la nuque fracturée. Evangéliste,

père de trois enfants, jusqu’alors optimiste quant à son

avenir, il eut soudain à faire face à la terrible éventualité de

rester paralysé à vie. Des centaines de personnes.se mirent

à prier pour lui. Des espoirs de guérison naquirent, puis

s’écroulèrent avant de se voir miraculeusement réalisés.

Ben Forde

**Les Bombes ne tuent pas l’espoir**

Paperback ebv n° 616, 128 pages

L’Irlande du Nord - terre de peur> de suspicion, de

larmes, de ressentiment... et d’espoir?

Ben Forde est agent de la police judiciaire de Belfast. Il a vu la

haine se déchaîner, il a eu peur. Il a pleuré. Les bombes ont tué

nombre de ses collègues. Mais elles n’ont pas tué l’espoir. Car

il a aussi vu l’amour et la réconciliation vaincre la haine dans la

vie d’hommes qui ont été touchés par la grâce de Dieu.

Collection

Wilhelm Busch

**Jésus notre destin**

Livre de poche ebv n° 101, 256 pages

«Voyez-vous, un vieux pasteur comme moi, qui a tout au long

de sa vie travaillé dans les grandes villes, entend répéter cons­

tamment, année après année, les mêmes refrains. Pour cer­

tains, c’est: <Comment Dieu peut-il permettre ça?» Pour d’au­

tres, ce sera: «Caïn et Abel étaient frères. Caïn a assassiné

Abel. Dans quel coin a-t-il bien pu trouver sa femme?» L’un des

slogans favoris est celui-ci: «Monsieur le pasteur, vous n’ar­

rêtez pas de parler de Jésus. C’est du fanatisme. Peu importe

ce que l’on a comme religion. Ce qui est important, c’est

d’avoir du respect pour ce qu’il y a là-haut, pour l’Invisible.»»

C’est ainsi que débute le livre de Wilhelm Busch. «Jésus notre

destin»», tel a été le grand thème qu’il a toujours choisi pour ses

prédications.

L’auteur a été, pour sa plus grande joie, aumônier de jeunes

dans une importante ville allemande. Mais, prêcheur passionné

de l’évangile, il a toujours été itinérant, trouvant des milliers

d’auditeurs.

Il était convaincu que l’évangile de Jésus est le message le plus

inouï de tous les temps.

Mais lisez vous-même. *Jésus notre destin* est un livre extraor­

dinaire. C’est un livre pour les hommes en recherche. C’est un

livre à faire largement connaître. En Allemagne, il n’a pas été

tiré à moins de 500 000 exemplaires.

Collection ***ebv***

Dans la série *Perspectives chrétiennes:*

Andrew Knowles

**Découvrir la foi**

Manuel ebv n° 551,128 pages

Qui suis-je? Pourquoi suis-je là? Où va notre monde? Y a-t-il

un Dieu?

Quiconque s’interroge sur le sens de sa vie en vient tôt ou tard

à se poser ces grandes questions.

Ce livre les aborde ouvertement. Il est honnête, critique,

logique avec lui-même et va jusqu’au bout des réponses,

même de celles auxquelles on ne s’attendait pas.

Chris Wright

**A l’écoute de la Bible**

Manuel ebv n° 552,128 pages

Comment la Bible a-t-elle été écrite? En quoi me concerne-

t-elle? Faut-il la lire à partir de la première page?

*A l’écoute de la Bible* répond à ces questions, et à bien d’au­

tres. Mais, s’adressant à celui qui veut «écouter» la Bible, la lire

et la comprendre, il se veut un guide.

Chaque partie en effet se rapporte à des passages précis de la

Bible que le lecteur est invité à lire pour qu’il fasse ses propres

découvertes.

*A l’écoute de la Bible* l’entraîne ainsi dans un voyage qui le

conduit de la Création à la fin des temps, avec même un coup

d’œil au-delà.

Collection

Autres ouvrages de la collection ebv:

|  |
| --- |
| Paperbacks |
| Scheffbuch K. | Condamnés au succès? | ebv 601 |
| Lewis C.S. | Tactique du diable ?;■ | 602 |
| LechferA. | Les maladies nerveuses et leur guérison | 604 |
| Stafford T. | Une histoire d’amour | 605 |
| Lewis C.S. | Dieu au banc des accusés | 606 |
| Hartfeld H. | Irina | 607 |
| ZinkJ. | Approches : | . 608 |
| Ten Boom C. | La petite maison aux portes grandesouvertes | 610 |
| Pfeifer S. | La santé à n’importe quel prix? | 611 |
| Lewis C.S. \* | Démo(n)cratiquement vôtre | 612 |
| Gerber S. | Mourir s’apprend | 613 |
| Irwin J. | Plus que de simples terriens | 614 |
| Daube 0. | J.S. Bach, sa vie-son œuvre | 615 |
| Livres de pocheLechlerA. 4 Confiez à Dieu vos nerfs fatigués | ebv 103 |
| LechlerA. | Libéré de l’angoisse | 104 |
| Anders L. | La femme du bon Dieu | 105 |
| Anders L. | Noël, avec ou sans Jésus? | • 106 |
| Anders L. • | C’est ici qu’habite le Seigneur Jésus | 107 |
| Anders L. | Jésus garde l’incognito . | 108 |
| Bergmann G. | Croire, à quoi bon? | 109 |
| Adams J. | Au point mort? | 111 |
| Ten Boom C. .Schaffer U. | Une grande voyageuse devant leSeigneurT’aimer - oui je le veux | 112113 |
| Schaffer U. | Seigneur, je suis rires et pleurs | 114 |
| Menzies S. | Guide du voyageur de la mort à la vie | 115 |
| Morey R.A. | Peut-on se fier à son horoscope? . | 116 |

Collection

A vos amis offrez - des Lettres ebv!

Les Lettres ebv sont faites

**Pour être lues et offertes**

Si vous voulez partager avec nos amis, vos connaissances, vos

voisins ou vos collègues de travail ce qui est devenu essentiel

à votre vie, utilisez les Lettres ebv: elles tomberont toujours à

propos. Chacune de ces brochures bien présentées et de

format pratique se prête admirablement à toutes les circons­

tances. Voulez-vous donner un traité, envoyer une lettre ou

offrir un petit cadeau: les Lettres ebv feront toujours l’affaire.

Leur message clair et direct a été pour beaucoup d’un grand

secours. \*

**Ont paru jusqu’à présent:**

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| Wilhelm Busch | Pourquoi me faudrait-il Jésus? | ebv | 1 |
| Wilhelm Busch | Comment Dieu peut-il permettrecela? | ebv | 2 |
| Wilhelm Busch | Pourquoi suis-je sur terre? | ebv | 3 |
| Wilhelm Busch | Pour quand la fin du monde? | ! ebv | 4 |
| Wilhelm Busch | Comment vivre quand on nepeut plus croire? | ebv | 5 |
| Wilhelm Busch | Notre droit à l’amour | ebv | 6 |
| Wilhelm Busch . | Je n’ai pas le temps! | ebv | 7 |
| Paul Lenz | Comment trouver Dieu? | ebv | 8 |
| Fritz Binde | De l’anarchisme à Jésus-Christ | ebv | 9 |
| Hudson Taylor | Une vie transformée | ebv, | 10 |
| Jay E. Adams | Au bout du rouleau - vraiment? | ebv | 11 |
| C.S. Lewis | Homme ou lapin? | ebv | 12 |
| C.S. Lewis | Le problème avec «X» est que... | ebv | 13 |
| Stephen Menzies | N’était-ce qu’un songe? | ebv | 14 |
| Samuel Pfeifer | La santé n’est pas tout! | ebv | 15 |
| C.S. Lewis | Que faire de Jésus-Christ? | ebv | 16 |
| Hudson Taylor | Demeurer en Jésus | ebv | 17-4 O |
| 0. Stockmayer | Les regards sur Jésus | ebv | 18 |

Collection



WbÉfgâng Héiner, né en 1933, était le

fils d’un ancien chef de propagande .

nazi. En 1948, après avoir été con-

damné à quatre semaines de prison

pour passage illégal de la frontière, il :

entra pour la-première fois en contact .

avec un groupe de jeunes chrétiens-engagé^. Il se con-

. vertit et s’inscrivit ensuite au *Séminaire pour la mission*

*intérieure et étrangère* de Marbqurg, où il reçut une

bonne formation biblique. Après avoir participé à

diverses activités chrétiennes (mission sous la tente,

travail parmi les enfants, œuvres sociales, émissions à

la radio)., il constitua sa propre équipe d’évangélisation.

Son ouvrage *Pourquoi suivre Jésus seul?* répond à

l’une des questions qui lui est le plus souvent posée lors

de ses efforts d’évangélisation. Sa.publication répond

manifestement à un besoin, puisque ce livre de poche

vient d’être réédi té pour la neuvième fois en allemand, a

été traduit en français, en anglais et va prochainement

paraître en italien.